SOIRÉES

DE

S. M. CHARLES X.

PARIS. — IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
RUE MIGNON, 2.

SOIRÉES

DE

S. M. CHARLES X,

Recueillies et mises en ordre

PAR M. LE DUC DE*,**

Auteur des SOIRÉES DE LOUIS XVIII.

II.

Paris.

SPACHMANN, ÉDITEUR,

19, RUE-NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS.

1836.

SOIRÉES

DE SA MAJESTÉ

CHARLES X.

QUINZIÈME SOIRÉE.

Dans l'espace de temps qui s'écoula entre ma sortie de France, au 14 juillet 1789, et mon voyage à Saint-Pétersbourg en 1793, les événemens cheminèrent avec une rapidité sans pareille, et qui ne pouvait que nous plonger dans une profonde stupeur. La prise importante de la Bastille, la nomination de M. Bailly aux fonctions de maire de Paris, et celle de M. de Lafayette au grade de commandant de la Garde nationale de cette ville, par un corps qui l'a-

vait déclaré indépendant de toute autorité, achevèrent d'enlever au roi un pouvoir que l'Assemblée prétendue nationale avait déjà furieusement ébréché.

Le roi, cependant, conservait encore une ombre de liberté par l'effet de son séjour à Versailles; on en fut jaloux; on voulut constater aux yeux de l'Europe la plénitude de son esclavage, et les journées sanglantes des 5 et 6 octobre suivant l'amenèrent à Paris, prisonnier en apparence de M. Sylvain Bailly et du marquis de Lafayette, mais en réalité des rebelles de l'Assemblée et du parti Orléans.

La France en armes, chaque municipalité indépendante, une fédération qui devait resserrer les nœuds relâchés, l'abolition de la noblesse et de ses droits acquis par un exercice de tant de siècles, ceux du clergé pareillement anéantis, la constitution civile de cet ordre empiétant sur le dogme, la suppression des parlemens et de toutes les institutions existantes, la violence faite au roi et à la conscience de ses

sujets, dans le but de les contraindre, lui et eux, à sanctionner, en les accomplissant, ces lois spoliatrices ; la mise en réclusion positive du souverain, après sa vaine tentative d'évasion ; le serment forcé qu'on exigea de lui, les excès de l'assemblée soi-disant législative, les crimes du 20 juin 1792, les forfaits non moins odieux du 10 août suivant, la captivité de la famille royale au Temple, qui en fut la suite ; la royauté abolie et la république proclamée le 22 septembre même année ; le roi mis en jugement, son supplice abominable le 21 janvier 1793, complétèrent la série d'attentats commencée par l'usurpation du tiers dès l'ouverture des état-généraux.

Ajouterai-je à ce tableau rapide de tant d'excès et de forfaits, le pillage, l'incendie des châteaux, l'assassinat de leurs propriétaires, l'émigration forcée par la crainte des cachots ou du supplice, le meurtre organisé juridiquement, le vol des propriétés publiques et particulières, l'émission de papiers-monnaies, les massacres des 2 et 3 septem-

bre 1793, la terreur organisée en système, la guerre déclarée à la civilisation européenne, toutes les fureurs approuvées, régularisées, en un mot, cette complication d'actes insensés, coupables, atroces, ou sanguinaires qui, en annéantissant une monarchie respectable, frayèrent le chemin à l'anarchie la plus infâme?

Chaque jour nous apportait quelques nouvelles, toutes étaient plus odieuses les unes que les autres : les crimes commis n'étaient que le prélude des crimes à commettre; la débauche, l'impiété, le vol, devinrent la règle commune. On gouverna en vertu de maximes subversives, et la France ne fut plus qu'un vaste réceptacle de tout ce qui est en exécration aux gens de bien.

Déjà la guerre civile avait éclaté ; la Vendée relevait glorieusement l'étendard des rois mes pères; Lyon, Marseille, Toulon, aspiraient également à faire cesser ce régime détestable; le sang coulait sur les échafauds et sur les champs de bataille ; à la guerre du dedans était venue se joindre la

guerre du dehors, avec la famine, son inséparable compagne : la peste seule fit faute à la France, on eût dit qu'elle redoutait une alliance avec les Jacobins.

Pour faire cesser un tel état de misère, il fallait le concours de l'Europe. Celle-ci comprit enfin la nécessité d'une ligue dans l'intérêt commun des trônes. Déjà l'Espagne, l'Autriche et la Prusse avaient pris les armes ; l'Angleterre se disposait à une rupture ouverte ; la Russie seule demeurait en arrière de ce grand mouvement, et pourtant son appui devenait nécessaire : il fallait que ses troupes vinssent en aide à ceux qui aspiraient à rétablir sur sa base ébranlée le trône de saint Louis et de Henri IV.

Depuis la mort funeste de Louis XVI, mon frère aîné MONSIEUR, comte de Provence, qui, plus heureux que le roi, avait pu quitter sa patrie désolée en juin 1792, jouissait sans conteste de cette régence qu'on lui avait disputée jusque-là, M. le baron de Breteuil ouvertement, M. de Calonne avec moins d'éclat ; mais que du reste ni l'Autriche, ni

certaines autres puissances n'avaient reconnue ; maintenant, son droit, était inattaquable : c'était autour de lui qu'il fallait se réunir, et tout pouvoir émanait de lui seul. Je m'empressai de le reconnaître en cette nouvelle qualité, et mon exemple entraîna le reste de l'émigration, sur laquelle j'avais une influence absolue. M. de Breteuil fut le seul qui ne se rendit qu'après la mort de la reine, et je crois, même après celle du roi, mon infortuné neveu.

M. le Régent, à son tour, me fit partager sa puissance, en m'investissant de la qualité de lieutenant-général de l'Etat et couronne de France (j'emploie la formule d'autrefois). Ce titre me conférait la plénitude des droits de régent à son défaut.

Le premier point réglé, je proposai à Monsieur d'aller moi-même en Russie presser S. M. l'impératrice, déjà si bien disposée, et qui, à la lettre que j'avais eu l'honneur de lui écrire pour lui annoncer ma nouvelle position, m'avait répondu par la suivante :

« Monsieur le comte d'Artois,

« Qui mieux que votre altesse royale peut
« remplir dignement des fonctions si rele-
« vées et si majeures, dans les circonstances
« où vous vous trouvez? M. le Régent de
« France aura en vous un digne lieutenent.
« Comptez sur mon vif intérêt à tout ce qui
« vous concerne, sur mon désir sincère de
« vous prouver, par ma coopération, com-
« bien vous avez mon amitié et mon estime.
« Votre cause est celle de tous les princes:
» malheur à ceux qui ne le comprendront
« pas. Je serais charmée de vous renouveler
« de vive voix les assurances que je vous
« donne ici d'une affection que votre mal
« heur rend plus ardente.

« Je suis, monsieur le comte d'Artois,
votre affectionnée,

« *Signé* CATHERINE. »

S. M. I. ne se borna pas à ces premiers témoignages d'estime: elle me fit prier de

venir à Saint-Pétersbourg, et nous arrêtâmes avec M. le Régent que je ferais sans retard ce voyage, dont les conséquences devaient avoir les résultats les plus avantageux pour notre cause sacrée.

Dès que S. M. I. connut ma résolution, elle s'empressa de me faire ouvrir les portes de son royaume, avec une grâce qu'autrefois on ne rencontrait guère que dans le bel empire des lis. Je voulais me renfermer, pour ce voyage, dans un incognito complet; la grande ame de Catherine-*le-Grand* s'y opposa avec une opiniâtreté toute bienveillante.

« Non, me manda-t-elle, il ne sera pas « dit que je priverai la Russie de l'insigne « honneur de recevoir un fils de France dans « tout l'éclat de son rang. V. A. R. doit pa- « raître ce qu'elle est, et comme cela con- « vient à elle et à moi. *Ventre saint gris!* « et c'est le juron de votre auguste aïeul, « on croirait que j'ai peur de la canaille « républicaine. Venez... venez sous votre

« beau et grand nom ; parez-vous de tout « l'éclat qu'il jette ; je serai fière et heureuse « de l'entendre retentir à ma cour. M. le « Régent de France doit penser comme moi. « Non, je ne recevrai pas le comte de Baga- « telle, mais bien son altesse royale M. le « comte d'Artois, fils de France... »

Il fallut se rendre à une volonté si noblement exprimée. MONSIEUR fut de cet avis ; c'était pour moi un ordre, je m'y conformai donc, et fis mes dispositions en conséquence, après que j'eus donné audience au prince de Nassau et à M. le comte Boungantzow, porteur de la lettre et des intentions de l'impératrice.

Le prince de Nassau est connu : c'est lui que le prince de Ligne appelait *le héros de la fable et de l'histoire*. D'un caractère aventureux et bizarre, il n'avait souvent pas de chemise, et possédait un riche écrin. Le seigneur russe, lui, était un homme tout d'une pièce, raide, engoncé, à genoux devant le sang royal, et véritable Knais russe. L'évê-

que d'Arras, abusant de l'euphonie, parodiait plaisamment sa principauté.

L'un et l'autre me témoignèrent de l'impatience avec laquelle Catherine-*le-Grand* m'attendait. Je devais partir sur-le-champ, je le fis. Peu de personnes de marque m'accompagnèrent : dans le nombre, je signalerai M. de Conzié, évêque d'Arras, chef de mon conseil, mon ami, mon fidèle, indignement calomnié par les révolutionnaires, et même par les royalistes, qui lui enviaient mon affection; la mienne ne lui a jamais manqué; il m'a suivi dans toutes les chances de la fortune, sans jamais se lasser de tant de malheurs. Homme hardi, rempli d'énergie, il parlait avec une telle chaleur et se montrait si guerrier, que je lui appliquais souvent en riant le vers d'Abner à Mathan, dans *Athalie*.

Quoi, MONSEIGNEUR, d'un prêtre est-ce là le langage!

Du reste, ne voulant que ma gloire, il ne me donnait que d'excellens avis. Sa haute

piété ne tardait pas à adoucir ce qu'il y avait d'exalté dans son premier mouvement. Probe, désintéressé, il prodiguait aux émigrés pauvres ce qu'il se refusait à lui-même. Je suis charmé de trouver ici l'occasion de lui rendre la justice qui lui est due, et de proclamer hautement mes sentimens à son égard.

Le baron de Rolle venait après lui : non moins attaché à ma personne, tout aussi impatient de me servir et de me pousser à ce que voulait ma gloire; il craignait à l'excès la scélératesse jacobine, et veillait sur moi avec une telle sollicitude, que j'étais obligé souvent de lui dire : *Arrière, mon ami; il faut pourtant qu'on me voie.* Peu instruit, il rachetait par son dévouement ce qui lui manquait en instruction. Il laissait parfois échapper les naïvetés les plus plaisantes : par exemple, on eut beaucoup de peine à lui faire entendre que saint Louis avait eu des enfans; il le voulait absolument prêtre, à cause du fait de sa sainteté. Je le vis un jour tout à la fois pâle et rouge

de colère. « Qu'est-ce ? lui demandai-je. — Ah! monseigneur, vous n'êtes entouré que de sans-culottes. — Et qui? grand Dieu! — Qui? l'évêque d'Arras en personne. — Ah! par exemple. — Oui; ne vient-il pas de dire, et devant témoins encore, que S. M. Henri IV était huguenot. Est-ce à lui de répéter et de propager de semblables calomnies? — S'il a avancé cela, répondis-je, il est, en vérité, bien coupable.—Oui, monseigneur, et ces choses-là, dussent-elles être vraies, il ne faudrait pas les répéter. — Du reste, le baron de Rolle était, comme je viens de le dire déjà, tout cœur, tout zèle, royaliste des pieds à la tête, et m'aimait encore plus qu'il ne chérissait le roi régnant, ce qui n'était pas peu dire.

J'ai fait connaître ailleurs le comte François d'Escars; je ne reviendrai à lui que pour confirmer de nouveau tout le bien que j'ai dit de ce parfait serviteur.

La réputation militaire du comte Roger de Damas, l'empressement qu'il a mis à me servir dans toutes les circonstances, sont

des faits connus. Aussi noble par sa conduite que par sa naissance, sa franchise, son désintéressement, sa loyauté lui ont mérité les justes éloges de l'Europe entière : c'est un besoin pour mon cœur que d'y joindre les miens.

Vient ensuite le comte Antoine de Vauban : celui-là, c'est un des ingrats qui m'ont trahi. Son ambition démesurée lui a fait prendre en haine et ceux qui me servaient mieux que lui, et moi-même. Arrêté par ordre de Buonaparte, il paya sa mise en liberté par la publication d'un infâme libelle auquel la police française mit son nom, et qu'il n'a jamais démenti, ce qui lui en laisse tout l'odieux. Je ne descendrai pas à me justifier des turpitudes qu'il ma imputées dans ce scandaleux écrit; grâce à Dieu, je ne suis pas tombé si bas dans l'esprit des royalistes, que d'avoir besoin de démentir les calomnies de Vauban. Je le plains, d'autant plus que jusqu'au jour de l'apparition de ses abominables mémoires, il avait toujours agi en homme d'honneur. Son

frère, homme sage et moins avide, vint en Russie à la même époque, et je n'eus qu'à me louer de lui.

Ce fut à Riga, ville forte de la province de Livonie, dont elle est la capitale, que cessa mon incognito. Là, je repris ce nom, ce titre de comte d'Artois, fils de France, auquel j'avais renoncé depuis la nuit du 16 au 17 juillet 1789. Je me vis environné et servi par un nombreux domestique habillé à mes couleurs et portant ma livrée. On tira le canon à mon approche; les magistrats municipaux, les administrations militaires vinrent me haranguer et me présenter leurs hommages. Mon oreille et mes yeux furent doucement flattés de cet éclat qui me ramenait aux plus belles époques de ma vie. Inutile de dire combien s'en accrut encore ma reconnaissance envers l'auguste princesse qui me recevait ainsi.

Riga est une grande et belle ville qui a un port admirable. La population des faubourgs et de la cité dépasse trente-six mille ames. On me fit remarquer, sur la Duna, un

pont de bateaux démesurément long, et qui porte le nom singulier de *Pont-Vivant.*

Le prince Nicolas Repnin, feld-maréchal et homme de haute réputation militaire, était alors gouverneur de la province au nom de l'impératrice. Ce fut lui qui me reçut, et il le fit avec des formes si gracieuses, si prévenantes, que je me crus en présence d'un de mes anciens courtisans. Il me prépara à tout ce que je trouverais de surprise en ce genre à Saint-Pétersbourg.

On sait combien de siècles de barbarie ont pesé sur la Russie : les grands seigneurs avaient la magnificence rude des Kalmouks et des Tartares; orgueilleux et féroces envers leurs inférieurs, esclaves rampans devant leurs supérieurs; ils restaient en arrière de la civilisation du reste de l'Europe. Pierre Ier parut, et avec ce puissant génie tout changea de face; par le seul acte de sa volonté suprême, il commanda à sa cour d'être élégante, délicate, et sa cour se conforma exactement à cet ordre impérieux; depuis, elle s'accoutuma peu à peu à se

montrer agréable aux étrangers ; peut-être qu'au fond, et vis à vis des Russes, conserva-t-elle sa forme primitive, c'est ce que je ne saurais dire.

C'était là maintenant un grand empire. Quatre femmes avaient, en moins d'un siècle, porté la couronne ; dans ce nombre, deux étaient étrangères. Catherine Ire, Suédoise de naissance et d'origine ; Catherine II, princesse de Zerbst et Allemande. Les deux autres furent l'impératrice Anne, nièce de Pierre Ier, et l'impératrice Elizabeth, fille de ce dernier. Ce gouvernement de femmes, où les hommes administraient despotiquement, imprima long-temps à cet empire une physionomie toute particulière. La galanterie faisait la partie intégrante des formes diplomatiques ; c'était par le cœur de la souveraine qu'on arrivait à l'autorité, et des billets doux accompagnaient presque toujours les notes des documens politiques.

Cette façon de gouverner fut poussée à l'excès par la dernière impératrice ; ses amans se disputèrent le pouvoir, et elle en laissa

plusieurs gouverner sous son nom, bien que depuis long-temps tout amour entre eux et elle eut cessé d'exister : c'est ainsi que Potemkin régna jusqu'à sa dernière heure.

L'impératrice Catherine recommença pour le dix-huitième siècle l'histoire complète de l'asiatique Sémiramis de Babylone ; on est frappé de la conformité étonnante de ces deux femmes célèbres ; ainsi, on reprochait à la czarine d'avoir trempé dans la mort violente de son époux, et de manifester sa crainte en présence des complots de son fils. Pendant que d'une main ferme elle tenait les rênes du gouvernement, elle donnait un code uniforme à ses vastes états, forçait le clergé à la soumission, intimidait le mécontement de la noblesse, effrayait la Turquie, et imposait un poids important dans la balance européenne. C'était elle qui inspirait le plus d'inquiétude aux jacobins, parce qu'elle était la seule parmi les souverains qui fût susceptible de se laisser entraîner à des sentimens chevaleresques.

J'ai su de bonne part qu'on tâcha d'orga-

niser contre elle une autre propagande, et d'armer un fanatique du pistolet régicide d'Ankarstroëm, mais on ne put trouver en Russie un seul assasin. Les plus méchans reculèrent devant le crime de frapper la *matoucha* (la mère), c'est le nom que ses sujets lui donnaient. Catherine, instruite de ces tentatives, se tenait sur ses gardes. L'entrée de ses vastes états était soigneusement surveillée; il fallait que chacun, avant d'y pénétrer, fournît des renseignemens précis sur sa personne, ses affaires, ses ressources et ses projets. Tout Français devait en outre être muni d'une autorisation d'un des princes français émigrés, et de plus, prêter à la frontière un serment tellement royaliste, qu'il ne laissait aucun doute sur ses opinions.

Ces mesures prudentes et sévères ont seules sauvé ce vaste empire de la contagion du jacobinisme. Je les approuvai fort lorsqu'on me les fit connaître. Le comte Antoine de Vauban m'en parla le premier; il en était d'autant plus irrité, que le prince Repnin avait exigé de lui ce serment, tout

comme s'il n'eût pas fait partie de ma suite.

Je ne restai à Riga que le temps nécessaire pour compléter les préparatifs de la route qui me restait à faire pour atteindre Saint-Pétersbourg. On envoya à ma rencontre les voitures de la cour, dans lesquelles S. M. I. voulut que je fisse le reste du chemin; on me présenta en son nom, tant pour moi que pour ma suite, de riches fourrures estimées au-delà de cent mille francs. Ses gardes du corps me firent cortége; on me combla de distinctions ainsi que tous les miens, et du moment où j'eus mis le pied sur le territoire russe, on renouvela à mon égard la magnificence avec laquelle Louis XIV avait reçu le roi Jacques II.

L'hiver, à cette époque, était à son plus haut apogée; il gelait à plus de trente degrés : un tapis de neige, épais de plusieurs pieds, couvrait la terre sur laquelle des carrosses placés sur des traîneaux couraient avec une vitesse inconcevable, et dont je ne pouvais me faire une idée, bien que je me rappelasse ces parties si brillantes faites dans

ma jeunesse, au mois de janvier, sur les boulevarts de Paris.

Dans chaque ville, on me recevait avec un cérémonial, dont j'aurais bien voulu me dispenser. Les harangues, les repas, les fêtes, se succédaient avec cette uniformité constante si pénible pour celui qui doit la subir. De plus hautes pensées m'agitaient alors; je rêvais à la situation de la France, à la position affreuse du roi mon neveu, de la reine ma belle-sœur, de ma chère, malheureuse et sainte sœur Elisabeth, mais sans m'imaginer qu'on oserait les conduire au supplice; j'étais loin de prévoir que la scélératesse des jacobins pourrait aller aussi loin.

Parfois, je voyais m'apparaître sanglante et défigurée la tête de madame de Lamballe; et à sa suite les autres illustres victimes que la révolution avait déjà immolées. Alors, dans mon cœur s'élevait le sentiment d'une vengeance généreuse; punir les vrais coupables, et en petit nombre, et ramener à nous le reste, tel était mon désir. Que l'on nous

a mal connus, si l'on a pensé que nous étions avides de sang! hélas! les français étaient pour nous des frères égarés dont nous demandions au ciel le retour, pour pouvoir les rendre au bonheur.

La rapidité qu'on mit à me faire franchir la distance qui sépare Riga de Saint-Pétersbourg, charma mon impatience; je touchais aux portes de cette ville que je m'en croyais encore éloigné, et quand on m'eut dit voilà Saint-Pétersbourg, il me sembla qu'on me montrait le port où je me reposerais après tant de tempêtes.

Je descendis dans l'hôtel qui m'était préparé, hôtel meublé avec une magnificence vraiment royale. Je rencontrai là les splendeurs de Versailles, cet ancien palais de mes pères. On me présenta un monde entier d'officiers, d'écuyers, de pages, de chambellans et de valets. Les gardes-du-corps de S. M. Impériale faisaient le service auprès de ma personne, et me montraient autant de respect que si j'eusse été le frère de leur souveraine. Défrayé de tout, n'ayant

aucun vœu à former, on me rendit ainsi au centuple l'accueil que les miens et moi avions fait naguère à M. le comte et à madame la comtesse du Nord, S. A. I. le grand duc Paul et la princesse sa femme.

Je venais d'entrer dans mon appartement; on me déshabillait, lorsqu'on m'annonça le comte Platon Zoubow *, premier aide-de-camp de S. M. l'impératrice, qui venait me complimenter au nom de sa souveraine : c'était un très beau cavalier, la mine hardie, avantageuse et la figure riante et ornée de brillantes couleurs. Je m'attachai à l'examiner avec d'autant plus de soin que je le connais-

* Zoubow, né vers 1770, était lieutenant dans le régiment des gardes, lorsque sa jolie figure attira sur lui les regards de Catherine. Installé favori, avide d'augmenter sa fortune, il persécuta cruellement et sans motifs les prêtres catholiques, en 1795 et 1796. Ce fut une tache à sa mémoire. A la mort de l'impératrice, Paul Ier l'exila : il parcourut l'Europe, et ne rentra en Russie que pour prendre part à l'assassinat de l'empereur. Alexandre Ier, sans le punir, le laissa à l'écart. Il mourut, rongé de mal et de remords, en 1817.

sais à l'avance pour être l'heureux du jour.

Les ministres avaient ordre de lui communiquer leur travail ordinaire; c'était lui qui leur transmettait les volontés impériales. La ville, la cour, tout l'empire étaient à ses pieds, car la faveur en faisait une sorte de monarque, un véritable czar au petit pied. Le jour où tant de prospérités pleuvaient sur un seul homme, l'étiquette voulait qu'il dinât, soupât avec l'impératrice : le reste ce sont lettres closes.

Platon Zoubow avait vingt-cinq ans lorsque l'affection de Catherine-la-Grande le distingua parmi les officiers des gardes, et la faveur dont il jouissait depuis 1789; lui fut continuée jusqu'à la mort de l'impératrice. Il ne manquait pas d'esprit naturel, mais ne possédait aucune instruction ; aussi son auguste amie, quelque peu honteuse de son ignorance, s'attacha-t-elle à lui apprendre elle-même ce qui lui manquait, à lui donner des leçons de grammaire, d'orthographe, d'histoire, de mythologie et de géographie. C'était un tableau piquant à voir, que la

puissante impératrice de Russie transformée en pédagogue pour son jeune amant, à qui elle continua ses soins jusqu'au jour où elle en finit avec la vie.

Zoubow n'était ni méchant ni avide; il prit ce qu'on lui donnait, et ne demanda rien. Content de son sort, il pardonnait à ses envieux, au lieu de les envoyer peupler les déserts glacés de la Sibérie; aussi fut-il épargné lors de l'avénement de S. M. Paul Ier, et n'eut-il à essuyer qu'une demi-disgrâce : il y en eut de moins heureux.

Le premier jour où je le vis, il me harangua très convenablement. J'ai su que l'impératrice, jalouse qu'il parût avec avantage et de manière à justifier son choix, lui avait composé elle-même son petit discours, qu'il apprit par cœur, et qu'il débita avec assez de grâce. Je répondis de mon mieux, en l'invitant à manifester à l'impératrice l'impatience que j'avais d'aller lui exprimer ma gratitude de l'accueil que je recevais.

Le comte Platon venait à peine de sortir, lorsque le prince Panin, ministre des af-

faires étrangères, entra à son tour. Ce furent de nouvelles félicitations auxquelles je me montrai sensible ; je lui témoignai pareillement mon vif désir de voir Catherine. Il est certain qu'il me tardait de connaître par moi-même ce que je pouvais espérer de sa bonne volonté. Le jour suivant me fut indiqué pour être celui de ma première audience : je me ressouvins alors de l'éclat dont j'avais brillé à la cour de France, et de quelques succès dont je pouvais me glorifier ; aussi eus-je recours à l'art d'une toilette séduisante

Pour réparer des temps l'irréparable outrage.

Hélas! les malheurs plus encore que les années avaient passé sur ma figure, et déjà des rides m'annonçaient cette vieillesse anticipée qui ne fait jamais faute au malheur.

J'avais bonne mine lorsque je sortis des mains de mes valets de chambre ; je portais un habit charmant que rehaussait encore les ordres du Saint-Esprit et de la toison d'or ; j'avais à ma suite plusieurs seigneurs également remarquables, et M. l'évêque d'Arras

ne déparait pas mon cortége : il fallait prouver à ces demi-Tartares que les infortunes de la nation française ne l'abattaient pas autant qu'on pouvait le croire.

Aussi l'impératrice, de son côté, s'était mise sous les armes; son costume était riche, quoiqu'un peu antique : il rappelait les beaux jours de ma mère regrettée. La mode, sous le nord, ne change pas aussi rapidement qu'en France. Sa coiffure, plus moderne, appartenait au règne de ma belle-sœur : des fleurs, des plumes à foison, et puis, par-dessus tout cela, une profusion de diamans... des bijoux.... des bagues.... Je me ressouvins de M. Thibautodois, dans je ne sais quelle comédie. L'impératrice, petite et ramassée, ne manquait pas d'embonpoint : tout ce qu'a de puissance l'art de la toilette avait été mis en œuvre pour relever une beauté qui peut-être existait jadis, mais qui, depuis bon nombre d'années, avait disparu complètement : nous étions en 1793, et S. M. I. était née en 1729 : on voit qu'elle ne datait pas d'hier.

Un air majestueux, de la grâce, et surtout une envie démesurée de paraître agréable, lui prêtaient une physionomie à laquelle on pouvait céder sans trop rougir; elle éprouvait d'ailleurs le besoin de me consoler dans mon infortune, et de tout ce qu'il y a de délicat, d'aimable, rien ne fut négligé par elle pour arriver à ce but. Je voulus, en chevalier galant et français, lui baiser la main.

—Ah! me dit-elle, son altesse royale me trouve-t-elle trop vieille femme pour se refuser à la faveur de m'embrasser.

Je me récriai avec vivacité, rejetant ma réserve sur mon désir de lui témoigner respectueusement l'excès de ma reconnaissance.

— Monsieur le comte, reprit-elle, vous n'êtes pas ici étranger; vous êtes chez vous, chez votre meilleure amie.

Elle me demanda des nouvelles de madame la comtesse d'Artois, de M. le Régent, de madame la comtesse de Provence, des ducs d'Angoulême et de Berry, témoignant la satisfaction qu'elle aurait eue à voir mes enfans. Je fus touché au fond du cœur de

tout ce qu'elle me dit à ce sujet; puis elle ajouta :

— Si du moins la Providence venait au secours de la malheureuse reine (Marie-Antoinette) et de madame Elisabeth, dans vos revers vous me sembleriez moins à plaindre.

— Ah! madame, répondis-je, il me manquera toujours le roi, mon frère et seigneur.

— C'est un saint de plus dans votre famille que vous avez au ciel, répliqua l'impératrice. Quant à ses meurtriers, il n'y aura point pour eux de pardon; et quand je pense que dans leur nombre, il y a... mais, non, cet homme ne vous appartient pas; lui-même s'est fait justice quand il a déclaré à la tribune des jacobins qu'il était né... toutes ces choses là sont incroyables. Si M. de Voltaire vivait encore, je crois qu'il serait peu content du fruit qu'il a semé.

— Lui et tous les encyclopédistes : la révolution est leur œuvre.

— On ne pouvait le prévoir en 1770...

Aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence.

Elle me dit ensuite :

— On prétend que M. le comte de S.... donne à plein collier dans la révolution.

— Il prend des leçons du maréchal, son père, ne pus-je m'empêcher de répondre, il fait plus tard ce que MM. de Lameth et d'Aiguillon ont fait d'abord.

— Monsieur le comte, tout gentilhomme qui se range parmi les ennemis et les envieux de sa caste, est non seulement coupable mais encore, insensé. De quelle humiliation ne le doit-on pas abreuver, lui qui se dégrade ainsi lui-même; il y a plus de gloire, d'honneur et de vrais profits à tomber avec sa caste que de la vaincre en se rangeant du côté de ses adversaires. Le duc d'Aiguillon est mort bien à propos (quoique, certes, il n'ait pas manqué de faire des actes répréhensibles) pour n'avoir pas à rougir des turpitudes de son fils; le roi des niais; et le Montesquiou, quelle route il suit! et le Lauzun : si on tire ces messieurs-là à quatre chevaux dans l'autre monde, on ne fera que

les traiter selon leurs œuvres. Mon cœur saigne, ajouta cette grande impératrice, lorsque je retrouve parmi les révolutionnaires des personnages auxquels j'aurais voulu accorder mon estime, comme M. de Lafayette, par exemple; mais, taillé tout juste sur le patron d'un grand homme étriqué, la matière n'a pu fournir en lui de modèle complet. Et le comte d'Estaing, quel misérable ambitieux! Ils sont tous deux de pareille fabrique; l'un a déjà pris la fuite par nécessité; je doute que l'autre échappe à la fatale machine Ah! monsieur le comte, quelle haute leçon pour les rois! et je crains que pas un n'en profite.

— Cela ne se peut, madame; la catastrophe est si colossale, si prophétique, qu'à moins d'être aveugle et sourd...

— Prince, repartit avec vivacité la spirituelle impératrice, avez-vous oublié que les dieux des nations ne se servaient pas de leurs yeux, et que leurs oreilles n'entendaient point. Ce qui perdra les souverains de l'Europe, c'est la faute éminente que nous com-

mettons par le partage actuel de la Pologne; les autres puissances voudront avoir ailleurs leur part du gâteau, et vous connaissez le proverbe : *l'appétit vient en mangeant.*

Un soupir profond fut ma réponse ; mes lèvres restèrent closes ; je méditais sur ces paroles fatales.

S. M. continua :

— J'ai mis votre doigt sur la blessure; cependant, n'allez pas imaginer que l'on doive me ranger parmi les avides : je suis déterminée à prodiguer mes trésors, et mes munitions de guerre : en prenant en main la défense de votre auguste neveu, je suis assurée de soutenir ma propre couronne; me. secondera-t-on ailleurs? j'en doute... L'Autriche rêve des folies, ce que nous ne lui accorderions pas : l'Alsace, la Franche-Comté, la Lorraine, la Flandre. La Prusse est prête à demander des indemnités; l'Angleterre en veut aussi en dédomagement de la Guienne, du Poitou, de la Normandie et de la Bretagne, arrière-fiefs

de sa couronne. Le roi de Sardaigne tombera le premier sur vous, parce qu'il est le plus proche. Je gage que, quoiqu'il soit votre beau-père, il n'en est pas moins empressé d'essayer sur son front la couronne des comtes de Provence. Je suis la seule désintéressée; aussi bien êtes-vous loin, et les méchans ajouteront que vous n'êtes pas sur la route de Constantinople. Eh bien, ils ont tort : y fussiez-vous, je vous contournerais, car, pour l'exemple, il convient que votre révolution soit écrasée et punie. Craignez le trop de clémence. Le roi qui montera sur votre trône devra, pendant long-temps encore, avoir pour tout sceptre une épée : une indulgence excessive serait encore plus dangereuse qu'une vengeance poussée à l'excès.

J'écoutais avec une vive attention ces propos remplis de franchise et de haute politique; je voyais enfin un roi sous des habits de femme, car jusque là je n'avais aperçu que des femmelettes en culotte et en justaucorps. Enchanté de cette dispo-

sition si favorable, je saisis la main de Catherine-la-Grande et la couvris de baisers. Je lui exprimai ma reconnaissance en termes qui lui laissèrent voir clair dans mon cœur.

— Monsieur, dit-elle encore, que votre présence me fait du bien! On a tant travaillé à vous rendre suspect, que je vous voyais autrement que vous ne m'apparaissez. Pauvres rois! comme on nous joue, comme on nous aveugle! Je vous réponds que désormais....

— Ah! madame, que Votre Majesté Impériale me conserve des sentimens si parfaits! Quant aux miens, ils ne sont pas douteux, et votre souvenir et vos paroles sont gravés en traits ineffaçables dans mon cœur.

— Je suis charmée que nous nous quittions en si bonne intelligence. Vous me ferez l'amitié de prolonger votre visite; je tenterais même de coquetter auprès de vous pour vous engager à vous fixer à Saint-Pétersbourg, si je ne savais que la France vous réclame impérieusement.

— Si l'Impératrice le faisait, elle l'ob-

tiendrait avec plus de facilité qu'Armide de Renaud et qu'Alcine de Roger.

— Allons, vous ne démentez pas votre réputation d'homme d'esprit et de galanterie. (Je prie les lecteurs de m'excuser si je tiens à conserver exactement les paroles de S. M. l'Impératrice; il a fallu ce devoir d'historien pour que je me sois décidé à rapporter ici la bonne opinion qu'elle eut de moi). Monsieur, je prendrai la liberté de vous engager à conserver pour nous cette noble sincérité. Les gens brouillons, ceux qui sont intéressés à vous perdre, sont attentifs à vous trouver des défauts : ne leur procurez pas cette satisfaction..... Mais je vais bien loin dans les avis que je vous donne; prenez-les non comme venant d'une impératrice, mais comme d'une mère intéressée au sort d'un fils chéri.

On doit comprendre quelle dut être ma satisfaction en ce moment, et avec quelle chaleur j'acceptai un titre si honorable. S. M. I. continuant, me nomma tous les gens que je devais admettre dans mon intimité,

ceux à qui je ne devais ouvrir que mon salon, et ceux enfin à qui je pourrais interdire ma porte.

— Je n'écouterai pas, poursuivit-elle, les plaintes qu'on pourra m'adresser au sujet de ces derniers. Songez que, pour vous, Saint-Pétersbourg doit être un second Versailles. Voyez peu mes ministres ; adressez vous à moi directement pour tous nos rapports : vous savez certainement le proverbe, *il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.*

Je renouvelai l'assurance de ma gratitude profonde à l'impératrice. Pour varier la conversation, qui, à l'entendre, devenait trop sérieuse, elle se mit à me demander des détails sur notre cour, sur mes frères mes belles-sœurs, sur la princesse Elisabeth, sur le roi mon neveu, sur mes enfans d'une si belle espérance ; je tâchai de la contenter de mon mieux, afin qu'elle ne se trouvât plus étrangère parmi nous. Je n'omis rien, c'était la meilleure façon de lui manifester ma reconnaissance pour tant d'amabilité.

Malgré mon enivrement, et la joie que j'éprouvais, j'avais besoin de clore cette longue audience. Elle ne lassait pas la curiosité de l'impératrice. Plus à l'aise qu'avec un simple gentilhomme, j'eus à lui dépeindre le caractère des courtisans venus à ma suite; je lui fis l'éloge complet du comte de Vauban. On sait de quelle façon ce malheureux me l'a rendu. Elle avait déjà distingué le comte Etienne de Damas et Cortès, ce qui prouvait sa perspicacité. Enfin, elle se leva, je la croyais prête à me donner mon congé lorsque, tout à coup elle me dit :

— Nous sommes dans un pays où l'on a plus de vanité qu'en Gascogne; aussi l'on peut se promettre de grands succès si l'on emploie la séduction et la flatterie : n'en faites pas faute, et vous verrez comment et par quel enchantement tout vous deviendra facile.

— Je ne refuserai rien de ce que je peux accorder sans compromettre mon rang et mes malheurs.

— Et bien vous ferez : les Russes sont

de grands enfans , on les mène en les gorgeant de douceurs.

— Oh! ils en auront de ma part.

— Tant mieux! on me les répétera, et la *Matouska* sera fière de son autre fils... Avez-vous revu le comte Zoubow ?

A cette question, si simple en apparence, je vis son front se colorer d'une soudaine rougeur, et je reconnus que sa voix tremblait. Hélas! la forte impératrice cessait d'être une héroïne : elle rentrait dans les faiblesses de son sexe et de l'humanité. Ma réplique fut négative.

— Je suis assurée, dit-elle, que le pauvre garçon ne manquera pas à son devoir; mais il a beaucoup de travail, et comme je connais la vivacité de son attachement, je le surcharge d'affaires. Mais vous le verrez avant peu.

— Ce sera avec joie, repris-je; et je répétai tout le bien que, sur la route, j'avais entendu dire de ce jeune homme. Il est certain qu'en ceci je ne jouais pas le rôle de flatteur. Le comte Zoubow n'avait rien de

la taquinerie insolente du prince de Potemkin. Lorsque je disais à l'impératrice que je n'avais pas encore vu son favori, j'entendais en particulier, car il m'avait fait, à mon arrivée, une visite officielle dans laquelle, comme je l'ai déjà dit, il parla si rapidement que je ne doutai pas qu'il n'eût appris par cœur son petit compliment; je l'attendais une seconde fois, et de cette façon il n'y avait pas mensonge. Malgré ce que me disait l'impératrice, j'étais déterminé à ne pas tant cajoler les Russes; je ne les trouvais déjà que trop superbes, et on avait besoin plutôt de les arrêter dans leurs empiètemens que de les y encourager.

Enfin, S. M. Impériale me congédia; je la quittai charmé de son accueil. L'évêque d'Arras, afin de mieux conserver le souvenir de tout ce que nous avions dit, me pria de permettre que tout cela fût écrit; j'y consentis sans peine, et je m'y appliquai si bien que je crois avoir rendu notre conservation sans en omettre un mot essentiel. Mes amis furent transportés de l'accueil

parfait que j'avais reçu; ils en écrivirent des merveilles à Monsieur, régent du royaume. Je ne sais pourquoi il m'en revint des éclaboussures : on devait, ce me semble, être enchanté de ce que, de prime-abord, j'avais si rondement conduit les affaires; mais ceux qui ne font pas tout pardonnent rarement à ceux qui font quelque chose.

Je connaissais à fond l'importance de ma mission en Russie, et pour la faire réussir en tout point, je me préparai, en me conformant aux désirs de Catherine, à m'attacher les hommes de sa cour. L'un de ceux que j'aurais sans doute distingué dans le nombre eût été le ministre de l'intérieur, Alexandre Jedbowdko, homme de sens et d'une facilité de conseil admirable, si dans ce moment il ne fût pas tombé dans une disgrâce presque complète, et provoquée par le comte Platon Zoubow. Pourquoi celui-ci lui en voulut-il? personne ne put me le dire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde le regrettait. M. de Siego m'a raconté un trait de lui qui prouve

merveilleusement son aptitude à toutes choses. Le voici :

S. M., après une séance de conseil, lui ordonna de préparer, pour le travail du lendemain, la minute d'un ukase très embrouillé, et où il fallait amener le développement de plusieurs lois. La multitude des affaires du ministre lui fit oublier celle-là, et il parut devant sa majesté sans s'en être rappelé ; mais il n'en fut pas de même de l'impératrice, dont la mémoire était excellente. Dès qu'elle le vit, son premier soin fut de lui demander le projet d'ordonnance en question. M. Besborodko, sans se déconcerter, tire tranquillement une feuille blanche de son portefeuille, et compose l'ukase tout en paraissant ne faire que le lire. La tournure qu'il donne à cette rédaction satisfait si parfaitement la grande Catherine, qu'elle dit : *Je l'approuve tel qu'il est, veuillez me le donner pour que je le signe.* Ne pouvant se refuser à un ordre aussi formel, il fallut montrer la feuille de papier blanc. L'impératrice, étonnée, au lieu

de se fâcher, se mit à louer la facilité que dénotait un pareil tour de force, et dès lors, accordant sa confiance à celui qui avait voulu la tromper, elle récompensa ce mérite extraordinaire.

Dès ce moment, le mérite de cet homme, que j'aime mieux louer que de prendre la peine d'écrire son nom barroque, le fit chaque jour augmenter en crédit. Il serait parvenu aux plus grands honneurs pendant le règne de Catherine, s'il ne s'était, par malheur, heurté contre le pouvoir. Je n'avais pas quitté la Russie, si je m'en rappelle bien, qu'il acheva d'être frappé d'une défaveur complète; il s'en est depuis bien relevé.

Si je ne pus en tirer l'avantage que j'en espérais, j'eus du moins le plaisir de causer avec lui, et d'obtenir par moi-même la preuve de son habileté supérieure. Sa souveraine, instruite de sa visite, me demanda ce que je pensais du personnage.

— Madame, si j'étais roi, je tenterais de le débaucher.

— Vous en auriez bientôt du regret, car

il n'est pas malléable : il casse et ne plie pas.

Je pus comprendre de ces paroles qu'il avait contrarié Zoubow, et que celui-ci l'avait peint sous de fausses couleurs. Je regrettai que ma position précaire m'enlevât le droit de lui faire rendre justice.

Les deux frères Orloff ne manquèrent pas de venir me présenter leur respect. M. de Calonne, qui les avait vus, prétendait que c'étaient des régicides. Hélas! quand il parlait ainsi, il n'avait pas connu ceux de la France; pouvait-il même supposer le peuple de ce beau royaume capable de prendre part un jour à ce portrait exécrable. J'eus de la peine à voir ces deux monstres, si remarquables d'ailleurs par leur aspect physique et par les souvenirs horribles qui s'attachaient à eux. On les avait vu naguère encore, les mains teintes du sang de leur souverain, paraître aux fêtes de la cour, et souiller de leur présence les salles parcourues par l'infortuné Pierre III.

J'eus fort à faire pour me résoudre à leur

parler avec indifférence. Ces hommes de sang, que leur conscience accablait, éprouvaient un besoin extrême de se mettre sous le patronage des princes étrangers. Ils se flattaient que ce serait une sorte d'amnistie européenne; mais vaine tentative, le regard et le geste démentaient toujours les égards forcés qu'on leur accordait. Leur supplice constant était de reconnaître la fausseté de pareilles politesses : ils s'en indignaient, mais pouvaient-ils se plaindre, n'avaient-ils pas égorgé leur roi?

Je vis avec beaucoup moins de peine le comte de Marchow, diplomate fin, prudent, mielleux et tout entier vendu au favori Zoubow, dont il avait capté l'amitié; il en résultait que, quoiqu'un peu en arrière pour ceux qui n'y voyaient pas loin, il jouissait d'un crédit immense. Monsieur, régent de France, m'avait recommandé de le traiter avec des égards qui pussent le faire pencher vers notre cause. J'aurais peut-être réussi à le gagner complètement, si les lois de l'étiquette ne

m'eussent pas retenu à Saint-Pétersbourg comme dans une sorte de prison; je n'avais aucune visite à faire; je ne sortais pas de chez moi, où je donnais à dîner. Mais afin que je pusse voir les notabilités de cet empire, l'impératrice, qui se réservait deux jours de la semaine pour me traiter dans son palais, avait décidé que chaque soir un seigneur, désigné tour à tour, me dédierait une fête brillante dans son hôtel.

Celle du comte Platon Zoubow fut réellement une féerie. Tout dénotait la prodigalité d'un simple particulier né presque pauvre, et qui avait à sa disposition les trésors de la Russie. Lui, les Orloff, le célèbre Souvarow et peut-être deux ou trois knaizes de la première classe, jouissaient de l'insigne honneur de porter au cou le portrait de S. M. I., soutenu par un cordon de diamans : c'était un ordre tout de galanterie, et auquel sa rareté donnait un grand prix.

Les grands de l'empire rivalisaient en quelque sorte avec leur souveraine, à qui me recevrait avec le plus de magnificence. Les

semaines s'écoulaient dans une suite de fêtes qui paraissaient laisser peu de temps aux affaires sérieuses; on ne négligeait pas pourtant celles-ci. Il me revenait, par l'évêque d'Arras, les comtes Roger de Damas et François d'Escars, que les ambassadeurs d'Angleterre, de Prusse, et surtout celui d'Autriche, voyaient avec peine les attentions délicates qu'on avait pour moi. Je ne sais pourquoi les deux derniers s'attachaient à me contrarier dans mes démarches; on les rencontrait allant çà et là chercher à me contrecarrer, représentant le péril qu'il y avait à me faire un trop bon accueil, c'était, à les entendre, prendre des engagemens périlleux en bonne politique.

Les manœuvres de ces messieurs m'étaient révélées par Sa Majesté l'Impératrice elle-même, qui prenait plaisir à les intriguer en me comblant de soins, de prévenances, d'attentions; mais s'ils ne purent rien sur cette auguste souveraine, il leur devint plus facile de surprendre le comte de Vau-

ban; celui-ci, tout en feignant à mon égard un dévouement extrême, rendait aux cours de Vienne et de Berlin un compte exact de mes moindres démarches. Commençant dès lors le rôle que plus tard il joua aux pieds de Bonaparte, ce malheureux n'a pas rougi d'imprimer un odieux libelle, dans lequel il entassa contre moi les mensonges les plus infâmes. Dès l'instant où, par ses sollicitations puissantes, il avait obtenu la permission de faire partie de mon cortége, il aspira à en être le chef, et plus encore à me gouverner; de là cette haine qu'il portait à mes plus fidèles amis, l'évêque d'Arras, à d'Escars, à de Rolle, à Serant, enfin à tous ceux qui m'étaient chers à juste titre.

A notre arrivée à Saint-Pétersbourg, le comte de Vauban, que je me garde bien de confondre avec son frère, honnête homme et excellent sujet, me fut connu. Dès que je vis à qui j'avais à faire, je l'éloignai insensiblement; lui, aussitôt se livra à Zoubow, vanta son zèle et en même temps son admiration pour la grande luthérienne, et agit si bien

que le favori et son auguste amie ne jugèrent plus ceux de ma suite que d'après ses rapports; manèges coupables dont j'avais fort à me plaindre; néanmoins je n'en fis rien. Cependant le comte m'impatientait; je le voyais aller, venir, parler à l'un, étourdir l'autre de son importance, me vendre, me racheter, me maquignonner enfin : oh! pour lors l'impatience me gagna ; je le fis venir chez moi, et là, sans façon et tête à tête, pour qu'au désespoir que lui causerait mon mécontentement, il ne joignit pas la honte d'une scène publique, je fis comme M. de Pourceaugnac, je lui dis son fait en plein, sans réserve. Eh bien! il me fit pitié. C'est chose horrible à voir que l'ambitieux frappé dans ses plus chères espérances : le comte de Vauban, accablé, tomba à mes genoux, me demanda grâce, avoua tout dans son délire, et se montra encore plus coupable que je ne l'avais soupçonné.

N'importe, je suis de ceux que l'on trahit toujours, et dont la bienfaisance est inépuisable : j'aurais dû punir, j'eus pitié, et je

pardonnai franchement, comme les vrais Bourbons pardonnent, sans arrière-pensée, sans ressouvenir du passé. Ce fut un rude quart d'heure autant pour moi que pour lui; c'est un rôle pénible que d'accuser, que de convaincre un homme de ses torts; il est certain qu'on le dédommage ensuite par la grâce qu'on accorde; mais, moi, je l'avoue, je préfère donner toujours, et ne reprocher rien.

Une détestable hyprocrisie m'avait d'abord empêché de le suspecter; il quitta la Russie à ma suite, s'en alla à Londres, et de ce point d'appui trompa encore le cabinet de Windsor et les braves Vendéens. On m'a juré que, de ce moment, il se mit en rapport avec le comité de salut public et le Directoire jusqu'au 18 brumaire, puis il rentra en France, où la police de Buonaparte lui acheta mille louis le libelle qui porte son nom. On lui a fait l'honneur de dire que Fouché l'avait fait retoucher, je tiens d'un des amis de Fouché que l'impression eut lieu sur le manuscrit

autographe du comte de Vauban, que les hommes de Buonaparte, *mais par égard pour la royauté*, je répète ses propres paroles, atténuèrent l'âpreté de ses mensonges.

J'ai vu des Vendéens qui l'accusaient d'avoir fourni les documens qui servirent à faire poursuivre Charrette et arrêter ce malheureux et véritablement dévoué gentilhomme. Ce qu'il y a de plaisant dans l'histoire de ce mauvais garnement, c'est qu'en 1814, il brossa son habit dès notre rentrée, et se figura qu'il ne s'agissait pour nous tromper que de se présenter avec audace à la porte; nous étions prévenus, on la lui ferma au nez. Il s'en alla répandre en tous lieux des plaintes sur notre ingratitude; il est mort depuis, je ne sais quand. Je souhaite que Dieu ait comme nous oublié ses perfidies; je ne prononcerai plus son nom.

Parmi les hommes de mérite dont je me plais à me rappeler les noms, quand je songe à la reine du Septentrion, je citerai d'abord

le grand feld-maréchal Souvarow *, guerrier digne d'être opposé à Buonaparte, et qui l'aurait vaincu, si, au lieu de commander à des Russes il eût commandé à des Français; c'était une espèce d'ours, un composé du singe et du lion; je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit, ainsi que tant d'autres sur lui : sa présence embarrassait, et jetait l'épouvante dans un salon aussi bien que sur un champ de bataille; son ami, le lieutenant-général Michelson, ne manquait pas non plus de talens ni de bravoure **.

* Souvarow-Rimnikski, né à Moscou en 1730, entra au service comme simple soldat, en 1742. Colonel en 1762, pendant la guerre de sept ans, général-major à la suite des campagnes de Pologne, de 1769 à 1772, il fit la guerre contre les Turcs, qu'il battit complètment à Fokschan, près de la rivière de Rimnik, dont il porta le nom. La conquête de la Pologne lui valut le grade de feld maréchal. En 1797, il combattit le Français en Italie, puis en Suisse, et, après quelques succès, il fut forcé de rentrer en Allemagne. Il mourut le 18 mai 1801, dans sa terre de Solendorf, en Esthonie.

** Michelson. Né en 1728, il embrassa la carrière

Il y avait aussi un Italien, né d'une famille espagnole, don José de Ribas*, naturalisé Russe, et qui avait servi victorieusement sur terre et sur mer. Son début avait été peu honorable : ce fut lui qui, de concert avec le comte Alexis Orloff, s'empara par une ruse odieuse de la malheureuse princesse, fille de l'impératrice Elisabeth. Ribas accepta ensuite la mission de servir de mentor au fils mystérieux du comte Georges Orloff, dont on ne connut jamais

militaire qui le conduisit, de grade en grade, à celui de colonel. Il combattit d'abord les Turcs, puis les Suédois. Il assista à la défaite d'Austerlitz, où il perdit son fils. Il conquit, peu après, la Valachie et la Moldavie sur les Turcs, après avoir défait le fameux visir Mustapha Baïractar. Il mourut à Bucharest, le 18 août 1807. Il était lieutenant-général.

* Joseph de Ribas, né dans le royaume de Naples, parut à Saint-Pétersbourg sous la protection du comte Orloff (Alexis). Il plut à l'impératrice Elisabeth, qui lui donna un régiment de carabiniers et une flottille qu'il commanda contre les Turcs. Après quelques succès, il rentra dans la vie privée. L'époque de sa mort n'est pas connue.

la mère. Ribas était du reste un personnage tout de dévouement, et tel que les monarques sont heureux d'en rencontrer parfois.

Cependant je m'endormais dans les délices du nord ; je songeai à m'en revenir partager les périls, les fatigues et les combats de l'émigration ; je sollicitai l'impératrice de me permettre de courir là où les nôtres souffraient tant de privations.

« Vous avez donc hâte de me quitter, me demanda-t-elle. »

« Non, Madame, mais je brûle de vous prouver, en réponse à d'odieuses calomnies, que je suis digne de votre glorieuse amitié. »

Elle me promit qu'on hâterait les préparatifs de mon départ, et soupira, en me quittant d'une façon singulière. Ce fut deux ou trois jours après cette conversation, où je vis se dérouler tout un avenir de gloire pour moi, que le prince Orloff vint un matin me voir. Il parla de choses et d'autres, des grands établissemens que feraient en Russie des Français de haute naissance et

de sentimens relevés : puis il se mit à dire tout à coup :

« Mais, monseigneur, pourquoi V. A. R. (titre, soit dit entre nous, qui me convenait peu et qu'à l'étranger on me prodiguait croyant me faire grand plaisir); pourquoi votre altesse royale n'attendrait-elle pas ici un instant plus favorable que celui où nous nous trouvons. La guerre est soutenue faiblement par l'Autriche, plus faiblement encore par l'Espagne et la Sardaigne, contre des républicains tous dans l'effervescence de leur fanatisme; à votre place je profiterais de la bienveillance parfaite de la Matouschka et qui sait ce qu'un jour vous recueilleriez. »

Je ne rapporte ceci que pour prouver avec quelle crédulité, ceux-là même qui approchent de plus près des souverains, adoptent les rêves qu'on leur débite; une alliance entre ma maison et celle de Russie serait impossible à contracter, même dans des temps ordinaires, et elle l'eut été bien plus dans ce moment-là; mais on ne doute de rien lorsque l'on déraisonne, et le comte Orloff, qui

voulait faire de moi un autre empereur de Russie, aurait été le premier à me repousser si j'avais eu l'extravagance d'une pareille prétention ; je ne fis donc qu'en rire et n'en fixai pas moins l'heure de mon départ.

Enfin elle sonna. Les préparatifs terminés, je fus comblé de présens par l'impératrice : à chaque minute on m'apportait de nouvelles marques de sa grandeur d'âme. Je sus qu'elle avait fait bénir dans l'église métropolitaine de Saint-Pétersbourg une épée d'or, enrichie de diamans; on avait gravé sur la lame ces mots qui me touchèrent sensiblement : *donnée par Dieu pour le Roi.* Je pensai bien qu'elle m'était destinée ; en effet, à l'audience solennelle de congé, lorsque je parus pour la dernière fois au palais, avec toute la splendeur qui convient à un fils de France, S. M. I. se levant, s'avança vers moi, tenant à la main l'épée bénite, et me dit :

« Prince, je vous confie cette arme des braves, elle a reçu la sanction de l'autel : je la donne au premier des chevaliers français ;

vous ne vous en servirez que pour la plus sainte des causes ; puisse-t-elle vous servir à assurer la victoire au bon droit ; votre cause, monsieur le comte, est celle de tous les souverains. »

Profondément touché de ces paroles, je sentis mes yeux se remplir de larmes, tandis qu'un feu ardent colorait mes joues et brillait dans mes yeux ; je baisai tour à tour la main de l'impératrice et la noble épée ; puis, tirant celle-ci du fourreau et m'inclinant devant sa majesté, je jurai sur l'honneur et par le nom auguste de Henri IV que, semblable au meilleur de mes ayeux, je saurais comme lui reconquérir le royaume de France.

L'assemblée, enthousiasmée par la solemnité de ce qui se passait, mais contenue toutes fois à cause du respect avec lequel on approche la MÈRE en Russie, nous applaudit par ce frémissement involontaire qui peint mieux que des cris les émotions du cœur. Il ne me resta donc plus qu'à quitter Saint-Pétersbourg où j'avais reçu une si magna-

nime hospitalité. Je me rendis, le jour même de mon départ, au désir de l'impératrice. Elle voulait me voir encore une fois : c'était le matin. Elle n'était rien moins que vêtue avec magnificence ; une de ses dames l'accompagnait.

« Vous allez donc nous quitter, chevalier aux aventures, me dit-elle, pour braver vos ennemis qui sont aussi les miens. Que Dieu vous soutienne et vous protége ; et si par cas le sort ne se lasse pas de vous poursuivre, rappelez-vous que, tant que je vivrai, un asile vous reste ici, ou plutôt que vous y retrouverez la maison paternelle. »

J'étais tellement troublé que je dus faire un effort pour répondre ; j'y parvins toutefois et j'exprimai avec entraînement la grandeur de ma reconnaissance.

« Madame, dis-je ensuite, une magicienne a eu ici le pouvoir de me faire oublier complétement mon infortune. Oui, je me suis cru à Versailles, dès que j'ai eu mis le pied dans votre palais, mais en en sortant je retrouverai toutes mes infortunes. »

SEIZIÈME SOIRÉE.

La famille impériale de Russie. — Entrevue avec M. le duc d'Orléans.

Le cabinet de Londres ne voulut pas que je séjournasse en Angleterre; ma présence lui était importune, parce qu'elle lui rappelait le peu de zèle qu'il avait mis à me secourir, et de quelle façon il m'avait abandonné, lors de l'expédition de l'Ile-Dieu. Je me retirai en Ecosse, à Edinbourg, dans le chateau de Holy-Rood; là, dans la solitude, je tournai plus d'une fois mes regards vers la Russie, dont on m'interdisait le séjour. La grande Catherine vivait encore, mais elle approchait du terme fatal; j'aimais la splendeur de cette cour, à demi orientale et barbare; je ne peux parler que

d'elle, n'ayant pas assez long-temps habité la Russie, pour juger le corps de la nation; je n'ai vu que les grands seigneurs, que les femmes nobles, et j'avoue que l'on retrouve là, de nos jours, ce qui charmait les yeux à la cour de France lors des règnes de mon aïeul et de mon frère Louis XVI. Je ne comprenais pas, ayant été élevé dans les principes de la loi salique, comment une femme pouvait être souveraine de droit, et gouverner tout ensemble l'armée, la magistrature et l'église. C'était un usage singulier que celui qui conférait à l'amant de la tzarine, une sorte d'autorité et le titre de premier aide-de-camp de sa majesté. L'installation de ce personnage avait lieu dans le cérémonial suivant : lorsque le choix impérial s'était fixé, et ordinairement ce choix tombait toujours sur un beau jeune homme à la taille colossalle, aux formes herculéennes, celui-ci voyait arriver un chambellan porteur d'une lettre, d'un brevet, d'un porte-feuille et d'une décoration unique. La lettre, écrite par sa majesté impériale, annonçait au favori la

grâce dont on le comblait ; elle était tournée avec moins de tendresse que de dignité; on eut dit, en la lisant, qu'il ne s'agissait réellement que d'une charge de la couronne. Le brevet etait celui de premier aide-de-camp de service, ayant, *par urgence*, ses entrées à toutes heures chez l'impératrice ; le favori trouvait là un mot d'ordre secret, qui ouvrait une petite porte du boudoir impérial, il était d'étiquette, que ce mot changeât à chaque avancement. Il y avait dans le portefeuille des valeurs pour une somme de cent mille roubles ; c'était le pot de vin ; le prix de la première conversation, et pour que l'aide-de-camp, qui souvent n'avait que des créanciers, put les appaiser le lendemain. On ne s'arrêtait pas à ce premier don : l'or, l'argent, les terres, les pierreries, pleuvaient aussitôt et sans discontinuer sur l'heureux favori.

Enfin la décoration consistait en un médaillon, contenant le portrait de sa majesté impériale, environné d'une superbissime garniture de très gros diamants, et suspendu

à une chaine d'or massif; un diamant énorme brillait sur le fermoir, et qu'on ne croie pas que c'était là un cadeau mystérieux, bien au contraire, l'usage commandait impérieusement qu'on s'en parât aux yeux de tous, surtout qu'on ne le quittât jamais. Lorsque celui qui en était favorisé entrait au bain, il devait le remettre à un *domestique noble*, qui le tenait vis-à-vis de son maître, de telle sorte que celui-ci l'eût toujours devant les yeux. La nuit venue, et quand il fallait aller au lit, beaucoup ne se séparaient pas de ce bijou *divin*; d'autres, dans la crainte de le briser, le suspendaient au chevet de leur lit, à la hauteur de la bouche, et de manière à pouvoir facilement le couvrir à tout moment de baisers passionnés et respectueux.

Ce n'était pas seulement le premier aide-de-camp de service qui portait cette décoration; quelques grands seigneurs, recommandables par des services éminens, l'obtenait aussi; mais c'était très rare, et elle était comme on peut croire, prodigieuse-

ment enviée. Le fameux Souwarow l'avait; il en faisait la même estime que de saint Nicolas, leur rendant à chacun à peu près le même culte.

Lorsque le premier aide-de-camp était ainsi proclamé, il se rendait dans le grand salon de l'impératrice, où, tandis qu'il recevait les félicitations jalouses et haineuses de la cour, il faisait prévenir sa majesté qu'il attendait ses ordres; bientôt arrivait celui de le laisser passer; il trouvait l'impératrice, non seule, mais accompagnée de ses dames; alors il se prosternait, et dans cette humble posture, faisait ses remerciemens.

Si le temps était beau, on sortait; l'Impératrice prenait le bras de son aide-de-camp, qui chaque fois à l'instant de ce début, quittait Catherine d'après son intimation, et allait quérir dans l'intérieur de son appartement impérial, un objet de prix qu'elle feignait d'y avoir oublié, et qui était un présent destiné au jeune favori; le reste de la mise en fonction rentrait dans le travail ordinaire, et je n'en dirai rien.

De tous les favoris de Catherine, les deux plus heureux, furent Orloff et Potemkin; celui-ci eut l'air de l'empereur lui-même, son crédit survécut à sa faveur; s'il eut à souffrir le partage du cœur de la tzarine, il demeura constamment investi de sa confiance.

J'ai su qu'il en était digne, par sa fidélité, et par son dévouement sans borne.

— Je crois, disait-il, que si la mère Catherine me commandait de lui apporter un morceau de la lune, je parviendrais d'une façon ou d'autre à écorner cette dernière.

Ses talens militaires ajoutaient encore à son mérite, et jamais on ne s'aperçut qu'il tombat en défaveur; le plus aimé, à ce qu'on croit, à été le dernier, *celui de mon temps*, Platon Zubow; je ne puis m'empêcher de remarquer que c'était un drôle de nom que celui de Platon, ainsi imposé au galant d'une vieille dame.

Catherine redoutait son fils, mais c'était à tort; car bien qu'on ait proposé cent fois (et je le sais de science certaine) au grand

duc Paul, de le placer sur le trône de son père, par le même moyen que celui employé par sa mère pour y monter, il refusa constamment. — Non, disait-il, la providence est pour moi; est-il convenable de la tourner vers mes ennemis ?

C'était une anomalie étrange, que le contraste que présentait la mère et le fils. La première, *luxueuse*, ne rêvant que fêtes, bals ou représentations dramatiques, chérissant la magnificence, la littérature, les beaux arts, se targuant de philosophisme, correspondant avec les beaux esprits de son époque; tandis que son fils, le grand duc Paul, était toujours froid, sombre et réservé; on le voyait toujours taciturne et rêveur, bref, c'était un Russe dans toute l'acception du mot, et son seul aspect répandait autour de lui la terreur, alors même qu'il mettait tout en œuvre pour vouloir paraitre aimable et gracieux. Il nous avait paru plus avenant, lorsqu'il était venu à Versailles avec madame la comtesse du Nord, son auguste épouse; sans doute nous l'avions

trouvé laid, mais du moins il nous avait paru aimable, au lieu qu'à Saint-Pétersbourg, où il nous laissait voir le revers de la médaille, ce n'était plus cela. Croira-t-on que nous étions souvent des heures entières ensemble sans trouver un mot à nous dire? Quant à sa femme, elle était charmante, mais elle aussi cachait sous un extérieur candide, une ambition démésurée. On ne saurait s'imaginer tout ce qu'elle fit quand son mari fut assassiné, pour obtenir la couronne des mains de ses meurtriers; elle la leur demanda avec la même instance, que si elle eut été la première complice de ce crime, elle alla même jusqu'à promettre..... Quand elle vit que toutes ses tentatives etaient vaines, elle tomba dans des convulsions effroyables, et, dans sa rage, maudissant la Russie et ses enfans, elle prédit au jeune tzar Alexandre, une fin pareille à celle de son aïeul Pierre III, et de son père, dont le corps mutilé était encore sous ses yeux. Il fallut la retenir de vive force dans ses appartemens, dans son lit; elle voulait courir la ville,

afin d'ameuter en sa faveur la population et les soldats; enfin elle tomba dans une profonde mélancolie dont elle ne sortit plus. On ne peut, malgré cela. disconvenir qu'il y avait en elle beaucoup d'énergie, de force de caractère et d'élévation d'ame; nul doute que si elle fût montée sur le trône, elle n'eût imitée en tout sa belle mère.

Le grand duc Alexandre était, à l'époque de mon voyage, un jeune adolescent plein d'agrémens et de grâces juvéniles: sa taille noble et élancée, sa figure fraîche, son aménité et son désir constant de plaire, le rendaient intéressant à tous ceux qui l'approchaient; je n'ai eu qu'à me louer de lui dans toutes les circonstances. On a été surpris de l'amitié qu'il portait à Bonaparte, et moi-même je ne pus m'empêcher, dans une circonstance où il avait provoqué ma franchise, de lui en exprimer mon étonnement; voici sa réponse dont je ne supprime que quelques paragraphes étrangers au sujet:

« ..... Je sais qu'on me blâme, et moi-
« même je n'ai pas été sans m'en vouloir

« un peu d'un enthousiasme, dont je n'ai « pu retenir l'élan, quand je lui appliquai « ce vers de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux.

« Mais nous sortions de table, on n'avait « épargné ni les vins étourdissans, ni les flat- « teries Poussé par les uns, trop reconnais- « sant des autres, je crus devoir prendre « ma revanche ; l'occasion se présente, je « la saisis et je rends flatterie pour flatte- « rie; j'en fut peiné ensuite, surtout quand « j'eus connaissance de l'effet que mon ac- « tion avait produit. Ce fut la reine de « Prusse qui, la première, m'en fit des re- « proches ; la faute (car c'en était une) « était faite, je l'eusse aggravée en conti- « nuant mon rôle de courtisan ; j'ai dû pré- « férer l'intérêt de l'Europe et de ma na- « tion, à mon propre avantage, et souffrir « de passer pour inconstant aux yeux de « mon *ami*, plutôt que de continuer à le « servir au détriment du monde entier ; en « vérité, celui-là a eu grandement raison,

« qui a dit, qu'avant de parler il faudrait « tourner sept fois sa langue dans sa bou« che; je n'aurais pas tenu ce propos irré« fléchi, si j'eusse médité un peu sur ce que « j'allais dire. On n'a, du reste, pas assez « remarqué la joie que causèrent au grand « homme mes paroles. Mon hommage le « transporta en quelque sorte dans une « autre terre; il fut ce soir là, et le lende« main, rempli pour moi d'attentions et de « petits soins; il ne voulait pas hautement « me remercier, et pourtant son cœur ne « pouvait contenir toute sa reconnaissance. « Dès ce moment il se crut assuré de mon « appui et vainqueur de l'Angleterre..... »

Plus tard, et en France, le roi de Prusse, qui plaisantait rarement, remit ce fait sur le tapis. S. M. l'empereur Alexandre s'exprima de même, en jurant ses grands Dieux, que sa sobriété habituelle avait été mise cette fois là en défaut. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que cette action inconsidérée, sera pour les libéraux un motif, pour asseoir les accusations de fausseté qu'ils ne

manqueront pas de prodiguer à l'empereur Alexandre et à sa mémoire.

Le grand duc Constantin n'était pas beau, mais l'élégance de sa taille le dédommageait de ce que ses traits avaient d'ignoble; je crois qu'on a toujours été injuste envers ce prince; on lui faisait un crime de sa laideur, suivant l'usage adopté par l'espèce humaine, qui se laisse toujours prendre aux dehors; on le dit féroce, il peut n'être que violent; ce qui est certain, c'est que sa générosité est inépuisable, les émigrés français le savent bien. Je l'ai revu en 1814, et plus tard, et j'ai toujours admiré son urbanité si parfaite et sa politesse si noble. C'était lui qui dans toutes les circonstances prenait la parole en faveur de Napoléon ou de quelqu'un des siens; on ne l'appelait pas autrement dans les Tuileries, que *le chargé d'affaires de leurs majestés Bonaparte.* Il s'était mis en tête de donner une souveraineté au prince Eugène; il la formait du territoire de la république de Lucques, des principautés de Carrare, de Massa, de Sarzane,

de la Spézia, et des pays impériaux voisins : je ne sais qui lui avait soufflé cette idée, mais on eut beaucoup de peine à la lui faire abandonner; je me souviens que S. M. le roi, mon frère, lui dit un soir en riant : « Prince, je vois que vous aspirez à un double divorce qui vous permette d'épouser *la Sémiramis de Lucques.* » C'était Elisa Bacciochi, celle des sœurs de Napoléon qui lui ressemblait le plus, que l'on désignait ainsi. On sait combien son frère l'affectionnait; outre qu'elle régnait par lui sur l'ancienne république de Lucques, il lui avait encore fait don du titre de grande duchesse de Toscane.

Je voudrais joindre au portrait des membres de la famille royale, ceux des personnages les plus célèbres de ce pays; mais outre que j'en ai déjà fait connaître beaucoup au début de ce volume, j'ai trop hâte de revenir en France pour m'arrêter à en dépeindre d'autres.

C'est ici le lieu de parler d'un membre de notre propre race, d'un homme trop

mal connu, trop mal jugé je pense, et qui m'a donné tant de marques de soumission, de respect, d'amour, et je dirai même de reconnaissance, qu'il m'est impossible de le soupçonner de perfidie et de mauvaise foi; il s'agit de mon cousin M. le duc d'Orléans.

Avant la révolution, et malgré les justes griefs que le roi mon frère, la reine ma belle sœur, et moi personnellement, avions contre M. le duc d'Orléans (le déplorable Egalité), nous accédâmes volontiers tous trois à l'humble et pressante prière de Monsieur son père, gentilhomme plein d'honneur et de probité; il fut convenu que mon fils aîné, M. le duc d'Angoulême, épouserait mademoiselle d'Orléans. Certes, c'était de notre part faire abnégation complète de tout, que de consentir, *primo*, à une aliance avec M. Egalité, dont il est vrai on ne soupçonnait pas encore l'avenir, et *secundo*, que de prendre pour belle-fille, une élève de la comtesse de Genlis, dont la réputation n'était rien moins qu'excellente. Notre iné-

puisable bonté passa par dessus toutes ces considérations. On sait comment nous en fûmes récompensés, comment il fallut rompre les négociations entamées, et quel espoir me fut offert par la perspective d'un autre hymen pour mon fils, celui avec madame Royale, aujourd'hui sa sainte et digne femme, et comment s'éleva depuis, entre les d'Orléans et nous, une barrière de sang.

J'étais à Londres, triste et pensif, dans mon appartement, lorsque l'on vint m'annoncer un émigré,... Un émigré! j'aurais voulu pouvoir les recevoir tous; mais comme mes moyens de les secourir étaient nuls, j'évitais ces chers et nobles infortunés, afin de ne pas rougir de la misérable offrande que j'avais à leur faire; d'ailleurs j'avais à redouter les agens de la république; ce qui fait qu'on ne parvenait jusqu'à moi, que conduit par quelqu'un de ma maison.

Cette fois on se présentait seul; j'en témoignai mon mécontentement; on me répondit que personne de mes gens n'avait

voulu me présenter cet émigré, mais que tous, cependant, avaient le plus vif désir que je consentisse à le recevoir en audience privée. Tout cela me fit comprendre que c'était quelque surprise qu'on me ménageait, mais j'étais, je l'avouerai, à un million de lieues de la vérité. Prenant mon parti : « Qu'il entre, dis-je. » A peine eus-je prononcé ces mots, que le personnage se présenta ; je reconnus au premier coup d'œil, M. le duc d'Orléans, mais comme c'était en même temps la première fois que je me trouvais en présence du fils d'un des bourreaux de mon frère, je me sentis ému à un tel point, que je retombai, pour ainsi dire sans force, sur le siége que je venais de quitter. De son côté, mon cousin n'était pas plus calme que moi : son ame était brisée, le jeu de ma physionomie lui disait assez ce qui se passait en moi. Des larmes s'échappèrent de ses yeux et roulèrent le long de ses joues que couvrait la pâleur de la mort.

Nous demeurâmes quelques instans plongés dans un lugubre silence, moi assis, lui

dans l'attitude d'un suppliant, et profondément incliné. Enfin, rappelant toute mon énergie, et j'en avais besoin, je vous jure :

—Monsieur, lui dis-je en quittant mon fauteuil et en lui faisant signe de se redresser, vous eussiez dû me prévenir de la démarche que vous étiez décidé à faire auprès de moi.

— Monseigneur, mon profond repentir n'aurait pu supporter votre refus probable et légitime de me recevoir.

— Votre repentir?

Ce mot me faisait du bien.

— Oui, monseigneur, reprit-il, mon repentir est si sincère, qu'une vie entière passée à vous servir, vous et le roi, ne satisfera pas encore.

— Le roi, repris-je, un peu étonné, et cherchant à cacher mon émotion sous les dehors d'une gaité feinte, — vous en reconnaissez donc un?

— Mon Dieu, les torts de la jeunesse sont excusables et doivent se pardonner; j'ai acquis de l'expérience à l'école du mal heur, je suis pour le monarchisme.

— Contentez-vous d'être royaliste, monsieur..... Que me voulez-vous?

— Obtenir le pardon de Monsieur, le convaincre de ma douleur sincère, de la honte que j'éprouve du passé.

— Vous croirai-je

— J'en jure ma foi de Bourbon et de gentilhomme!

Après un tel serment, je n'eusse pas douté de la parole même de son père; pouvais-je plus long-temps suspecter la sienne?

— Hélas! mon cousin, dis-je en soupirant, qu'il eût mieux valu ne pas tomber dans tant d'erreurs!

— J'étais jeune; on surprit ma confiance; puis ma soumission aveugle à madame de Genlis.... et l'entraînement de l'époque.... D'ailleurs, qui n'a pas eu tort une fois dans sa vie?

— C'est vrai, repris-je; et moi tout le premier, puisque je n'ai pas su mourir avec mon frère. Allons, mon cousin, oublions le passé; mais l'avenir....

— Il n'en est pas pour moi; je ne serai

jamais dorénavant que ce que voudront le roi et Monsieur. Je sais quelle tache pèse sur mon nom, et ce que mes frères et moi avons à faire pour l'effacer ; mais notre espoir est tout en la bonté de la famille royale, à laquelle nous revenons sans rancune, sans arrière-pensée, en bons et fidèles sujets.

— Ainsi, dis-je, charmé de cette déclaration, et cherchant toujours à calmer l'agitation où était le prince, vous n'accepteriez ni couronne ni présidence en France si Dumouriez et consorts vous en faisaient l'offre.

Un geste négatif et de mépris fut sa réponse : j'en eus de la joie.

— Monsieur le duc d'Orléans, dis-je, je ne veux pas vous faire de la peine.

— J'oserai représenter à Monsieur que je ne crois pas devoir porter le titre de duc d'Orléans qu'il me donne, tant que je n'en aurai pas obtenu l'autorisation du roi ; jusque-là je serai.... (Il s'arrêta; une subite rougeur couvrit son visage ; je vis qu'il se rappelait la fatale tribune des Jacobins, la

folle déclaration de son père, et le nom insensé d'Egalité, qui était réellement, à cette époque, le seul nom qu'il pût porter légitimement.) Je serai jusque-là le duc de Chartres. — C'était à merveille, il poursuivit : D'après le conseil de mon excellente mère, et d'après mes propres inspirations, je veux aller, avec la permission de Monsieur, à Mittau, trouver le roi, solliciter ma grâce et mon entière réhabilitation. Qu'il me rende ma place de premier prince du sang! Monsieur m'autorisera-t-il à faire ce voyage?

La question me surprit; devais-je exposer mon angélique belle-fille à se trouver face à face avec le fils d'un homme qui.... et cela lorsque son désespoir était dans toute sa violence. Je connaissais l'opinion du roi; il n'aimait pas M. le duc de Chartres, dont il soupçonnait les projets ultérieurs. Faire une réponse n'était pas chose facile. Cependant je finis par dire franchement au prince, que, tout en approuvant ce qu'il avait dessein de faire, je croyais qu'il serait prudent d'attendre que le roi se fût expliqué à ce sujet,

mon intention étant de lui en écrire par le plus prochain courrier. M. le duc de Chartres avoua que j'avais raison. Enhardi par l'accueil rempli de bonhomie que je lui avais fait, il ne tarda pas à se montrer plus libre avec moi. Ce fut alors qu'il me conta l'histoire de ses voyages depuis le moment où, en février 1794, il s'enfuit du camp de Dumourier, à la suite de ce personnage. Ce récit, bien que long, ne m'en parut pas moins curieux; enfin il sortit en me priant de lui permettre de me présenter ses deux frères, le prince de Montpensier et le duc de Beaujolais. Je ne pouvais refuser de voir ces deux princes, puisque leur frère était rentré dans mes bonnes grâces : je consentis à ce qu'il me les amenât.

A peine eut-il quitté mon appartement, que mes serviteurs entrèrent en foule. Je grondai vertement M. l'ancien évêque d'Arras, d'avoir favorisé l'espèce de guet-apens qu'on m'avait tendu; Damas et Maillé eurent aussi leur part de reproches. Tous se rejetèrent sur la bonne intention qui, di-

saient-ils, les avaient guidés dans cette affaire. M. le duc de Chartres leur avait paru avoir tant de chagrin du passé, tant d'horreur pour la révolution, il leur avait fait à eux-mêmes tant de protestations de fidélité et d'un sincère retour à la cause royale, que tous avaient pensé qu'un pardon, généreusement accordé par moi, ne pouvait qu'être profitable à cette cause. C'était, en effet, le meilleur parti à prendre plutôt que de pousser au désespoir un homme qui comptait de nombreux partisans dans les rangs des Jacobins; d'ailleurs, ce qui devait ne pas laisser de doutes sur sa soumission, c'est qu'elle était de sa part toute volontaire, et faite selon toutes les apparences dans l'intérêt de la branche aînée. Ces raisonnemens me convainquirent d'autant plus facilement que la haine pèse à mon cœur; puis ce pauvre prince n'avait-il pas eu aussi sa part de la souffrance générale ? Ne s'était-il pas vu ravir père, fortune, patrie ? Proscrit, persécuté comme nous, sa tête avait été mise à prix comme la nôtre. Il ne me convenait

donc pas de me montrer inexorable envers celui qui, humblement prosterné, me tendait des mains suppliantes. De quel front eussé-je osé demander ce soir-là à Dieu, dans l'oraison dominicale, de me pardonner mes offenses, lorsque moi-même j'aurais refusé de me montrer miséricordieux. Tout bien calculé, je m'applaudis de ma conduite, et j'écrivis promptement à mon frère, ainsi que je l'avais promis à M. le duc de Chartres. Voici la réponse que je reçus :

« Je sais bien qu'après la chasse du loup les brebis dispersées rentrent au bercail, les unes plus tôt, les autres plus tard; mais j'ignorais que les louveteaux, se séparant de la bande de leur père, préférassent se réunir aux moutons et se mettre sous la garde du berger plutôt que de continuer à jouir de leur liberté, liberté souvent si funeste, et que certaines gens louent hors de raison.... M. le duc de Chartres et ses frères à Londres, chez vous.... et ils veulent venir chez moi.... chez moi.... dans l'exil!... La main de Dieu est là.... Vous avez bien fait de recevoir, de par

donner; je recevrai, je pardonnerai également sans me ressouvenir du passé, sans arrière-pensée, car, je l'espère, il n'y en a pas du côté de celui qui revient ainsi à nous. M. le duc de Chartres était bien jeune quand la révolution a commencé ; ses fautes appartiennent à son âge et aux exemples qu'il a reçus, comme aussi à cette impatience si naturelle aux adolescens de jouer un rôle et, comme on dit, *de se regarder passer*. Les Jacobins et Bonaparte apprendront, j'en suis sûr, avec humeur, que toute notre famille s'est ralliée et ne forme plus qu'un seul faisceau. On me mande de bonne source que le premier consul (c'est le sobriquet qu'il se donne) aurait envie d'avoir pour ses aides-de-camp MM. les ducs de Chartres et d'Enghien. Celui-ci, je le connais, aurait assez de faiblesse pour ne pas reculer si une pareille proposition lui était faite. J'écris à son grand-père (M. le prince de Condé) pour qu'il le prévienne à ce sujet. C'est la princesse Charlotte qui lui conseille ces indignités. Parce qu'elle a eu un frère, président

ou à peu près, du tribunal révolutionnaire de Versailles, parce que sa mère a trinqué avec Danton et Robespierre, et qu'on promet à son cousin, l'archevêque de Cambrai, je ne sais quelle friandise consulaire, elle sollicite sa rentrée en France avec le duc d'Enghien, elle ferait bien mieux de l'épouser et de se tenir tranquille.

« Dites bien au duc de Chartres, ainsi qu'à ses frères, que la plus petite cajolerie de leur part envers Bonaparte élèverait entre eux et moi un mur d'airain. Je puis pardonner le passé comme je fais, mais le présent, l'avenir, me trouveraient inflexible.

» Je ne me suis pas senti le courage de parler de lui à notre fille (madame la duchesse d'Angoulême) vous comprenez pourquoi. Il serait bon, pour faire une gracieuseté à mon auguste hôte (Paul I), que M. le duc de Chartres lui fit demander par madame la duchesse d'Orléans, sa mère, son intercession auprès de moi... Au demeurant, motus sur tout ceci, ignorons, ignorons, le secret est l'ame des affaires. »

Les choses se passèrent comme l'avait voulu le roi; on crut à Saint Pétersbourg, devoir s'en donner les gants. M. le duc de Chartres vit le roi, mais seul et sans que ma fille fût là. On sait le reste. *

* S. M Louis XVIII, dans ses Mémoires publiés en 1824, rend compte de son entrevue avec Mgr le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français. Tout ce qui concerne ce personnage doit piquer la curiosité du public; aussi, pensons-nous qu'il nous saura gré de rapporter ici ce fragment de l'œuvre de S. M. T. C. (*Note de l'éditeur.*)

« Le prince arriva à Mittau à neuf heures du soir. « Arrêté aux portes par la garde, il demanda à être « conduit près du gouverneur. L'officier comman-« dant du poste, ayant visité son passeport, écrit en « entier de la main de l'empereur, s'empressa de dé-« férer au désir du *sieur Koffmann*, nom sous lequel « il voyageait. De son côté, M. Driesen avait reçu « une note de Saint-Pétersbourg, ainsi conçue :

« *Dès l'arrivée à Mitau du négociant Koffmann,* « *vous le conduirez au château du comte, et vous sui-* « *vrez ensuite les instructions que celui-ci vous trans-* « *mettra.*

« Le gouverneur, en conséquence, se conforma à « la volonté expresse du tzar; il monta dans sa voi-

M. le duc d'Orléans, de retour de son pélérinage à Mittau, me temoigna sa gratitude de la réception amicale et toute pater-

« ture avec le prince, et alla trouver au château le « comte d'Avaray. Celui-ci reconnut, au premier « coup d'œil, le compagnon de M. Driesen, mais il « n'en fit rien voir. Après le départ du gouverneur, « d'Avaray, respectant toujours l'incognito du prince, « se mit à m'écrire. Je reçus son billet pendant que « j'étais à faire mon wisth avec ma nièce, madame « de Serent et le duc de Fleury. Il ne contenait que « ces lignes : *Sire, il est arrivé.*

» Je n'eus pas besoin d'autre explication, et, me « levant de table sans rien dire à personne, je me « dirigeai vers l'appartement de d'Avaray, situé au-« dessous du mien. Le duc de Villeguier, ce digne « premier gentilhomme de la chambre, se mit aus-« sitôt à me suivre avec un bougeoir ; mais, me re-« tournant, je lui dis avec une vivacité dont je me « repentis plus tard :

« Monsieur, je veux être seul.

« Le duc, consterné, retourna dans le salon, où « il répandit la grande nouvelle que j'allais voir quel-« qu'un, et que je voulais être seul. D'Avaray vint « me recevoir à la porte de son appartement, et il « resta à faire la garde, tandis que j'entrai seul chez

nelle que lui avait faite le roi. Je ne doutai plus dès cet instant, qu'il ne fut tout à fait à nous ; je le vis partir avec regret lorsqu'il

« lui. La vaste pièce, naturellement sombre, était « éclairée par quelques bougies. Le prince, aussi-« tôt qu'il m'aperçut, vint à moi, et, se mettant à « mes genoux, me pria de lui pardonner. Je ne l'a-« vais pas fait venir d'aussi loin pour lui refuser sa « prière, et je m'exécutai de mon mieux. Je fus « d'ailleurs touché par les larmes qu'il répandit en « m'expliquant sa conduite ; il voulut même se don-« ner des airs de bon fils, en n'accusant pas trop la « mémoire de son père ; comme si ses opinions de « jeune homme ne lui avaient pas été dictées par « l'exemple paternel. Prenant la parole à mon tour « je crus devoir lui répondre en roi, et en chef de « famille.

« Monsieur, lui dis-je d'un ton grave, vous aurez « beaucoup de peine à réparer les torts de votre « père ; je les ai oubliés sans doute ; mais ma nièce, « mais ma famille, mais la France, mais l'Europe, « en perdront le souvenir plus difficilement. Votre « devoir, monsieur, consiste désormais à vous tenir « à l'écart, et à repousser toute pensée ambitieuse : « je me flatte que vous saurez éloigner les révolu-« tionnaires, les jacobins et lesmécontens ; mon-

s'embarqua pour la Sicile ; il se maria dans ce pays, avec sa cousine, digne princesse, sage et réservée, pieuse, excellente mère

« trez-vous enfin satisfait du rang que je consens à « vous rendre. La place que vous occuperez sera « assez belle, si vous savez la rendre respectable. Le « passé vous impose de grandes obligations pour « l'avenir; en acceptant le nom d'Égalité, vous êtes « sorti de plein gré de la maison des Bourbons ; je « consens à vous y rappeler, mais, en revanche, « j'attends de vous autant de sincérité que de sou- « mission.

« Le prince me répondit : qu'il ne se flattait pas « de se justifier du passé ; car pour y parvenir, il lui « faudrait accuser une personne que la nature lui or- « donnait de chérir et de respecter quels que fussent « ses torts ; mais qu'il espérait par sa conduite fu- « ture me prouver son regret sincère, des erreurs de « sa jeunesse; que désormais il se laisserait entiè- « rement guider par mes conseils ; que le cœur plein « de mes bontés il consacrerait sa vie entière à me « prouver sa gratitude ; qu'il détestait les factieux ; « il ajouta que sujet attaché, respectueux, et fidèle, « on le verrait toujours prêt à soutenir le trône et « qu'il prenait Dieu à témoin de la sincérité de ses « paroles.

de famille, et dont les qualités précieuses que nous reconnûmes en elle, achevèrent de nous réconcilier avec son mari. Il me

« Je ne pus me permettre de douter plus long-« temps d'un repentir exprimé en ces termes, et « alors, tendant au prince une main qu'il saisit dans « la sienne, en la baisant à plusieurs reprises : Duc « d'Orléans, lui dis-je, tout est fini, nous com-« mençons seulement aujourd'hui à nous con-« naître.

« A ces mots, à ce titre que je lui donnais pour la « première fois, il fit de nouveau un mouvement « pour se jeter à mes pieds; mais je m'y opposai et « l'invitai à s'asseoir, ce que je n'avais pas encore « fait. Je lui demandai alors des nouvelles de sa vé-« nérable mère, de mademoiselle sa sœur, et de ses « frères; il me répondit qu'ils l'avaient chargé « d'être l'interprète de leurs respectueuses affec-« tions pour le chef des Bourbons, et que si les trois « derniers avaient pu me déplaire, je devais plutôt « en accuser leur âge que leurs cœurs.

« Quant au comte de Beaujolais, répartis-je, je « n'ai jamais douté de ses bons sentimens; néan-« moins quelle qu'ait été la conduite des autres, vous « pouvez tous les assurer que désormais je ne leur « demanderai compte que de leurs actions à venir.

revint bien quelque choses des menées du duc d'Orléans en Espagne; mais comment croire à la vérité d'un tel fait. Tant de gens avancent ce dont il ne sont pas sûrs. Certainement, lorsque l'on a dit de ce prince

« M. le duc d'Orléans parut désirer que je ne fusse « pas le seul à lui donner cette assurance. J'aurais « voulu lui complaire en cela, mais j'en connaissais « l'impossibilité, ayant à l'avance sondé les inten- « tions de madame la duchesse d'Angoulême à cet « égard; elle m'avait conjuré, les larmes aux yeux, « de ne pas exiger tant de son courage, ajoutant « qu'elle aurait besoin encore de plusieurs années, « non pour pardonner au duc d'Orléans, ce qu'elle « ferait de grand cœur, mais pour se décider à le « voir. J'enveloppai mon refus des formes les plus « propres à l'adoucir, et M. le duc d'Orléans, avec « son tact exquis, m'ayant compris, n'insista pas da- « vantage.

« En résultat, je fus très satisfait de sa personne, « de son langage et de ses manières. Il y avait dans « sa figure et dans son extérieur une espèce de gra- « vité qui ne manquait pas de noblesse. Il me parut « entièrement revenu de ses idées démocratiques. Je « lui trouvai du sens et de l'esprit.

« Je me levai enfin, en prétextant qu'il devait

qu'il espérait se faire nommer roi d'Espagne, par les Cortés, c'était là une de ces bourdes dont on régale les enfans et les gens crédules.

Ce qui est bien plus certain, c'est que M. le duc d'Orléans a cherché par tous les

« avoir besoin de repos. Il m'accompagna jusqu'à « l'extérieur de l'appartement, me baisa encore la » main, et nous nous quittâmes fort bons amis. Je « rentrai dans le salon, où mon absence prolongée « servait de thême à un million de conjectures. Ma« dame la duchesse d'Angoulême, ayant deviné ce « qui se passait, n'avait pu maîtriser les émotions « de son âme, et s'était retirée chez elle, où j'allai la « consoler, et lui raconter ce que je viens d'écrire. « D'Avaray me remplaça auprès de M. le duc d'Or« léans. Il en fut accueilli avec une extrême poli« tesse. Il offrit au prince quelques rafraîchisse« mens. Pendant ce temps, mon capitaine des gardes « écrivit au gouverneur de la ville, pour qu'il ait à « revenir sans retard. M. Driesen arriva presque aus« sitôt dans sa voiture, et reprit avec lui le négo« ciant Koffmann qu'il conduisit à son propre hôtel. « De là, le voyageur, qui ne couchait pas à Mitau, se « mit en route, à minuit environ, et se dirigea sur « Varsovie. »

moyens possibles, l'occasion de combattre contre les troupes impériales de Napoléon; son plan était alors de renverser l'usurpateur, et de rendre à S. M. Louis XVIII la couronne de ses ancêtres; j'ai toujours eu en ce prince la plus grande confiance depuis cette affaire d'Espagne, car c'est à ce moment seulement, qu'il s'est séparé des jacobins franchement et sans retour. Aussi ne pourrait-on dire qu'il s'est refusé à combattre contre le drapeau tricolore. Lorsque quelques uns cherchent à me le rendre redoutable, je ne puis que répondre : il a fait ses preuves, et il est à nous.

J'aime ses enfans. — Le duc de Chartres sera mon petit fils, car, selon toute probabilité, il épousera Mademoiselle, et certes, rien ne pourrait donner une meilleure preuve de la sincérité de notre réconciliation qu'un tel mariage; ce qui me contrarie un peu, c'est que ce jeune prince soit né Sicilien et non Français; car enfin il est né en Sicile, et d'une mère Sicilienne, et je ne

sais pas si sa naissance ne le contrariera pas un jour dans les projets qu'il pourra former.

En 1814, nous fûmes tous surpris de la rapidité avec laquelle M. le duc d'Orléans rentra en France; nous n'avions pour ainsi dire pas encore eu le loisir de songer à lui, que déjà il était à Paris s'occupant de ses affaires. Il a un esprit admirable d'ordre, et entend fort bien tout ce qui touche à la procédure; aussi n'est-il jamais effrayé de procès qu'on lui suscite quelque fois. J'ose me flatter que mon petit fils, M. le duc de Bordeaux, n'aura jamais de meilleur parent ni de serviteur plus dévoué que lui, et cela il le devra à la mémoire de son père, le malheureux Ferdinand (duc de Berry), qui voua toujours à M. le duc d'Orléans, la plus chaude et la plus sincère amitié. Toutes les fois que quelqu'un parlait mal de M. le duc d'Orléans, de Berry prenait sa défense; aussi, lorsqu'après une circonstance fatale, et qui est restée dans la memoire de tous les Français, certains bruits injurieux, cou-

rurent, je fus un des premiers à en signaler l'infamie *.

* S. M. le roi des Français doit être fier de la haute opinion que Charles X avait de lui. Aussi, pensons-nous sincèrement, que, s'il n'eût tenu qu'au duc d'Orléans, il ne serait que régent, au lieu d'être roi.

DIX-SEPTIÈME SOIRÉE.

Ce fut un beau jour, un moment bien délicieux pour mon cœur, que celui où je pus entendre ma langue parlée sur le sol natal. Je revoyais la France; qu'elle me parût belle, cette patrie, dont depuis tant d'années j'étais exilé! J'en étais sorti en juillet 1789, fugitif et proscrit. J'y rentrais maintenant entouré de populations joyeuses, bénissant mon retour et ne me reprochant que ma longue absence. Vingt-cinq années s'étaient ainsi écoulées entre mon départ et mon retour; mes plus belles années je les avais passées sur un sol étranger; j'étais parti

jeune homme, je revenais vieillard; mais si mon front avait vieilli, mon cœur était encore aussi chaud que dans mon adolescence; ce fut lui qui m'inspira ce mot heureux : Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. Croirait-on que pour ce mot, il s'est trouvé plus tard, un homme sec et froid, incapable d'un mouvement d'enthousiasme, qui a osé me le dénier pour se l'approprier à lui-même? En vérité, je ne m'attendais pas à ce démenti de la part de M. Beugnot, que j'avais vu si humble, si rampant devant moi, alors que j'étais dans la prospérité.

Cependant mon bonheur, quand je me vis rappelé, ne fut pas si complet qu'il ne s'y mêlât quelque chagrin. J'aurais voulu ne voir autour de moi que les drapeaux français, que nos antiques bannières, notre oriflamme si pure, la chape de saint Martin, le fanon de la pucelle, et ce n'était pas sans un vif serrement de cœur que je rencontrais les enseignes des armées alliées, mêlées aux cornettes blanches de Henri IV. La vue et

l'escorte de tant de Russes, d'Autrichiens, d'Anglais et de Prussiens attristaient mon ame et l'oppressaient; et pourtant sans eux nous autres Bourbons n'eussions peut-être jamais pu songer à revoir la patrie, et nous occuper d'assurer sa prospérité.

Néanmoins, ce qui me consola un peu ce fut de voir la multitude porter ma cocarde, se parer de mes fleurs de lys, et accourir au devant de moi l'élite de notre antique noblesse, et à sa suite ces vieux prêtres et confesseurs presque martyrs, et cette bourgeoisie si dévouée à ses maîtres légitimes, bien convaincue maintenant, que nous serions pour elle des pères, comme nos ancêtres l'avaient été jadis des leurs.

Ce fut avec une joie mêlée d'attendrissement que je remis pour la première fois le pied dans une église française : c'était celle d'un village dont le nom m'échappe en ce moment; on l'avait ornée en dehors et en dedans de guirlandes de fleurs, de festons, de lys, de chiffres royaux, et j'y reçus les honneurs dus à mon rang. Ce fut un pauvre

vieux prêtre courbé par l'âge qui me les rendit; la joie qui remplissait son ame avait ce jour-là redressé en quelque sorte sa taille; il me regardait avec une expression indéfinissable de satisfaction; ses yeux lançaient des flammes. Il était facile de voir que pour lui j'étais l'héritier de ses rois, et le seul appelé légitimement à porter un jour la belle couronne de France. Oh! avec quelle douce joie je me prosternai au pied de ce simple autel de village, avec quelle ferveur je conjurai le ciel, par l'intermédiaire de saint Louis, mon aïeul, de me donner les moyens d'assurer la prospérité de la nation française, de cette nation si digne de sa gloire et de la sollicitude de ses rois! Chaque Français était pour moi un frère; je n'appartenais plus pour ainsi dire à la terre; je ne faisais plus attention à tous ces regards attachés sur ma personne, à tous ces vœux que j'entendais former autour de moi pour mon bonheur. Anéanti dans la ferveur de ma prière, je demandais à Dieu pour le roi, pour ma famille et pour moi les grâces dont

nous avions besoin, tant pour consolider notre retour que pour assurer le bonheur de la France, qui, sortie enfin de la tourmente révolutionnaire, me semblait digne de ce que nous voulions faire pour elle.

Mais de quelles émotions différentes ne fus-je pas rempli le jour où, environné des maréchaux de France et de l'élite de la nation, je fis mon entrée dans Paris et me dirigeai vers Notre-Dame. Oh ! pour cette fois l'enivrement fut complet; ce n'était plus seulement les provinces, une partie du royaume qui m'accueillaient, mais encore la capitale, ce centre de tout ce qu'il y a de noble et de grand; je voyais fuir devant moi les ennemis de ma maison. Que pouvaient-ils d'ailleurs que former des plaintes tout-à-fait impuissantes? La Providence avait décidé que la couronne de France appartiendrait de nouveau aux Bourbons, et elle la remettait en leur possession.

Lorsque je mis le pied dans le palais des Tuileries, de nouvelles pensées vinrent en foule m'assaillir. Ces lieux me semblaient,

malgré tant d'années écoulées et de catastrophes, encore empreints de la grandeur de mes ancêtres; leur drapeau flottait donc encore une fois sur ce dôme! Je parcourais en tous sens les appartemens où naguère encore régnait un usurpateur. Je précédais de quelques jours seulement le roi, et j'attendais vivement qu'il arrivât; je savais que sa haute expérience achèverait de fermer l'abîme de révolution et d'anarchie qui menaçait d'engloutir la France. Je méditais profondément sur l'avenir, et la rêverie dans laquelle me plongeait le souvenir de tant d'événemens survenus depuis une vingtaine d'années, n'était pas sans charme. Je pensais aux augustes victimes que la révolution avait immolées; parfois il me semblait les voir m'apparaître dans la profondeur de ces salles où jadis elles avaient vécu, comme des ombres de paix et de réconciliation, et, malgré moi, je pensais aux angoisses qui avaient accompagné leurs derniers instans. Je fus tiré de cette pénible tension d'esprit par l'annonce qu'on me fit de monseigneur

le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur.

Je savais confusément que le comte de Lacépède avait possédé cette charge sous Bonaparte. Je me disposais à l'accueillir comme sa réputation d'homme d'esprit et de science le commandait, lorsqu'à la place de celui que j'attendais je vis venir, ou plutôt courir à moi, tant sa démarche était vive et pétulante, un petit personnage en soutane neuve, en manteau ecclésiastique, tout violet et chargé de la grande plaque de l'ordre. J'admirai ce mélange de vivacité, d'amour-propre, de malice et de haute opinion de soi-même qu'on rencontrait en lui. Son aisance, la familiarité de ses gestes, la courbe volontaire de son épine dorsale, son attitude équivoque, et qui tenait à la fois du prêtre et du militaire, tout cela réuni acheva de brouiller mes idées et de me persuader que peut-être j'avais mal entendu. J'allais questionner quelques personnes présentes pour savoir à quoi m'en tenir, lorsque, prévenant mon intention, ce monsieur, sans me

laisser le temps d'ouvrir la bouche, prit la parole :

— Ah! monseigneur, commença-t-il, qu'il est doux à ceux qui sortent d'un pénible esclavage de se retrouver en liberté en face des enfans de Henri IV et de Louis XIV. Grâce au ciel, le tyran qui nous opprimait n'est plus; il nous écrasait du poids de son autorité, faisait tout à sa guise sans écouter de sages conseils; aussi en est-il résulté de belle besogne. Que les Bourbons ne suivent pas un tel exemple; qu'ils appellent auprès d'eux des hommes capables et à forte tête, qui s'entendent d'abord au grand art de la guerre, que je diviserai en cinq parties bien distinctes : la terre, la mer, le matériel, les places fortes....

— Monsieur, dis-je en l'interrompant, je n'ai pas entendu votre nom tout à l'heure quand on vous a annoncé; vous n'êtes pas M. de Lacépède? je le crois plus grand que vous. Votre costume est celui d'un ecclésiastique, et vos paroles sont toutes belliqueuses; cela m'embarrasse, et je tiendrais à savoir....

— Monsieur apprendra avec plaisir, je n'en doute pas, quel est celui qui vient l'aider de sa coopération et de ses lumières dans le grand œuvre de la régénération de la France; je suis de Pradt, archevêque de Malines, ex-ambassadeur en Pologne, naguère aumônier de Bonaparte, et aujourd'hui grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. C'est moi qui, le 31 mars, ai arboré la première cocarde blanche et provoqué le rassemblement de la place Louis XV, moi qui aidicté la déclaration des souverains alliés et l'acte de déchéance que le sénat a prononcé contre l'usurpateur, moi qui a négocié la double capitulation de Raguse et décidé l'abdication de Napoléon; c'est moi qui ai minuté l'arrêté du conseil général du département de la Seine, et qui maintenant traite avec le corps législatif, dans l'intérêt des Bourbons; c'est moi....

J'allais demander à M. de Pradt si c'était lui aussi qui avait chanté le *Te Deum* que j'avais entendu ce jour-là à Notre-Dame, car en vérité il n'y avait guère que cela qu'il

n'eût pas fait ; mais il ne m'en laissa pas le temps ; il pérora, pérora. Enfin, profitant d'un moment où il crachait pour reprendre haleine :

— Monsieur, lui demandai-je, est-ce que dans tout cela le prince de Talleyrand n'a rien fait ?

— Oh ! presque rien ; j'étais là, moi, et j'allais de l'empereur Alexandre au roi de Prusse, de Wellington à Blucher. Je me suis en quelque sorte multiplié pour servir la bonne cause. J'espère que vous me placerez aux finances ; j'ai quatre projets en tête qui, s'ils sont mis à exécution, rempliront les coffres de l'état sans faire crier les contribuables ; si, au département de l'intérieur, je donnerai une nouvelle direction aux affaires ; si, à la guerre....

— Vous avez commencé par-là tout à l'heure, repris-je ; mais sans doute, monsieur, Bonaparte vous avait initié à tous ses secrets.

— Il n'a pas voulu m'écouter, et il est tombé ; ainsi périront tous ceux qui ne me mettrons pas à la tête des affaires. Pour

moi, je crois impossible que le roi ne m'emploie pas; il lui faudra donner une constitution, car le peuple en veut une à toute force. Eh bien! j'en ai cinq ou six toute rédigées dans le meilleur esprit, et valant toutes les unes mieux que les autres?

— Est-ce que sous le règne glorieux de mes pères, la France n'en avait pas une.

— Si fait, monseigneur, mais il faudra la ravauder, et je sais où il convient de lui mettre des pièces; j'ai voulu, avant toute autre personne, voir votre altesse royale, pour lui bien persuader que sans moi il n'y a pas de restauration possible, au lieu qu'entreprise par moi, elle durera *in eterna secula seculorum.*

— Amen! dis-je en voyant venir heureusement à mon aide M. de Talleyrand et le prince Metternich. Mon interlocuteur qui, certes, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour faire durer plus long-temps notre colloque, fit une légère grimace en voyant le renfort qui m'arrivait; il n'eut que le temps de me dire rapidement :

« Que Monsieur se défie de l'un, et qu'il me consulte sur l'autre.

L'empressement que je mis à recevoir les nauveaux arrivans leur laissa deviner en partie de quelle gêne ils venaient de me délivrer. Le prince de Talleyrand, avec sa finesse habituelle, me lança un regard malin dont je compris fort bien le sens; quant à M. de Metternich, comme sa qualité d'étranger lui donnait le droit de s'exprimer plus franchement :

« Eh bien ! monseigneur, dit-il en s'adressant à M. de Pradt, avez-vous dit votre messe tantôt ?

— Oui, prince, répondit l'abbé, et j'ai offert à Dieu ma prière, pour que les alliés ne gâtent pas la restauration à laquelle nous voulons travailler, par des exigeances que nous ne serions pas disposés à souffrir.

Ce peu de mots étaient une pierre jettée dans le jardin de l'ambassadeur autrichien ; ils m'embarrassèrent, mirent M. de Talleyrand mal à son aise, et firent froncer le sourcil à celui auquel ils s'adressaient. Il est

parfois certains propos qui jettent tout à coup au milieu d'une société le trouble et la confusion, et celui que venait de tenir M. de Pradt était de ce nombre. M. de Metternich, qui se l'était attiré, en voulut à l'archevèque qui, fier de sa sortie, recommença à pérorer de plus belle; il soutint, et cette fois devant témoins, qu'il avait fait à lui seul ce que beaucoup de personnes se disputaient l'honneur d'avoir fait. Il me fit par là ressouvenir de ces vers charmans :

> Et Richelieu présent, il aurait raconté
> Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.

La conversation, malgré tout ce qu'il put faire, devint générale; il s'en impatienta, et voyant entrer quelques autres personnes, il prit enfin le parti de se retirer; toutefois, avant de sortir, il me dit encore à demi-voix :

— Que Monsieur se tienne bien pour averti, que si le roi ne m'accorde pas une entière confiance et prend d'autres almanachs que les miens, je ne lui donne pas dix ans à régner.

— Cet homme là est notre véritable croix, se mit à dire M. de Tallyerand quand il fut sorti, cent fois il a failli tout compromettre en se mêlant de tout à contre-temps, et de telle façon qu'il lassait la patience des plus zélés d'entre nous.

— Il a une langue de fer, dit M. de Metternich, et s'il se brouille avec le gouvernement, gare aux pamphlets!

— Pourvu qu'on ne me force pas à les lire, m'écriai-je; en tout cas, mieux vaudrait peut-être encore cela que de l'entendre pérorer comme tout à l'heure. Quel dommage que tant d'esprit et de science soient gâtés par tant de jactance : ses torts viennent en grande partie de ce qu'il n'a pas l'humilité de son état.

Je n'ajoutai rien à cette dernière phrase, car à son tour je vis monsieur de Metternich sourire, et le prince de Talleyrand se montra embarrassé.

QUELQUES PERSONNAGES CONNUS.

Avant ma rentrée en France, j'avais fait une étude approfondie de tous les hommes marquans dont le pays s'enorgueillissait. Le roi mon frère et moi nous regrettions justement Jacques Delille, notre poète, le seul entre tous les littérateurs de l'époque qui n'eût pas prononcé le nom de Bonaparte. Qu'il nous eût été doux de pouvoir le combler de biens et d'honneur, et de lui prouver ainsi notre reconnaissance de son inaltérable fidélité! Le projet du roi avait été de le faire entrer à la chambre des pairs, à la première occasion; mais Delille, au tombeau, n'avait plus rien à demander à notre souvenir; le monument même qui renfermait ses cendres n'avait pas attendu après nous pour être élevé. Ce fut pour nous un bien cruel désappointement.

Je connaissais M. de Châteaubriand, j'avais dévoré avec avidité son *Génie du Chris-*

tianisme, dès son apparition; j'exprimerais mal le plaisir que me fit éprouver la lecture de cet ouvrage, ainsi que son *Itinéraire* de Paris à Jérusalem et ses *Martyrs*. Que ce dernier livre fut ou non un poëme, c'est ce qui m'importait peu; j'y voyais un chef-d'œuvre, et je ne demandais pas davantage à son auteur.

A ma rentrée, je fus soutenu, aussi puissamment, au moins, que par la coalition, au moyen d'une nouvelle production de M. le vicomte de Châteaubriand, intitulée : *De Bonaparte et des Bousbons*; jamais puissance de style ne monta à cette hauteur, jamais il ne fut donné à une œuvre littéraire d'avoir un poids aussi prononcé dans la balance politique. Cette brochure nous valut une armée, et pendant long-temps, en 1814, nous ne nous soutinmes réellement que par lui. Certes, c'était pour l'illustre écrivain un beau succès; c'était acquérir un titre incontestable à notre gratitude, et peut-être n'aurait-elle pas eu de borne, si la chose ne se fût tout à coup tournée d'une

autre façon et tout à fait à contre sens. M. de Châteaubriand eut le tort de vouloir se placer sur un terrain qu'il ne connaissait pas, et de vouloir nous servir à sa guise, et non à la nôtre. Il prétendit à être placé à tel poste plutôt qu'à tel autre, si bien qu'avec la meilleure volonté de lui complaire nous en vînmes à une scission avec lui.

N'est-ce pas une chose déplorable, et pourtant à remarquer, que tous les beaux génies visent à être hommes d'état? Voici un spéculateur qui joue habilement à la bourse, qui combine une opération financière, l'envisage sous toutes les faces, et s'arrête à celle qui lui offre le plus de chances de fortune; il s'enrichit, et le voilà qui laisse derrière lui ceux qui étaient ses égaux; s'en tiendra-t-il là? Point, il était banquier, il lui faut maintenant un ministère; on le lui refuse par défaut de capacité; il persiste, et jettera plutôt le trouble dans la société, que de ne pas contenter son envie. Là, c'est un avocat d'une éloquence et d'un pathétique achevés, il s'est acquis, par ses ta-

lens, une juste popularité, les honneurs civiques pleuvent sur lui..... Mais c'est bien là ce qu'il ambitionne vraiment! C'est un ministère qu'il lui faut, et s'il ne l'obtient, le gouvernement n'aura pas d'adversaire plus acharné que lui. Enfin, c'est un poète, un littérateur de premier ordre qui s'est fait chef d'école, et dont les écrits obtiennent les suffrages de la France et de l'Europe entière; on applaudit de toutes parts à ses productions, on lui prodigue titres, croix et pensions, on l'admet dans son intimité, on le croit heureux, on oublie que le ver de l'ambition ronge son cœur : malgré tout l'accueil qu'on lui fait, il dit à qui veut l'entendre qu'on le dédaigne, qu'on le méprise..... est-ce possible..... oui sans doute, et la preuve, c'est que le roi ne l'a pas appelé à faire partie de son conseil.

Un portefeuille de ministre, voilà le rêve de tout ce monde-là, et voilà aussi ce qui a rendu M. de Châteaubriand injuste envers nous; et pourtant de quel côté était le tort? Deux fois nous l'avons élevé au ministère,

et deux fois il en est retombé par la force de son propre poids; si j'ai un conseil à lui donner, c'est qu'il ne s'obstine plus à vouloir être autre chose que ce que la nature l'a fait; qu'il se contente d'être lui, et nous y gagnerons tous. Mais ce que je demande là sera peut-être bien difficile à obtenir, car il y a en M. de Châteaubriand quatre ou cinq hommes différens; le royaliste pur, le constitutionnel, le doctrinaire, l'ami de la monarchie et même le républicain; il a eu, à diverses époques de sa vie, des paroles pour toutes les opinions, paroles qui ont été autant de preuves de sa versatilité et de l'impossibilité où il nous a placés, de l'employer dans un cabinet politique.

M. ROYER-COLLARD.

Nous avons eu, le roi et moi, à essuyer bon nombre de désappointemens lors de notre rentrée en France: tel personnage, sur lequel nous comptions fermement, s'arrangeait de façon à nous nuire plutôt qu'à nous être utile. Tel fut M. Royer-Collard. Certes,

celui-là pourtant nous appartenait bien ; il nous avait servi aux époques où il y avait péril de le faire ; il avait notre secret, et nous lui avions donné plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait capable de servir notre cause. On eût pensé après cela que le reste devait marcher tout seul ; il n'en fut point ainsi. M. Royer-Collard, au lieu d'agir seul, se forma une école et des disciples qui sont à lui sans être à nous, et qu'ainsi nous ne pouvions sans le plus grand tort, appeler à partager les faveurs dont il nous plairait de combler le maître. Cependant, nous nous étions dit : M. Royer-Collard nous est nécessaire, il faudra le placer à la tête de l'instruction publique ; mais cela n'a pu avoir lieu ; contraints, dans l'intérêt de notre conservation et du maintien de la monarchie, de nous éloigner des amis de M. Royer Collard, on nous a accusés d'être injustes envers lui, et on nous a taxés d'ingratitude. Ce n'est pourtant pas lui que nou: craignons ; s'il voulait s'isoler, il serait notre homme ; mais point il : est tout

à tous, il ne peut donc être tout à nous.

MM. DE TALLEYRAND ET FOUCHÉ.

M. le prince de Talleyrand jouit, lui, d'une réputation européenne. Avant de rentrer en France, mon frère savait que celui-là ferait partie du premier ministère qu'on composerait; on le lui signalait comme *l'omnis homo*. Fouché, aussi, lui avait été recommandé. Ces deux personnages avaient infatué tous les cabinets. Le premier devait diriger les affaires étrangères, le second l'intérieur; on nous parlait de les réunir comme de la chose du monde la plus simple; on ne voyait pas, ou on feignait de ne pas voir, l'anthipathie que nous avions pour ces messieurs. De Taleyrand n'avait-il pas contribué à tous nos malheurs? Prêtre défroqué, schismatique d'abord, apostat ensuite, puis républicain, puis tout ce qu'on avait voulu qu'il fût, c'était lui qui avait porté à l'église de France le coup mortel; et maintenant qu'il revenait à nous par

nécessité, on voulait que nous lui en eussions de l'obligation ! Non assurément ; et il ne pouvait que nous paraître odieux.

Fouché, parjure aussi à son caractère sacré de prêtre, avait plongé ses mains dans le sang du juste, et pris part à toutes les horreurs commises à Lyon et à Toulon. Jacobin forcené, on eut plus tard à lui reprocher la mort du duc d'Enghien ; il avait dirigé contre nous la police de Bonaparte, traqué nos amis, persécuté nos émissaires. Etaient-ce là les droits qu'il pouvait faire valoir, non seulement pour rentrer en grâce, mais encore pour obtenir un portefeuille ? Je sais bien que dans les derniers temps du règne de Bonaparte, c'est-à-dire après la déroute de Moskou, il avait offert ses services au roi; était-ce franchise, conviction, ou n'était-ce pas au contraire, un jeu de sa part ? Je crois, plutôt que c'était ce dernier point, et le roi l'a pensé comme moi.

L'ABBÉ DE MONTESQUIOU. M. GUIZOT.

Nous espérions un bon conseil de l'abbé

de Montesquiou, mais il ne fit que dormir et eut le tort de nous embâter du petit Guizot, son secrétaire. Un protestant secrétaire d'un prêtre catholique! Anomalie étrange, plaisante pour les uns et triste pour les autres. Guizot est, en définitive, un ennemi de notre maison, qui nous fera, quand il le pourra avec sureté, autant de mal qu'il lui sera possible de nous en faire; je l'ai vu, sous le ministère de M. Decazes, travailler activement à placer tous ceux dont la haine contre nous était manifeste.

M. DECAZES.

Celui-ci essaya dès ma première rentrée, en 1814, de s'attacher à moi; je fus pressé de sollicitations de la part de ses amis: c'était, me disait-on de toutes parts, un homme dévoué aux Bourbons. Dans les cent jours, il voulut tenter de nous convaincre de son attachement; malheureusement j'eus connaissance de la lettre qu'il écrivit à madame Lætitia Bonaparte; on m'en avait envoyé

une copie. Si jamais il me lit, il saura bien ce que je veux dire ici. Depuis ce temps, je le tiens éloigné de moi. Cependant, il parvint à se concilier l'amitié du roi; on sait comment il en usa. Je dois aux royalistes de leur faire connaître la cause réelle de mon éloignement pour M. Decazes ; je le sais dévoué à la famille d'Orléans, et tôt ou tard, il portera, dans l'intérêt de cette famille, le plus de préjudice qu'il pourra à la mienne.

M. PASQUIER.

Je regrette que M. Pasquier, tout saturé d'abord d'impérialisme, ait cherché, dans le camp des libéraux, un appui qu'il aurait trouvé dans le nôtre : c'est, selon moi, l'un des hommes les plus complets de la révolution.

M. MOLÉ.

Celui-là est bien pâle auprès du président; il a pourtant une sorte de réputation

et une auréole de mérite qui ne sont pas usurpées. Bonaparte commença sa fortune; il se connaissait en beaux esprits, dit-on. Soit. Toutefois, il y a des gens qui doivent leur position au hasard; M. Molé doit la sienne à son nom; et puis, comme il est compassé, on l'a cru profond, tandis qu'il n'est que creux, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

M. LAINÉ.

Il est royaliste, mais à sa manière, et comme sa manière ne ressemble pas à la mienne, nous marcherons long-temps, M. Laîné et moi, sans nous rencontrer! Je sais qu'il y a chez lui vertu, prudence et dévouement; mais je voudrais y trouver aussi affection et condescendance, et ces deux qualités lui manquent essentiellement, ce qui fait que je serai contraint de laisser toujours de côté ce Bordelais, qui a fait un mal énorme à Bonaparte. D'où vient que M. Laîné refuse de s'entendre avec le clergé? pourquoi le craint-il? Le clergé nous

aime, nous veut. Or, qui nous veut doit vouloir le clergé ; je ne pourrai jamais faire foi sur quiconque est imbu de principes philosophiques.

DIX-HUITIÈME SOIRÉE.

Mesdames de Genlis et de Staël.

Avant la révolution, je n'avais eu à aucune époque des relations intimes avec madame la comtesse de Genlis; sa conduite pendant la révolution n'avait pas peu contribué à la mettre mal dans mes papiers, et la publication de son roman *Les chevaliers du cygne* (je parle de la première édition) acheva mon éloignement pour une personne qui n'avait pas craint d'offenser aussi cruellement la reine ma belle sœur.

Voilà le terme où nous en étions, elle et moi, lorsqu'à ma rentrée en France, je reçus

une lettre où toutes les formules laudatives étaient mises en œuvre, une lettre tout entière empreinte du royalisme le plus passionné, où l'on s'appuyait sur une conformité de sentimens antérieurs et *toujours* les mêmes. Cette missive était signée : comtesse de Genlis. Regardant de prime-abord cette pièce comme une plaisanterie de quelqu'un de mes intimes, je n'y attachai aucune importance, lorsque deux ou trois jours après m'arriva de la même écriture, une seconde épître dans laquelle on se plaignait de mon silence, invoquant la galanterie française, et parlant des droits que donnaient à ma faveur les sacrifices qu'on avait faits dans l'intérêt de ma cause, et pour signature, je lus encore : comtesse de Genlis. Cette fois, je ne pus croire autre chose, sinon qu'il y avait deux dames du même nom. L'une, ancienne ennemie de ma famille, l'autre dévouée au contraire à tous nos intérêts. Le prince de Talleyrand se trouvant précisément là, je le priai de vouloir bien me donner le mot de ce qui était pour moi une énigme.

C'est chose bien facile, me dit-il aussitôt, madame de Genlis est unique dans son genre, et il faudrait bien courir pour rencontrer quelque part sa pareille; mais comme tant d'autres, elle a perdue la mémoire, et croit que ceux dont elle fut l'ennemie l'ont perdu comme elle. Au lieu de convenir, qu'entrainée par le mouvement général, elle avait, comme tout le monde, perdu la tête, elle préfère nier l'évidence des faits et faire parade d'opinions qu'elle n'eut jamais.

— Elle parle, dis-je, de ses pertes, de ses malheurs, des persécutions impériales.

— Comme en 1789 son mari était déjà ruiné, je ne vois pas trop ce que les événemens ont pu lui enlever. Quant à la tyrannie de Bonaparte envers elle, voici en quoi elle consistait : d'abord, il lui avait donné dans l'arsenal un logement magnifique; de plus, il la gratifiait d'une pension de six mille francs sur sa cassette particulière, à la seule condition qu'elle le tiendrait tous les mois au courant de la littérature.

— Mais voilà qui est d'une férocité achevée, m'écriai-je en riant, et il faut convenir que voilà un infâme despotisme! Et moi qui croyais voir dans madame de Genlis une martyre de notre cause..... Elle demande à me voir.

— Que Monsieur veuille bien lui accorder une audience, elle le divertira, la dame est bonne à entendre, ne fût-ce qu'une fois.

En conséquence de ce conseil de M. de Talleyrand, je fis prévenir la comtesse de Genlis que je la recevrais tel jour que je lui indiquais, et que j'attendais patiemment, lorsqu'un beau matin je trouvai sur mon bureau de travail une troisième missive. Cette fois, on me recommandait un certain M. Casimir, le phénix soi-disant de l'époque, et deux ou trois douzaines d'autres personnages dont, pour ma part, j'avais jusque-là ignoré l'existence, mais qui, selon madame de Genlis, étaient tous fort célèbres. Eh bien! tous ces gens là, quels droits avaient-ils à ma faveur? Les vers et la prose qu'ils avaient

prodigués pour *louanger* jadis l'ancienne gouvernante de M. le duc de Chartres. Un post-scriptum me préparait en quelque sorte d'avance à la demande qu'on se proposait de me faire du poste de dame d'éducation, que je créerais sans doute pour surveiller celle de mes petits-fils futurs, les enfans du duc de Berry, non encore marié à cette époque.

Ce même jour, et par une douzaine de personnes de tout rang, je fus assailli de demandes au profit de la baronne de Staël, exilée jadis par Bonaparte. Elle accourait à Paris en grande hâte, bien persuadée que la France entière l'attendait avec impatience. Madame de Staël avait un double but en se rapprochant de moi : celui d'abord de se mettre à la tête de mon conseil, en second lieu d'obtenir le remboursement des deux millions déposés au trésor par son père, pendant l'un de ses ministères.

J'avoue que je ne rapportais pas non plus de mes voyages un bien vif attachement pour madame de Staël, car, elle aussi, avait

manifesté, en 1789, tant de haine contre nous et s'était si bien mise à la tête des novateurs, que tout ce qu'elle pouvait espérer c'était de la laisser, par bonté d'ame, vivre à Paris. Mais, que je la connaissais mal! Madame de Staël, loin de se trouver embarrassée du passé, ne mettait pas le moins du monde en doute que nous ne lui devions encore de la reconnaissance, et cela peut-être parce qu'elle s'était prise de querelle, par excès d'orgueil, avec l'empereur Bonaparte.

Ce furent MM. de Fontanes et de Châteaubriand qui, les premiers, me parlèrent d'elle; à l'importance qu'ils avaient l'air d'y mettre, je leur dis : eh! mais c'est donc une puissance que madame de Staël?

— Oui, Monseigneur, il serait très fâcheux pour votre altesse royale que madame de Staël ne la traitât pas favorablement; on a foi en ses paroles, et d'ailleurs elle a tant souffert!

— Soit, répartis-je, mais que n'a-t-elle pas fait souffrir à la reine ma belle sœur! Pensez-vous que je ne me ressouvienne plus

de ses allégations, de ses mensonges? et n'est-ce pas grâce à eux que l'ambassadrice de Suède osa braver, jusque dans son palais, une princesse infortunée ?

Les envoyés plénipotentiaires de madame de Staël se récrièrent, à ces paroles, sur la fidélité de ma mémoire ; ils me conjurèrent en grâce d'oublier le passé, de ne voir que l'avenir, et de considérer que le génie de madame de Staël, dont la réputation était européenne, pourrait me servir merveilleusement. Je me rendis enfin à leurs raisons, de guerre las, et consentis à avoir une entrevue avec *cette femme célèbre*, entrevue que je fixai pour le même jour que l'audience que j'accordais à madame de Genlis; je ne me doutais guère quelles inimitiés j'allais mettre en présence.

Mon frère a dit, avec autant de justesse que d'esprit : *l'exactitude est la politesse des rois;* il avait raison, et les princes de notre maison n'ont jamais manqué de se trouver aux heures convenues, disposés à recevoir ceux à qui ils avaient promis audience; j'ai

fait et je fais toujours comme eux; aussi étais-je dans mon cabinet, libre de toute affaire, quand on m'annonça madame la comtesse de Genlis.

J'avais, depuis mon retour, reçu bon nombre de dames, et avais admiré le luxe et le bon goût de leur parure. La révolution, en donnant aux vêtemens d'autres formes, ne leur avait enlevé ni leur richesse, ni leur élégance. Les duchesses qu'avait créées l'empire se faisaient surtout remarquer par leurs grâces et leur tournure ravissante; de ce nombre était madame la duchesse d'Abrantès, née Permon, et dont la mère appartenait à l'ancienne famille Comnène, établie depuis long-temps en Corse. J'avais encore l'esprit rempli de l'impression que cette dame m'avait laissée par son esprit et par le bon goût de sa toilette, quand on introduisit auprès de moi madame de Genlis.

Combien je fus frappé péniblement à la vue d'une femme longue et sèche, au teint assez basané, vêtue d'une sale robe d'indienne, et couverte d'un châle qui mon-

trait, non la corde, car il était neuf, mais le peu de soin qu'on en avait. Il rayonnait de poussière, bien qu'on voyait à certaines marques que la brosse avait récemment passé par là. Son linge, l'arrangement de sa chevelure, tout enfin, en elle, accusait plus que de la négligence, et m'était une nouvelle preuve que rarement les grâces viennent s'unir à la science chez une femme.

J'avais lu les œuvres d'éducation de madame de Genlis, et me souvenais des leçons assez longues, par parenthèse, qu'elle y donne de propreté et de soin à apporter dans la parure ; je pus me convaincre que, chez elle, l'exemple ne venait pas se joindre au précepte ; peut-être, me dis-je, est-ce dans sa chaussure qu'elle porte le soin qu'elle recommande. Erreur ; car en y portant les yeux, je vis qu'elle était assortie au reste.

Tandis que je faisais ces réflexions, et que je prenais ainsi mentalement des notes pour l'avenir, la comtesse de Genlis se confondait en révérences, et finissait de tirer

d'un long sac quatre manuscrits d'une dimension énorme, et dont la seule vue me fit frémir. Monseigneur, me dit-elle, je ne suis pas venue ici les mains vides, j'apporte de quoi payer ma bienvenue. Je sais combien le temps de Monsieur est précieux, et combien il était important de lui épargner un travail pourtant nécessaire. Or, voici tracé en conséquence, dans ce manuscrit numéroté 1, un plan de conduite, et le projet d'une constitution; celui nº 2 renferme une collection complète de discours en réponse à ceux que Monsieur est dans le cas de s'entendre journellement adresser; le nº 3 contient les adresses et lettres à envoyer, soit aux provinces et corporations, soit aux souverains étrangers; enfin, dans celui-ci, nº 4, Monsieur trouvera un plan d'éducation, le seul à suivre par une famille royale, n'importe le sexe et l'âge des membres qui la composent. Il sera bon, en le lisant, de me mander parfois, afin d'en conférer avec moi; je pourrais ainsi aplanir les difficultés, expliquer et

rendre clairs les passages qui paraitraient obscurs. Certes, Monsieur pourra se convaincre ainsi de l'étendue de mes connaissances et de la pureté de mon royalisme.

Beaucoup, à ma place, se seraient fâchés en entendant de semblables billevesées; moi, au contraire, j'y prenais du plaisir, et je ne songeais qu'au moyen de prolonger la séance au lieu de chercher à l'abréger. Je remerciai donc, avec le ton de la plus parfaite sincérité, madame de Genlis, des trésors qu'elle voulait bien me confier, lui promettant d'en faire un bon usage; puis, je lui parlai de la première lettre qu'elle m'avait écrite, et fis mine de m'apitoyer grandement sur le malheur auquel l'avait réduite la tyrannie impériale. Elle se mit alors à soupirer : — Hélas! Monsieur, dit-elle, cet abominable despote a osé faire de moi son jouet, et pourtant Dieu sait; que je ne cherchais, par mes conseils, qu'à le ramener dans la bonne voie, à régler sa conduite, et jusqu'à ses propos; mais il n'en a tenu compte. J'ai même été jusqu'à lui offrir de

lui servir d'intermédiaire dans les discussions qui s'étaient élevées entre le pape et lui; il ne m'a pas répondu à ce sujet, et cependant, théologienne comme je le suis, j'aurais aplani bien des difficultés lorsqu'il fut question du concordat.

Cette dernière prétention me parut si plaisante, que ce ne fut qu'à grand peine que je réussis à garder mon sérieux, et à ne pas perdre l'air de gravité qui sied à un fils de France. J'applaudis, cependant, au zèle de la nouvelle mère de l'église, et, après quelques autres discours qu'elle me tint encore, j'allais mettre fin à l'entrevue et la congédier, lorsqu'il me passa par l'idée de lui demander si elle connaissait intimement madame la baronne de Staël. Je n'eus pas plutôt prononcé ce nom, que la dame, reculant d'un pas, fit un grand signe de croix, et, donnant à sa physionomie une expression tout-à-fait tragi-comique: —A Dieu ne plaise, monseigneur, dit-elle, que je fréquente jamais pareille compagnie. La charité chrétienne défend de dire du mal

du prochain; mais c'est rendre hommage à la vérité, que de prévenir ceux qui n'ont pas lu les œuvres de madame de Staël, que ce sont autant de tableaux propres à corrompre le goût et à pervertir les mœurs. On y rencontre à chaque instant des phrases de construction vicieuse, et une foule de mots impropres. Que monseigneur se garde donc de lire de pareils livres, qui ne sont qu'autant de piéges tendus par le démon. Il trouvera dans les miens tout ce qu'il est utile de connaître; il n'est point de matière que je n'aie traitée; aussi, vais-je publier, sous peu, une nouvelle édition de l'Encyclopédie, revue, corrigée et purgée de tout ce venin philosophique qu'on trouve dans celle qui existe; édition que j'ai augmentée et enrichie de mes découvertes. J'ai aussi le manuscrit d'un nouveau Cours de morale, et un Traité sur l'art du Confiseur..... Monsieur, je suppose, n'est pas en relations avec la petite Necker?

— Madame la baronne de Staël, repartis-je, me fait demander une audience, et je

présume qu'elle doit être arrivée déjà aux Tuileries.

— Que votre altesse royale se défie de cette femme, je l'en conjure ! qu'elle ne voie en elle que l'ancienne ennemie des Bourbons, et en moi, au contraire, leur servante la plus dévouée. Maintenant comme toujours, je sais que des méchans m'ont calomniée, mais je les méprise et dépose le sentiment de leurs injures aux pieds de la croix de notre Seigneur.

Cette nouvelle preuve d'absence de mémoire de la part de madame de Genlis me parut encore plus plaisante que tout le reste de ce qu'elle m'avait débité dans notre tête-à-tête; néanmoins, pensant qu'il était temps de lever la séance, je fis le salut de congé d'usage, et madame la comtesse partit, mais non sans m'avoir recommandé encore une fois, avant de sortir, une lecture journalière et attentive de ses manuscrits. Je vis son visage devenir pourpre lorsqu'en sortant elle se trouva presque face à face avec sa superbe rivale. Les deux dames

échangèrent entre elles un salut des plus hautains, et la comédie qui venait de finir dans mon cabinet par le départ de madame de Genlis, recommença en quelque façon, mais d'une manière différente, après que madame de Staël fut introduite.

La baronne était vêtue, sinon salement comme madame de Genlis, du moins d'une façon fort singulière : elle avait une robe massive de satin rouge broché d'or et de soie, des diamans en profusion, des bagues à en revendre; jamais corsage ne fut plus décolleté, et ne laissa voir d'appas moins séducteurs. Elle était coiffée d'un immense turban taillé sur le patron de celui de la sybille de Cumes, ce qui achevait de lui prêter quelque chose d'étrange, et peu en harmonie avec sa figure. Je ne cessais de la regarder, ne pouvant comprendre une pareille alliance de génie et de mauvais goût.

Madame de Staël débuta par me demander pardon de venir me dérober quelques instans que j'aurais peut-être préféré accorder à madame la comtesse de Genlis. C'est

une de nos illustrations du jour, ajouta-t-elle avec un sourire forcé, une des colonnes de la foi, et seule elle croit représenter la littérature. Ah! Monsieur, qu'avec de telles personnes le monde serait en péril de rétrograder, tandis qu'il faudrait au contraire le pousser en avant! C'est à votre altesse royale qu'il convient de se mettre à la tête de ce grand mouvement; à elle appartient la gloire de donner la première impulsion, pour peu qu'elle m'écoute et veuille en croire mon expérience.

— Allons, pensai-je, en voilà encore une qui va me proposer des plans de conduite et des chartes de réforme à faire adopter au roi mon frère! mais c'est donc en France une sorte de manie, que cette proposition de constitution? Il n'est avocat, banquier, abbé, homme ou femme, qui n'ait la sienne toute prête. Dieu veuille qu'on ne nous force pas à les accepter toutes à la fois, et à les mettre en œuvre ensemble! Ces réflexions m'absorbaient en quelque sorte, et donnèrent à madame de Staël le loisir de me

débiter une foule de phrases toutes plus sublimes les unes que les autres. Je crus enfin devoir, pour en terminer ici, demander s'il ne s'agissait pas aussi de quelque réclamation qu'elle avait à faire personnellement.

— Oh! mon Dieu oui, prince, répondit-elle; une misère, moins que rien, deux millions environ, non compté l'intérêt à cinq pour cent; mais ce sont là choses que je laisse à débattre à mes gens d'affaires; pour moi, je ne m'occupe que de la politique et de la science du gouvernement.

— Hélas, madame, répliquai-je, le roi mon frère revient en France avec des idées arrêtées, fruit de vingt-cinq années de méditation, et je crains bien qu'il ne veuille pas profiter de vos bonnes intentions.

— Alors, tant pis pour lui et pour la France! On sait ce qu'il en a coûté à Bonaparte de m'avoir dénié mes deux millions, et de n'avoir pas suivi mes avis. J'ai étudié la révolution à fond, je l'ai suivie dans toutes ses phases, et je me flatte d'être le seul pilote qui puisse maintenant tenir d'une main

sure le gouvernail du vaisseau de l'état; pourvu cependant que l'on me donne Benjamin-Constant pour timonier.

— Benjamin qui?... demandai-je surpris; et l'on doit me pardonner si, au milieu des grandes clameurs et criailleries de l'Europe entière, je n'avais jamais su distinguer la voix isolée du Suisse-Français dont me parlait en ce moment madame de Staël.

— Je serais profondément peinée, reprit cette dernière, si j'obtenais aujourd'hui la triste conviction que le grand nom de M. le baron de Rebecque, Benjamin de Constant, n'est jamais venu frapper l'oreille de votre altesse royale. L'un de ses aïeux sauva la vie à Henri IV. Tout dévoué aux descendans de ce bon roi, il est prêt à les servir autant qu'il sera en lui de le faire. Une ou deux constitutions, qu'il a en portefeuille et que j'ai revues et annotées, pourraient merveilleusement vous aller; néanmoins, il faut adopter les miennes, et choisir Benjamin-Constant pour les mettre en vigueur.

Il semblait que c'était un pari, un fait ex-

près, que ces propositions de constitution qu'on me faisait, à moi, qui ai toujours eu en horreur tout ce qui a rapport à ces œuvres d'anarchie, à ces déceptions flagrantes, qui trompent jusqu'aux meilleurs citoyens, et les éloignent de leurs rois.

Je me tins autant que possible sur la défensive vis-à-vis madame de Staël. Emportée par son zèle et son enthousiame, au lieu de me parler de ce qui la touchait personnellement, elle m'écrasa en quelque sorte de raisonnemens, de menaces, de prévisions; bref, je n'avais plus auprès de moi, au lieu d'une femme aimable, qu'un publiciste en jupons. J'avoue franchement que sa rivale m'avait paru plus amusante; aussi la congédiai-je, elle mécontente, moi peu satisfait de notre entrevue.

Le même soir, ayant vu M. de Talleyrand, je ne fus pas peu surpris de l'entendre me dire : Monsieur a achevé de me brouiller avec madame de Staël.

—Moi? grand Dieu! et comment cela

aurait-il pu se faire? je n'ai seulement pas prononcé votre nom.

— Cela ne fait rien: persuadée que c'est moi qui empêche votre altesse royale de l'employer, et que je suis jaloux de M. de Rebecque, elle a promis de se venger.

— Eh! que pourrait-elle vous faire?

— Beaucoup de mal, monseigneur; elle a de nombreux partisans, et gare à nous si elle venait à se faire bonapartiste.

— Ce serait curieux.

— Oh! je l'empêcherai bien d'en venir là; mais elle ne serait plus royaliste, et ce serait tant pis.

Je conviens qu'à cette époque, si voisine de ma rentrée, je ne concevais pas bien la prépondérance que pouvait avoir tel homme, telle femme; maintenant, je commence à le comprendre, et si madame de Staël était en vie, Dieu me pardonne, je coquetterais à son entour.

DIX-NEUVIÈME SOIRÉE.

Sciences, Arts, Littérature.

Dès le début de la restauration, la littérature se scinda vivement : une portion passa sous nos enseignes, l'autre se satura de libéralisme et se porta en hostilité permanente. Le partage fut inégal : il y eut de notre côté tous les hommes forts, les génies puissans ; nous comptâmes à notre suite les Châteaubriand, Bonald, Fontanes, Ducis, Frayssinous, Royou, Feltz, Lacrételle jeune, Aubert, Marchangy, le poétique Lormian, Campenon, Michaud, Parceval-Grandmaison, Bergasse, Laya, Briffaud, Pongcr-

ville, Raynouard, etc, tous hommes de haute intelligence, tous supérieurs dans leur genre.

A eux se rallièrent de jeunes esprits qui promettaient dans l'avenir, et qui, de jour en jour, tiennent ce qu'ils laissaient espérer. M. Victor Hugo est à leur tête, lui, dont les premiers bégaiemens ont été des vers royalistes, lui, dont la fidélité ne se démentira pas plus que celle de M. Soumet. Je suis certain que si tous les hommes de lettres nous abandonnaient, en cas d'autres revers, ceux là tomberaient avec nous, et, certes, ne voudraient rien devoir à qui nous remplacerait.

Des chansonniers aimables, ayant Désaugiers pour chef, se rallièrent au blanc étendard : MM. Théaulon, d'Artois, Brasier, Pain, Bouilly, les inséparables ; Chazet, qui se multiplie pour nous prouver son attachement, et qui apparaît à chaque porte ouverte, tant il se plaît à nous voir. J'aime ses chansons, ses hommages annuels; et certes, lui non plus ne se tournera pas vers le

vainqueur, et je le range en première ligne parmi les nôtres.* Armand Gouffé, d'Anglemont, Lesguillon, que sais-je, mille noms, en outre, se présentent. Leprévôt d'Iray, de Walsh, de Marcellus, de Coëtlogon, Emile Deschamps, Edmond Geraud, Draparnaud, Dupaty, Saint-Victor, Mennechet, tout à nous; Nettement à la plume étincelante; Violet le Duc, et celui qui aurait dû commencer la liste, M. de Lamartine; mon cœur n'oublie ni MM. Treneuil, d'Avrigny, Auger, de Beauchène, Delrieu, si haut placé dans son estime et dans la mienne, et mon vieux Vigé et M. Planard.

* Les prévisions du prince se sont pleinement réalisées, en ce qui se rapporte à M. Alissan de Chazet, à qui ces deux noms appartenaient avant la révolution, comme il en a fourni la preuve incontestable par actes patens. Ce gentilhomme, qui, occupait treize places en 1830, a donné sa pleine démission de toutes, ne voulant rien devoir à qui évinçait son roi. Une si noble conduite mérite d'être signalée : peu l'ont prise pour modèle; aussi n'en a-t-elle que plus de prix. (*Le Rédacteur.*)

Je voudrais n'oublier personne, répondre à tous les dévouemens; c'est leur droit, mon devoir est d'être juste; certes, tous ces noms pouvaient nous rendre fiers dans ma famille; il nous était doux de songer que ces notabilités se rattachaient à notre cause.

Ce n'était pas seulement dans la poésie, dans les belles-lettres que nous avions des amis, il ne nous en manque pas dans les classes des sciences ; j'ouvre l'Almanach royal afin de soulager ma mémoire, et je signale MM. Dacier, Pastoret, Sylvestre de Sacy, Pougens, Quatremère de Quincy, Walknaer, Raoule-Rochette, Mollevaut, Boissonnade, Letronne, Dureau-Delamalle, Pouqueville, Saint-Martin, Hase, Pardessus, Poisson, Legendre, de Prony, Cauchy, Navier, Cassini le descendant d'une race illustre, Thénard, d'Arcet, Brongniart, Jussieu, Mirbel, Tessier, Morel de Vindé, Geoffroy-Saint-Hilaire, Latreille, Duméril, le grand Cuvier, Champolion jeune, Portal mon premier médecin, Dupuytren,

Alibert. Si parmi eux quelqu'un ma trompé et rit de ma reconnaissance, je préfère être sa dupe que de lui manquer, en ce jour, de justice dans ce compte-rendu. N'avions-nous pas aussi M. de Laplace, le comte de Maistre, les Clauzel de Coussergues, M. Flaugergue? Oh! que j'étendrais ma liste si je ne voulais la fermer!

Les beaux-arts non plus ne se montrèrent pas ingrats à notre égard; nous les comblâmes de bien, et ils en témoignèrent de la reconnaissance. Nous pouvons compter sur l'attachement des plus habiles peintres: MM. Guérin, Gérard, Girodet, trinité brillante, la gloire éternelle de la France et de la peinture. Je me plais à désigner encore, comme tout à nous, l'élégant Prudhom, Maynier, Menjaud, Rohn Adolphe, si agréable dans ses tableaux de genre, qui devrait être plus connu qu'il ne l'est; madame Mirbel, peintre si suave dans ses miniatures, qui ont la chaleur des peintures à l'huile; Augustin, digne artiste; Isabey, qui nous aurait appartenu entièrement, si

la reconnaissance ne l'eût entraîné vers les Bonaparte. Nous avons tant fait travailler M. Horace Vernet, que j'ai le droit de le dire à moi, et il a trop bon goût pour me préférer la république, par exemple.

Les graveurs Desnoyers, Richomme, Bervick, Massard, qui se dévouèrent à notre cause, sont à la tête de leurs confrères.

Me contestera-t-on, dans les rangs des sculpteurs, le digne Valois, homme d'un brillant talent et d'un non moins beau caractère ; Bosio, qui a conquis sa réputation par des chefs-d'œuvre ; Pradier, qui amollit le marbre ; Gayrard, le premier des médaillistes, et qui a peu à faire pour se placer au même niveau parmi ses nouveaux confrères.

L'architecture me fournira un riche contingent : Huyot, Joly, Vignon, l'auteur de la Madeleine, le plus beau monument moderne ; Perrier, dont ses ennemis diraient du bien, s'il était possible qu'il eût des ennemis ; Fontaine, qui s'est donné à trop de monde, pour ne pas être à moi,

Brongniart qui se présente *la Bourse à la main*; Poyet, imagination vagabonde et fertile.

Enfin, lorsqu'à la vue d'un gros de musiciens, je m'écrie : Qui m'aime me suive! aussitôt je me vois entouré de ces génies gracieux et sublimes, honneur éternel de notre nation : Chérubini, Berton, Boïeldieu, d'Alvimare, Lesueur, Catel, Daleyrac, et l'immortel Grétry planant au-dessus de ces célébrités.

Assurément, aucun souverain, aujourd'hui, ne se présentera avec un cortége pareil, et pourtant il manque, je le sais, un grand nombre de nos fidèles. Je n'ai pas désigné là un seul de ceux qui, après nous avoir fait des avances, se séparèrent de nous. Je regrette M. de Béranger, car je crois qu'il signe ainsi, bien qu'il ne veuille pas être noble; pourquoi l'Horace français n'a-t-il pas voulu être celui des rois de France! La faute, au reste, en est à M. Decazes : tout parvenu regorge d'orgueil; toute résistance envers lui est un sacri-

lége; celle de M. de Béranger lui parut un crime, et il persécuta l'homme de génie, qu'un vrai seigneur, le voyant bouder, se serait attaché à conquérir à force de bonnes grâces et de cadeaux spirituellement et délicatement présentés.

L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, M. de Jouy, est encore l'un de ceux dont le concours m'aurait charmé; il était venu à nous, en 1814, avec une franchise naïve, connaissant d'ailleurs son prix, et espérant qu'on le traiterait en conséquence; mais, à cette époque, l'omnipotence appartenait au ministre de l'intérieur, au petit M. Guizot, qui haïssait au degré suprême toute haute réputation, et celle de M. de Jouy était complète. Il en résulta des passe-droits, des insultes, des rebuffades. On ferma le Pactole ouvert par Buonaparte; M. de Jouy, rempli; de bonne volonté jusqu'alors, le garnit de mauvaise humeur; et, après avoir déposé Pélage à nos pieds, s'en alla faire de l'opposition dans *le Nain jaune*, *le Miroir*, *la Pandore*, *le Masque de fer* etc., traînant après soi, selon

l'expression de l'Apocalypse, à propos de l'ancien serpent, la troisième partie des étoiles du ciel, c'est-à-dire cette multitude de jeunes gens, ses disciples. L'époque, oublieuse, ne se ressouvient peut-être pas que M. de Jouy, pendant plusieurs années, fut le chef de file de nos adolescens: on allait à lui pour en recevoir un brevet d'homme de lettres; sa bienveillance attirait. Hélas! il a perdu, non son mérite, mais sa couronne; et lui aussi, compte parmi les souverains détrônés.

M. Casimir Delavigne, dont les libéraux se sont emparés, a grandi chez eux de la disette où ils se trouvaient de jeunes talens; celui-là se présentait seul: on s'en fit gloire, on le prôna, on le monta très haut, trop haut peut-être, car, à cette élévation, il faut se soutenir ou déchoir; et depuis qu'un parti n'est plus derrière M. Delavigne, il fait tous ses efforts pour ne pas tomber sur son nez. L'empire nous légua une littérature brillante de gens instruits, nourris aux bons modèles, et d'autant plus ti-

mides qu'ils connaissaient les difficultés du métier. Ceux-là passèrent dans le camp ennemi; il eût fallu peu de chose pour les retenir ; je voulais qu'on leur fît un pont d'or. L'abbé de Montesquiou, conduit par Guizot, pensa le contraire, et il les envoya grossir le nombre de nos adversaires. Certes, j'aurais acheté M. Etienne, M. Fiévée. Le premier, dédaigné, passa son marché avec Buonaparte ; le deuxième, moins amateur du positif, se donna à nous, sans toutefois perdre son indépendance : il nous a fait ensemble du bien et du mal ; on ne lui a pas su assez de reconnaissance de l'un, ce qui ne l'a pas porté à épargner l'autre.

C'est pour nous une fâcheuse alternative : nous sommes naturellement remplis de bienveillance pour nos sujets, nous les voudrions tous heureux; on devrait nous en bénir : loin de là, on nous accuse des fautes de nos ministres , on ne s'attache pas à les haïr, et c'est sur nous que l'on fait retomber les injustices qu'ils commettent.

Il se passa, en 1814, des choses très étran-

ges : je reçus un billet signé d'un nom connu ; on me demandait une audience pour des révélations..... Des révélations ! et c'était un poète ! Je n'avais connu dans le régime impérial que le seul Esménard qui avait mis un beau talent aux ordres des Fouché et des Savary, et je me questionnai jusqu'à la torture pour deviner ce que la littérature avait de commun avec les hommes de la rue de Jérusalem. La curiosité, malgré le dégoût que je portais à de semblables menées, me détermina à obtempérer à la requête qui m'était adressée : Je voulais voir... je vis... Il y avait là de l'esprit qu'on cherchait à tourner au génie, sans qu'il fût possible de le mener aussi loin, morgue, méchanceté, colère, adresse, que sais-je, dix passions, chacune capable d'enlaidir un homme ; réunies, elles en faisaient un démon. On prit la parole, on la tourna, retourna, on la manœuvra, mania ; bref, on me dit : « Je peux vous servir beaucoup ou vous nuire, l'un ou l'autre ; je sais tout ce qu'on fait dans les camps jacobins et

buonapartistes; je vous le communiquerai, mais je veux ceci, cela, ceci et cela encore.»

C'était un personnage insatiable, de vaste appétit, inquiet d'ailleurs, jaloux, ambitieux, que rien n'eût contenté, que je connaissais trop pour avoir envie de me rencontrer avec lui. Sa proposition ne me convenant pas, je le lui dis avec une franchise dont il se trouva blessé; il ne me déguisa pas que, puisque je le rebutais, il en tirerait vengeance.

« Faites à votre aise, mônsieur, lui dis-je : j'aime mieux compter un ennemi de plus, qu'un ami que je n'aimerais pas, et à qui, surtout, je ne saurais accorder ma confiance. » Ce propos sévère et mérité froissa vivement dans le cœur de l'homme de lettres. Je ne le revis plus; et, dès ce moment, il nous prit pour but de ses intrigues, et il nous a fait tout le mal qu'il a pu. J'aurais attaché ce personnage à notre cause; mais autant je serais avide de conquérir un homme de bien, autant j'éprouve de la répugnance à me rapprocher du méchant.

On ne pourrait se figurer tous ceux qui, en 1814, cherchèrent à nous exploiter à leur profit; nous vîmes autour de nous, que dis-je, à nos pieds, ceux qui depuis se sont dessinés en fiers républicains. Le général Vendamme, par exemple, celui qui avait rempli le *Moniteur* de ses lettres sanguinaires, où il racontait la manière dont lui-même expédiait les émigrés; Vendamme, dis-je, non seulement sollicitait la croix de Saint-Louis, du service, des grades, mais encore il voulait notre faveur, notre intimité. Le refus que nous lui en fîmes le mit dans un accès de rage qui ne l'a plus quitté.

Nous fûmes contraint de lui interdire par force l'entrée des Tuileries, car il voulait malgré nous, nous faire la cour dans notre propre palais. *Nous faire la cour, compter dans notre cour,* a toujours été la manie des militaires de Napoléon; nul n'a eu cette dignité de tant de royalistes: ils aimaient avec avidité jusqu'à l'apparence de la faveur.

Je citerai un fait à l'appui de cette asser-

tion : le général Grouchy, celui-là même qui arrêta mon fils le duc d'Angoulême, au mépris d'une capitulation signée, tomba, avec assez de raison, dans notre disgrâce; il en éprouva un désespoir qu'on ne peut se figurer. Il rodait dans le jardin, visitait les galeries du château, dans le seul but de se faire illusion, et lorsque, vaincus par des milliers de supplications, nous lui pardonnâmes, c'est alors qu'il nous demandait, le plus souvent sans motif, ou sous le prétexte le plus frivole, des audiences particulières, dans la seule intention de faire croire au public et aux habitans de ses terres, que nous lui avions complètement rendu notre amitié. Nous nous moquions en famille de cette petitesse, mais nous nous y prêtâmes toujours par bonté.

Le général Foy est encore un de ceux qui ne se détachèrent de nous que parce que, nous trompant sur son compte, nous ne crûmes pas qu'il fût nécessaire à nos intérêts. Lui, ne demandait pas mieux que de nous servir avec chaleur. Nous eussions ga-

gné à nous l'attacher ; mais devions-nous abandonner, pour ces nouveaux venus, les vieilles et inébranlables fidélités qui avaient partagé nos malheurs? Convenait-il de les laisser à l'écart, et d'accueillir, à leur détriment, ceux qui nous avaient combattus jusqu'au dernier moment? Cela était impossible ! cette ingratitude ne saurait jamais entrer dans notre cœur.

UN RÉGICIDE.

Il m'en souvient, c'était vers la fin de l'été de 1814, il avait fait pendant le jour une chaleur étouffante, et la nuit venue, je sentis le besoin de respirer un air frais ; nous étions à Saint-Cloud ; je dis au duc de Mailly de me suivre, et tous les deux, sans aucune suite nous errâmes au hasard dans les mille routes qui environnent le château,

La beauté du soir, un ciel étincelant d'étoiles, le calme de la nature, les émanations délicieuses des plantes qu'un vent doux apportait jusqu'à nous, tout s'unissait pour

nous plonger dans une rêverie, non pas mélancolique, mais agréable, et dans laquelle il est si doux de passer ainsi quelques instans.

Nous ne parlions pas ; nous marchions perdus dans nos idées, interrogeant l'avenir, nous rappelant le passé pour nous féliciter du présent. Je dois dire qu'aucun insigne ne nous faisait connaître ; nous étions vêtus comme on l'est à la campagne et pendant l'été. Notre promenade se prolongeait, lorsque mon compagnon s'arrêta subitement, se rapprocha de moi, me prit par le bras, et, par ce geste inaccoutumé, me retira d'une situation délicieuse.

— Qu'est-ce, Mailly ? de quel chien as-tu peur.

— Monsieur n'entend-il pas qu'on se plaint à très peu de distance de nous?

Je m'arrêtai, j'écoutai.

— Il est vrai, dis-je, c'est la voix de quelqu'un qui souffre : nous aurons le bonheur de porter du secours à une douleur physique ou à une peine morale, à toutes les deux, peut-être ; cela est si commun ici bas !

Les plaintes continuant : nous demeurâmes certains que nous étions voisins d'un homme en triste position. Nous nous orientâmes, et, conduits par les soupirs, nous atteignîmes un sentier creux; là, sur une pierre, nous trouvâmes un homme âgé, vêtu modestement, tenant un bâton, et paraissant accablé par la fatigue ou des douleurs intérieures. Nous vînmes à lui, et Mailly portant la parole, lui demanda avec bonté ce qu'il avait, et en quoi nous pouvions lui être utile.

Il nous apprit que sa maison était proche, qu'ayant voulu s'en éloigner pour changer de place et faire trève aux tortures d'un rhumatisme aigu, il avait cheminé avec assez de vigueur, mais qu'une attaque inopinée de son mal l'avait fait tomber sur la pierre où il était, et qu'il n'avait pas la force de s'en revenir seul chez lui.

— Je bénis Dieu, dis-je alors, que sa providence nous ait conduits de ce côté, afin de pouvoir vous aider dans votre impuissance.

— Ah! ces messieurs sont catholiques,

nous fut-il dit par cet inconnu; quant à moi, je suis de la religion de Voltaire.

Nous ne répliquâmes rien à ce propos inconvenant, nous contentant de lui offrir nos bras pour le ramener chez lui.

— En vérité, repartit-il, je ne sais si je dois vous laisser prendre cet peine; certainement nous ne marcherons pas du même pied.

L'inflexion de voix imprimée à cette phrase me fit comprendre que ce monsieur y attachait un sens caché; je crus devoir lui dire :

Appuyez-vous sur nous; à défaut de force, la bonne volonté ne manquera pas.

— Oh! je sais que ces messieurs de la cour sont charitables; ils vont à la recherche des œuvres de miséricorde.

— Vous conviendrez du moins, répondit Mailly, qu'il n'y a rien de reprochable.

— Je ne me suis donc pas trompé: vous êtes du château?

— Oui, monsieur, dis-je.

— Eh bien! laissez-moi ici : si vous me

connaissiez, vous auriez horreur de m'avoir rendu service. Je suis.....

—Vous nous le direz, —et j'insistais à le prendre par le bras pour le ramener chez lui, — lorsque vous serez sur votre fauteuil.

Cet homme alors se tut. Il marcha soutenu par nous avec une peine infinie; mais enfin il put marcher. Sa maison, de peu d'apparence, tombait en ruines. A notre approche, un chien accourut en aboyant, et un domestique se présenta. Notre malade saisit ce moment pour se pencher à mon oreille, et il me dit, si bas que Mailly ne put l'entendre :

—Je suis un régicide.

Une sueur froide inonda mon corps. Certainement, je pâlis; mais Dieu ne m'abandonna pas, et ma vigueur n'ayant pas faibli, je continuai de soutenir celui qui me faisait cette triste et étrange confidence; je lui répondis vivement.

—Vous devez en être bien malheureux!

Il garda le silence. Nous atteignîmes une salle basse; le domestique approcha un

grand fauteuil de vieux maroquin, et nous y assîmes à grand peine ce monsieur. Lui alors me dit :

— Vous ne me fuyez pas?

— Je vous plains.

— Pourquoi?

— Je crois que vous n'êtes pas tranquille.

— J'ai rempli mon devoir.

— C'est une illusion que la grâce divine vous enlèvera le jour où elle voudra votre repentir.

— Vous avez, messieurs les dévots, des formules, des phrases toutes préparées.

Ceci me fut dit avec un dépit amer. Mailly, qui n'avait pas entendu la fatale confidence, manifestait une curiosité inquiète. Cet homme alors se tournant vers lui :

— J'ai dit à votre ami que vous aviez secouru un régicide.

A cette déclaration mon fidèle serviteur se reculant d'effroi, et poussant un cri d'horreur :

— Ah! me dit-il, partons au plus vite.

L'homme essaya, par un sourire faux, de cacher le chagrin que lui causa l'indignation naïve du duc, et, me montrant du doigt :

— Il a plus de philosophie, ou moins de royalisme.

— Hélas ! repartis-je, vous ne pouvez comprendre tout ce qu'a d'affreux à mon cœur le crime dont vous vous faites gloire; mais lorsque le roi a pardonné, je n'ai qu'à prier sur de tels excès.

— Oui, le roi a surpassé mon attente. Je pensais qu'on nous traquerait, qu'on nous exilerait, que la mort peut-être.... On nous a fait grâce.

— Méritez-la par le repentir, dit le duc de Maillé.

L'homme se tut; puis relevant la tête :

— Messieurs, comment reconnaîtrai-je le service que vous m'avez rendu?

— En ne vous vantant pas, aussi près du roi et de Monsieur, de l'acte affreux auquel vous avez pris part.

Puis nous partîmes, Mailly sans saluer,

et moi hésitant. Il se passa bien dix minutes avant que tous les deux nous rompîmes le silence; Mailly le premier :

— Ah! monseigneur, un monstre pareil! et vous l'avez touché !

— Nous avons suivi le précepte de l'Évangile.

— Je ne m'en consolerai pas, moi...... Et dire qu'à une demi-lieue de Saint-Cloud, on puisse faire de pareilles rencontres! Oh ! comme on compte sur votre mansuétude.

— Est-il plus bel éloge du roi !

Je poursuivis, en suppliant Mailly de garder sur cette rencontre un secret profond. Il me le promit. Le même soir, je me souvins de ce malheureux dans ma prière.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et quelque chose me disait que ce régicide devait être en proie au besoin. J'avais honte, d'une autre part, de prendre des informations sur son compte, dans la crainte d'éveiller les soupçons, et je résolus de revenir incognito vers cette demeure, ne doutant pas que la

grandeur du sacrifice ne me valut d'amples miséricordes de la part de Dieu ; la saison avançait d'ailleurs, et le surlendemain nous rentrions à Paris.

Je sortis donc en plein midi par une porte du petit parc, et, à force de consulter mes souvenirs, je reconnus bientôt la route que j'avais parcourue naguère avec mon premier gentilhomme. Le ciel bénit ma persévérance, je me trouvai face à face avec la maisonnette de l'homme ; mais elle était fermée. Je vis auprès une manière de paysan à qui je demandai des renseignemens; il m'en donna. L'homme n'était plus là ; une misère excessive l'avait fait rentrer à Paris, à cause des facilités du traitement. Je pris son adresse : rue Maubué, n°.... ; je m'en retournai content.

Trois jours après, à neuf heures du soir, M. de Latil étant seul avec moi :

— Mon cher abbé, lui dis-je, la fantaisie me prend de vous mener en bonne fortune.

Le propos ne troubla pas celui-là qui, ayant sans doute meilleure opinion de moi

que je ne le mérite, ne voulut pas croire au sens direct de mes paroles : il se prépara à me suivre. Un seul valet de pied nous escorta à distance ; il fit avancer un fiacre, monta derrière, et nous voilà rue Saint-Martin. Là, je mis pied à terre, et en la compagnie de M. de Latil, que je n'avais pas voulu prévenir, je gagnai le no...... C'était au quatrième étage, sur le derrière; il n'y avait pas de lumière dans l'escalier; mon domestique alla acheter une bougie chez l'épicier voisin, la donna à mon compagnon, et tous deux nous montâmes au palier désigné.

Je frappe, on vient m'ouvrir : c'était le valet que j'avais déjà vu ; mon aspect le fit tressaillir, et, d'une voix émue, il me demanda ce que je souhaitais.

— Voir votre maître.

— Hélas ! monsieur, il est prêt d'en finir avec la vie, et il meurt désespéré; il manque de tout... Je glissai ma bourse dans la main de ce serviteur dévoué; il se rangea contre le mur, et nous entrâmes. Que

cette chambre était chétive! Trois tableaux la décoraient : les portraits de Cromwell, de Philippe-Egalité, et, le croira-t-on? celui de Louis XVI. Cette anomalie troubla le brave Latil.

— Où sommes-nous, Monseigneur?

— Chez un régicide.

J'eus besoin de le soutenir, à tel point il fut frappé de ce coup de foudre; mais peu après, levant les mains, et pour m'encourager sans doute à bien faire :

— Enfans de saint Louis, vous monterez tous au ciel!

Je m'avançai vers le lit; l'homme y était couché, ayant la mort sur son front, mais encore la vie dans les yeux; il me vit, me reconnut, fit pour se soulever un effort pénible, y parvint, et alors :

— Que venez-vous faire ici, me dit-il, est-ce pour insulter à ma faiblesse, pour jouir de mes derniers momens?.. Ne comptez pas sur votre incognito; je vous connais : vous êtes M..... Naguère, j'ai voulu briser votre cœur, et pour cela je me suis qualifié

de mon titre ; vous m'avez plaint et non repoussé. Oh ! supplice ! je cherchais votre haine, j'ai eu l'affront de votre pitié.

— Calmez-vous, répondis-je ; je vous l'ai dit, je suis chrétien ; à ce titre, je dois vous pardonner. Je viens à votre aide, je fournirai à vos besoins, et monsieur vous reconciliera avec la Providence.

— Un prêtre chez moi, chez un philosophe ! un Bourbon chez un régicide !

— Français égaré, catholique dans l'erreur.....

— Non, je ne veux ni croire, ni accepter votre pardon ! Voyez, voilà celui dont le souvenir inspira mon vote (il montrait le portrait de Cromwell) ; ici celui qui me le paya, puisqu'il faut en faire l'humiliant aveu c'était Egalité) ; — et ma victime, oh ! qu'elle me fait mal, oh ! comme elle va témoigner contre moi !

— Monsieur, dis-je, vous êtes en voie de l'avoir pour intercesseur, la franchise de votre aveu nous prouve que le répentir vient à vous ; parlez à monsieur, écoutez-le.

— Que me dira t-il? Je suis fermé aux croyances... Mon action me rend exécrable à toutes les ames faibles, et il y en a tant. Fils de France, fuyez-moi! sortez, sortez; vous faites le désespoir du régicide.

De telles paroles me procurant une vraie consolation, puisqu'elles montraient le remord aux prises avec l'orgueil, je crus convenable de laisser agir le prêtre; je me retirai dans le corridor où était le domestique, et je restai là pendant une heure au moins. Le temps qui s'écoulait sans que la voix du moribond s'élevât pour maudire, me comblait de joie. En effet, l'abbé de Latil se rapprocha de moi: Monseigneur, dit-il, vous avez réconcilié un pécheur avec Dieu; celui-là n'a plus que la douleur profonde du péché; il vous demande pour déposer son repentir dans votre sein.

Des larmes de joie coulèrent de mes yeux. Je me rapprochai du malade; il cherchait à saisir ma main; je la lui abandonnai, en priant mon saint frère le martyr de me pardonner.

— Monseigneur, me fut-il dit, avec Egalité, j'appris le crime et avec vous la vertu; il me conduisit aux portes de l'enfer, vous m'en arrachez. Dieu qui nous voit, vous doit une haute récompense. Oh! que je voudrais la solliciter pour vous!

Le râle de la mort coupa sa voix; mais tant de ferveur brillait sur son visage, que la clémence de Dieu ne pouvait lui manquer, et tous les deux, monsieur de Latil et moi, tombant à genoux, nous dîmes avec ferveur :

Partez, ame chrétienne!

L'agonie fut courte. Je ne quittai la chambre qu'après avoir prié sur son cadavre, et j'emportai la certitude qu'il vaut mieux, pour son propre salut, aimer ses ennemis que les haïr. Je suppliai M. de Latil de se charger des détails de la cérémonie funèbre; il s'y employa et, rempli de convenance, ne voulut aucun nom sur la pierre qui recouvrit ce cadavre; une seule croix y triompha, c'est le symbole de notre salut, et à son ombre, tous les pécheurs doivent se rallier.

VINGTIÈME SOIRÉE.

Le Parrain impromptu.

Toutes mes promenades autour de Saint-Cloud n'étaient pas remplies par des rencontres aussi extraordinaires que celle signalée dans la soirée précédente; cependant il m'est arrivé plus d'une fois des aventures assez piquantes. Je me rappelle que, dans la dernière année du règne de Louis XVIII, errant en plein jour, et cette fois avec le duc de Guiche, nous fûmes croisés dans notre course par une femme de moyen âge : la pauvre créature avait pour compagne une toute petite fille qu'elle tenait dans ses

bras, et sur laquelle ses larmes tombaient en abondance. Le spectacle de cette douleur me toucha, et, m'approchant de la villageoise :

— Ma bonne, lui dis-je, vous voilà en grande peine; quel malheur est-il donc tombé sur vous?

— Hélas! monsieur, me répondit-elle avec une naïveté triste, j'avais promis à la mère de cette petite fille de lui servir de marraine, parce que je comptais sur l'un de nos pays qui devait être le parrain; il s'y était engagé, eh bien! le ladre vient de se dégager, et pourtant la cérémonie du baptême doit avoir lieu ce matin; M. le curé nous attend, ainsi que les témoins, et les hommes et les femmes du village.

J'entendis avec satisfaction cette confidence; j'y reconnus la volonté de Dieu, qui prétendait me charger d'une ame de plus, et, dans cette croyance, je dis à la villageoise désolée :

— N'est-ce que cela? Un parrain est donc bien difficile à trouver? Si vous me vou-

lez, je m'offre à la place de ce mal appris.

La femme, d'abord, s'imagina que je voulais me *gausser* d'elle, et ne me le laissa pas ignorer; je la repris vivement, et ma franchise parut enfin produire de l'effet sur elle. Nous allâmes, Guiche et moi, sous sa conduite à l'église du village voisin. La famille nombreuse attendait la marraine; ce fut, pour ces braves gens, un désappointement pénible que l'abscence du parrain attendu, mais enfin on se récria sur la bonne fortune de la marraine, et sur l'heureux choix de son compère, et, ces préliminaires terminés, nous allâmes à la chapelle des fonds baptismaux.

Au moment où il faut se faire connaître : Quel est votre nom? me demanda M. le curé.

— Monsieur, repartis-je.

— Monsieur... qui?

— Monsieur, tout court.

— Monsieur? est-ce un nom!....

— Eh bien! puisqu'il ne vous suffit pas, ajoutez-y : comte d'Artois et frère du roi.

A ces mots, une exclamation universelle frappe les voûtes du saint lieu, et curé, famille, assistans, sont à mes genoux; je me récrie, les relève et la cérémonie est terminée. Ce fut un beau moment pour ces villageois.... Il m'en coûta vingt-cinq louis que je remis à la marraine pour défrayer la fête, et une pension réservée à ma filleule; et certes, un peu plus tard il faudra en outre prendre le soin de la doter d'un mari. Puissé-je le choisir bon et royaliste!

AUDIENCE DONNÉE A M. DE LORMIAN.

J'aime les beaux vers; leurs cadence poétique résonne agréablement à mon oreille. On m'a fait apprendre dans ma jeunesse des fragmens de Racine, de J.-B. Rousseau et de nos meilleurs poètes. Je m'exerce souvent à les répéter à haute voix, et cela me fait passer de doux momens. Hélas! dans mon exil, que j'étais heureux de me rappeler la France, en la retrouvant dans les œuvres de ces grands hommes!

Néanmoins, l'amour que je voue aux écrivains du siècle de Louis XIV ne m'a pas rendu injuste envers ceux de l'époque actuelle. Delille a épuisé une partie de mon admiration : son poëme de *la Pitié* est un bon livre et un noble ouvrage. Je lis aussi Ducis, son émule en dignes sentimens. Je ne peux exprimer le plaisir que me procura la traduction en vers français d'Ossian, par M. Baour de Lormian. Je crus entendre des fragmens inédits de Racine; je retrouvai cette facture admirable dans Omasis, poëme biblique, et qui, selon moi, doit occuper une place immédiate après Athalie, à cause de la rare perfection d'un style tout empreint des parfums de l'Ancien Testament.

Lorsque M. de Lormian publia *la Jérusalem délivrée*, autre miracle de l'art qui nous a rendu national le poëme du Tasse, je passai des heures parfaitement remplies dans la lecture de cette traduction. J'appris que l'auteur désirait m'en offrir un exemplaire; je me hâtai de lui désigner une audience

prochaine; mais alors, et pour la première fois, je m'avisai de demander qu'est-ce que M. de Lormian.

M. de Fontanes, à qui je fis la question, me dit que c'était un gentilhomme de Toulouse, un peu Beaufils, en raison de ses nombreuses bonnes fortunes, presque persuadé de son mérite, et qui, comme tant d'autres, avait psalmodié pour Napoléon; qu'au reste, il y avait en lui probité, délicatesse; que la haute opinion qu'il avait de sa personne ne le rendait pas injuste envers ses confrères en Apollon, et que jamais il ne leur avait joué de mauvais tour, tandis que souvent on s'était montré amer et injuste envers lui.

Rien dans ce portrait ne pouvant nuire au modèle, je l'attendis donc de pied ferme et avec d'autant plus de tranquillité que je le savais par cœur. On le fit entrer : je vis un homme de riche taille, très bien d'ensemble, un peu myope, ce qui lui donnait la prétention d'être aveugle.

—Monsieur, lui dis-je, j'ai à vous remer-

cier d'avoir songé à moi; vous m'apportez votre dernier chef-d'œuvre, — je le connais déjà ; n'importe, je l'accepte et le relirai avec plaisir.

— Hélas! monseigneur, dit-il, jusqu'à ce jour la France a cru, avec Monsieur, avoir ma traduction du Tasse; je n'en avais donné que l'esquisse. Cette édition seule renferme tout ce que j'ai pu faire; je ne saurais aller au-delà.

— Vous avez alors atteint la perfection.

— Celle dont je suis capable. Je l'avoue, d'autres pourront faire mieux... ce ne sera pas sans un travail laborieux.

Je ne vis là rien de cette jactance dont on m'avait fait fête; je me mis à creuser plus avant.

— Comment, dis-je, avez-vous reproduit la forme du style de Racine?

— Le sais-je? J'écris sous l'inspiration de ma pensée; un peu de goût dans les mots, et l'œuvre est consommée.

— L'art des vers est difficile.

— L'art, non pas, monseigneur : il a des règles bien connues ; mais ce qui l'est, c'est de faire de bons vers.

— Cela vous arrive souvent.

— Je suis heureux de me l'entendre dire de la bouche de Monsieur ; j'en aurai plus de confiance.

— Monsieur, quel est le premier poète de l'époque ?

— Nous avons perdu Jacques Delille, que l'on nous donnait pour roi ; depuis lors l'anarchie a gagné, et nous sommes aujourd'hui en république.

J'admirai la tournure spirituelle de cette réponse, qui ne décidait rien, et qui n'exposait pas l'amour-propre à se montrer.

— On m'a dit que Bonaparte aimait votre Ossian ?

— C'est qu'il trouvait du plaisir à le mettre en face d'hommes de six pieds.

— Vous avez fait des vers à sa louange ?

— Oui, Monseigneur, car il protégeait les arts en prince, et les récompensait en homme de goût, ayant en ceci assez de

tact ou d'adresse pour aspirer à marcher sur la trace des Bourbons.

Certes, je ne m'attendais pas à cette chute; j'en admirai la finesse. Mais M. de Lormian m'échappait; je ne voyais pas là le littérateur désigné par M. de Fontanes; celui-ci, tout en sachant sa valeur, ne la gonflait pas en ballon vaniteux.

— On a médit de vous, dis-je?

— On m'a calomnié.

— Vous en avez pris vengeance?

— Oui, un rendu pour un prêté.

— Des épigrammes sans nom?

— Toutes signées, ainsi que mes satires. Je combats avec des armes loyales, et à visage découvert.

— Vous en avez eu plus de gloire?

— Et plus de considération.

— A quoi travaillez-vous maintenant?

— Je me repose.

— Pourquoi? cela n'est pas bien; il faut illustrer le règne de mon frère; les eaux du Parnasse ne doivent pas cesser de couler.

—Monseigneur, elles ont plus de fluidité

lorsqu'on les mêle à celles du Pactole. Bonaparte n'y manquait pas.

— Il était plus riche que mon frère ; il puisait aux trésors de l'Europe. Nous sommes de pauvres gens, qui trouvons la maison paternelle pillée, et nos vieux serviteurs chassés et dépouillés ; nous nous devons à ceux-ci ; plus tard, nous ferons mieux que Bonaparte, car nous sommes Bourbons.

Ces mots dits, et très satisfait d'avoir causé avec M. de Lormian, je l'ai congédié, et lui ai fait bon accueil chaque fois qu'il est venu me faire sa cour.

HEUREUX MÉCOMPTE.

Tout nous surprit lorsque nous rentrâmes en France ; un long exil, de faux rapports, nous avaient représenté cette terre chérie comme épuisée d'hommes, ayant ses champs en friche, ses villes désertes, et partout des ruines, la faim et la guerre civile achevant de la dévorer. Nous trouvâmes une population immense, active, belliqueuse ;

l'agriculture en honneur et portant d'immenses profits; les cités remplies de mouvement et d'industrie, et partout la loi régnant et les citoyens vivant dans la paix, l'abondance et la concorde.

Nous ne reconnûmes point Paris, tant on avait ajouté à sa splendeur; les Tuileries dégagées me parurent un palais nouveau; ces longs quais ceignant la Seine, ces colonnes, ces arcs-de-triomphe, ces palais, ces édifices en nombre, le luxe des ameublemens des châteaux royaux, tout nous étonna; et, en vérité, il y eut des instans où je rendis grâce à Bonaparte du bien que, pendant notre absence, il avait fait à nos concitoyens. Nous continuâmes son œuvre, et Paris deviendra la ville des merveilles modernes.

On nous avait dit qu'il n'y avait plus de religion, plus de bonnes mœurs : je vis les églises remplies de fidèles en prière, les ecclésiastiques devenus les modèles de toutes les vertus, et je n'aperçus nulle part cette classe amphibie, ces abbés scanda-

leux, la honte du clergé et la lèpre de la société. Lorsque, par forme de conversation, je demandai le nom des filles entretenues, on me regarda.

— Mais, de mon temps, chaque seigneur avait sa maîtresse, chaque financier la sienne, dont Versailles et tout Paris savaient le nom.

— Monseigneur, me répondit-on, cette race d'*impures* est perdue; le mari qui afficherait une passion coupable serait montré au doigt, et on répondrait par un refus méprisant au célibataire qui vous inviterait à dîner chez sa princesse.

— Mais on a conservé les petites maisons.

— On les a changées en ateliers.

J'en demeurai confondu; je sus que l'on vivait avec sa femme légitime, qu'on sortait avec elle, et qu'on restait au logis pour surveiller l'éducation des enfans.

— Et les petits soupers?

— Sont partis avec le reste.

— Et les salons où l'on professait le libertinage et l'impiété?

— On les a fermés, et malheur et honte à qui les rouvrirait.

Tout cela ne ressemblait ni à ce que j'avais vu jadis, ni à ce que l'on m'avait rapporté de la France. Cependant, l'évidence était patente; je dus m'y rendre; je fus heureux, oui, une amélioration sensible avait eu lieu pendant notre absence; nous n'aurions plus qu'à maintenir ce noble élan. Il est vrai que d'autres idées germaient en même temps, et celles-ci, toutes funestes, se rapportaient à une liberté mal entendue, et que l'on croit, sans motif, incompatible avec nous. On a tort: les libertés françaises sont nées par le concours des rois de France, et ne prospéreront qu'à l'ombre de leur trône sacré.

VINGT ET UNIÈME SOIRÉE.

Le Midi et quelques hommes du Midi.

Aussitôt après que le roi mon frère eut promulgué la charte, je me renfermai dans le rôle passif qui convient à l'héritier présomptif de la couronne. Cette mesure sage, et commandée par la convenance, étonna les Français; ceux qui se ralliaient à ma manière de voir auraient voulu que je m'occupasse davantage des affaires et de mon droit. Je m'y refusai constamment, afin de ne pas embarrasser la marche du gouvernement de mon frère. Mes ennemis, et, à ma douleur profonde, cette classe con-

tient ceux que l'on appelle les libéraux, se tenaient, au contraire, pour convaincus que je travaillais sourdement et en dehors du ministère, que j'opposais un pouvoir occulte à un pouvoir patent.

Ces derniers sont encore dans l'erreur ; je me tiens, comme je l'ai dit, à ma place. Peut-être que je formulerais mon règne autrement que n'a lieu celui-ci ; quoi qu'il en soit, je me tiens à l'écart avec mes amis ; je laisse agir les agens de mon frère, sans toutefois que je sois tranquille, car il me semble que ces messieurs me gâtent ma couronne. Certes, il convient de tenir tout ce qu'on a promis, d'étendre les faveurs royales même à qui les mérite médiocrement ; mais pourquoi placer un plus grand nombre de ligueurs que de royalistes? c'est une politique à laquelle je ne me rattacherai pas.

Ceux qui nous aiment, ceux qui nous ont appelé et qui nous soutiennent, doivent entrer en majorité dans les fonctions publiques ; alors seulement, nous serons sûrs

qu'on ne nous renverra pas ; voyez ce qui nous est arrivé en 1815.

Je me rappelle avec transport mon premier voyage, en 1814, dans le Midi de la France : là, où des populations nombreuses, toutes animées d'un même sentiment, portaient la cocarde blanche dans leur cœur aussi bien qu'à leur chapeau ; je me vois encore environné de cette foule fidèle, enivré de ses cris, entraîné par ses transports. Oh ! comme on aime ses souverains dans ces belles contrées, comme on le leur exprime impétueusement !

Je voudrais que Paris s'élevât aux bords de la Garonne ou du Rhône, dans les heureuses contrées où l'on vénère ensemble son roi et son Dieu. Sa majesté Louis XVIII, au mois de septembre, me dit :

« Mon frère, je ne suis pas ingambe ; j'ai de la peine à quitter mon fauteuil, et pourtant, tout le Midi, vers la partie de l'est, est affamé de voir un Bourbon. Notre fils, le duc d'Angoulême, s'est montré à Bordeaux et à Toulouse ; allez à Lyon, à

Avignon, à Aix, à Marseille, à Nîmes, à Montpellier : vous ferez la conquête de ceux qui nous boudent encore; vous achèverez d'affermir notre pouvoir dans ceux qui se sont réveillés à notre nom prononcé. Dites-leur combien je les aime, et peignez-leur mes regrets de ne pouvoir aller leur assurer moi-même tout le bonheur que j'éprouve d'être venu apporter la paix et de bonnes lois. »

Enchanté de remplir en mandataire exact la volonté du roi, je me mis en route aussitôt que j'eus reçu mes dernières instructions. Il me vint du ministère de l'intérieur une note qui me fit rire aux larmes, rédigée, à ce que j'ai su, par le petit Guizot, bien que l'abbé de Montesquiou l'eût corroborée de sa signature : elle avait pour but de me tracer la conduite que je devais suivre à l'égard des protestans de Nîmes, tout ce que je leur dirais d'aimable, la stricte égalité que je mettrais entre eux et les catholiques ; enfin, et entre deux parenthèses, on m'engageait à ne pas aller tous les jours

à la messe, mais de la manquer deux ou trois fois : *cela produira un bon effet*, y avait-il textuellement; puis, suivait une liste de noms qu'on me donnait pour ceux des chefs du culte évangélique. J'ai su que c'étaient modestement ceux des proches parens de Guizot.

Lyon me reçut avec enthousiasme; on a dit autrement depuis. Alors, cette excellente ville était royaliste, je répondis de mon mieux. Mais à mesure que j'avançais vers le Midi, quelle vivacité! quels transports! quelle effervescence! tous ces gens-là sont de flamme. Les cris des Provençaux étourdissent la tête. Que la farandole a de gaîté, que les Provençales sont vives et gracieuses! Si Lyon m'avait fait un accueil digne d'un roi, je fus reçu en pape dans Avignon. Je vis là des royalistes en foule : M. de Montfaucon, le commandant Hugues, dont la fidélité ne se démentira pas; cette famille des Olivier de Carpentras, où la royauté est un culte de lâtrie; je vis accourir à moi les Guadagne, les Caderousse,

les d'Oraison, quelques débris des Castellane, des Forbin...

Aix me rappela le roi Réné. La jolie ville! les aimables habitans! — Le marquis d'Hores, le marquis d'Albertas, les du Muy, les Sabran, les Forcalquier, les Baix, les Barras (je ne me souviens pas du vicomte), les Saint-Vincent, et mille autres hommes de sang pur et de bons sentimens m'environnèrent; et le peuple! le peuple! qu'il était naïf dans son ivresse! Je rajeunissais les vieilles femmes, et, ventre-saint-gris! les jeunes se figuraient que j'avais leur âge. L'excellent pays!

Le coup d'œil de la *vista* fut ravissant: qu'on se représente Marseille, ancienne et moderne, son port, ses côtes, ses îles, sa mer, et puis les quatre ou cinq mille bastides, et ces montagnes si bien découpées, et, vers l'ouest cette immense plaine de la Cruce, et puis ces oliviers, ce ciel pur, chaud, lumineux, et ces populations folles de joie, délirantes d'amour, et ces navires sans nombre pavoisés en guirlandes, et le canon

tonnant, et un clergé majestueux! Car là, pour que la fête ne laisse aucun regret, il faut que Dieu y soit représenté; c'est qu'il n'y gêne personne, sa présence anime l'allégresse, on a de la ferveur et on est heureux.

J'avançais, frappé d'admiration. On me portait presque... « Mes amis, ne m'étouffez pas!... » Oh! Monsieur, oh! cher prince! nous pouvons mourir maintenant, nos vœux sont exaucés!... » Tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions s'attachaient après moi, le respect avait à Marseille le charme de la familiarité. Je me trouvais à mon aise, bien qu'étrangement pressé. Chers Marseillais! jamais mon ame n'oubliera l'accueil qu'elle a reçu des vôtres. Mais aussi, nous avons été faits réciproquement les uns pour les autres. Bourbons et Marseillais sortirent sans doute du même nid.

Je me rappelle que dans la grande salle où je recevais les autorités, mes yeux signalèrent, dans un coin, un individu âgé de cinquante ans peut-être, taille moyenne,

cheveux crépus, front large, conception énergique, yeux noirs lançant des flammes, bouche mince, lèvres serrées, teint brun, bronzé même, membres courts, charnus et nerveux. Ce monsieur restait en dehors de l'agitation de ses compatriotes; parfois, ses dents blanches faisaient jaillir du sang de ses lèvres qu'il mordait. Je ne sais ce qui m'attira vers lui... je m'approchai.

— A quoi pensez-vous, mon bon ami? dis-je.

— A ma lâcheté, monseigneur: j'ai laissé Bonaparte traverser la Provence!

Je me reculai involontairement; puis, revenant à lui :

— Monsieur, on n'est ami des Bourbons qu'en employant des armes courtoises.

Je vis bientôt après que je m'étais mis en frais inutiles de chevalerie; il ne me comprit pas, prononça vigoureusement le *tron de diou* national, et puis se perdit dans la foule. Hélas! toute médaille a son revers!

Les Toulonnais me reçurent encore mieux que les Marseillais, si c'est possible. La

charmante ville ! quelle perte pour la couronne de France ! Toulon, Brest, oh ! ce sont là nos joyaux par excellence !

Je revins sur mes pas ; je traversai le Rhône, je voulus visiter une partie du Languedoc. Nîmes et ses monumens antiques, qu'ils sont admirables ! Là, je fus environné d'une multitude de noms qui sonnent agréablement à mes oreilles ; les Bernis, les Lafare, les Vogué, les Trinquelague, les Ferrans-Misol, Madier-Monjau (le père), les Blanchard, les Amouroux, les Deganges, les Duboure, moins le républicain Scipion.

Je trouvai, parmi les protestans, autant de royalisme ; ils le montrèrent du moins, et moi je crois ce qu'on me dit en face ; tant pis pour qui me trompe ; il manque à Dieu.

Montpellier borna ma course dans le Midi ; je m'applaudis d'avoir passé jusqu'à la ville des demoiselles, *Mons-Puellarum*. Les jolies mines n'y font faute, dames et grisettes, paysannes et bourgeoises, en vérité, je me rapportais au temps passé. Mont-

pellier est encore une cité! Notre Montmarin m'y fit sa cour avec les Lostanges, les Boussairolles, les Gros de Besplus; je me ressouvins des deux abbés de ce nom et de celui de cette famille que j'avais vu aumônier de Monsieur, comte de Provence, mon frère, et aujourd'hui mon meilleur roi; les de Sade, les Pelet, les Christol, les Mussillan, le brave Lapanouze et l'honnête général Lujard.

Ce Midi a un atmosphère de royalisme qui m'enivre; aussi je n'en parle qu'avec transport. La situation de Montpellier est sublime : entre les Alpes, les Cévènes, les Pyrénées et la mer; et puis des aspects si riches, si pittoresques; il y a là trente toiles d'opéra plus éblouissantes les unes que les autres; et la place du Perron, plate-forme sans pareille, avec son temple aérien, ses longues arcades suspendues, ses torrens d'eau, ses statues et ses points de vue de féerie?.. Certainement, je reviendrai à Montpellier!

Une portion de la noblesse du haut Languedoc vint à Montpellier m'apporter ses

hommages et solliciter ma présence. Je ne demandais pas mieux. Les ministres ne le voulurent pas; ils craignaient trop d'enthousiame; cette sottise m'a été écrite, et, comme si ce n'eût été assez, on me la répéta de vive voix.

Ce fut en cette occasion, si ma mémoire est fidèle, que je vis pour la première fois le Suger moderne, M. de Villèle, homme de plume et de cœur, financier qui administre, diplomate et orateur : j'eus peu à faire pour apprécier son mérite.

— Vous avez, lui dis-je, écrit contre la charte?

— Contre la déclaration de Saint-Ouen, monseigneur.

— Vous auriez voulu....

— Ce qu'attendait la nation : les Bourbons et notre vieille monarchie; rien de plus, rien de moins.

— Et maintenant ?

— La charte religieusement;... le roi l'a donnée, le peuple l'a acceptée; un contrat synallagmatique lie les deux parties. Mal-

heur, monseigneur, à qui dorénavant sortira de la charte !

— Je la reçois aujourd'hui avec soumission; plus tard, je la ferai exécuter avec conscience.

Je goûtai beaucoup M. de Villèle. Je vis aussi avec plaisir le marquis de Villeneuve; on m'en dit du mal avec tant de véhémence, que je lui découvris de belles qualités; et si son imagination n'emportait point parfois sa sagesse, nous n'aurions pas de plus habile serviteur.

De retour à Paris, je parlai de M. de Villèle aux faiseurs; et les faiseurs de s'écrier que j'encombrerais le gouvernement de rêves creux de la province !

— Soit, dis-je; laissons celui-là où il est; mais on nous l'enverra, et vous verrez s'il ne faudra pas l'employer! Au reste, je lui applique deux vers que le chevalier de Boufflers fit autrefois pour le duc de Choiseul.

Bien fin est qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en servira.

Il est a remarquer, à la gloire de notre cause, combien est complète la réputation des hommes qui nous servent d'affection! Voyez celles du vicomte de Châteaubriand, de M. de Fontanes, de M. Royer-Collard, de M. Laîné, de M. de Villèle, dont les envieux ne peuvent même pas médire, de Mathieu de Montmorenci, du comte de Polignac, du marquis de Rivière, de l'abbé Frayssinous, de l'immortel Desèze, de M. de Laferronnays, nulle tache ne souille ces vies pures; et combien d'autres, dignes de prendre rang parmi ceux-là, sont oubliés par ma mémoire! Là, de grands talens ne suppléent point à de grandes vertus, mais, au contraire, en rehaussent l'éclat. Et Delille, qui nous aima tant! et Ducis, son noble émule! M. Cuvier, l'honneur de la science, l'ex-directeur Barthélemy, le maréchal duc de Tarente, le probe Oudinot! et les Bonchamps, les Cathelineau, les La Rochejacquelein! tous ces nouveaux Bayards sans peur, sans reproche. Oh! que je suis fier de leur gloire et de leur fidélité!

VINGT-DEUXIÈME SOIRÉE.

Préliminaires du 20 mars 1815.

La nuit du 4 au 5 mars 1815 me fut mauvaise. Doute qui voudra des prévisions de la seconde vue, des pressentimens de ces coups sympathiques, si bizarres, si effrayans! J'ai déjà fait là-dessus ma profession de foi, et permets qu'on rie de ma crédulité, que, d'ailleurs, je partage avec les plus beaux génies de tous les temps, ce qui me rassure et me sauve de toute honte.

Cette nuit, dis-je, soit mauvaise disposition, soit l'effet de la volonté céleste, je me sentis agité et je cherchai en vain le repos

qui fuyait mes yeux et mon cœur. Ce même soir, j'avais causé vivement avec le roi, dont j'admirais la tranquillité. On était venu dans la journée le prévenir qu'un complot se tramait; on avait nommé les frères Lallemant, deux généraux braves, mais peu sincères; on avait fourni des preuves sans réplique; le roi, en réponse, s'était fâché.

J'entrai dans sa chambre en ce moment; je ne sais quelle triste idée le surprit, mais, dominé par elle, il me dit :

— Ah! vous venez en homme déjà instruit, car on ne vous laisse rien ignorer; vous avez sans doute votre harangue prête contre les frères Lallemant, n'est-ce pas, frère Philippe?

Ce propos blessa mon cœur; je me tus. Un peu plus tard, ma sensibilité s'exhala en plaintes, et lorsque je me couchai j'avais le sang en feu. Je fis de méchans rêves pendant le peu d'heures où je rencontrai le sommeil. A mon réveil, j'étais glacé, morose, je frissonnais. Le ciel sombre concordait avec mes pensées, et tout autour de moi

me maintenait dans ces dispositions, lorsque le comte de La Châtre m'apparut...... c'est le mot, tant il y avait quelque chose d'effrayant sur son visage! il ne me dit qu'un mot : *Buonaparte est débarqué.*

Je frappai mes mains l'une contre l'autre; mon premier cris s'éleva vers Dieu, mon second pour manifester mon incrédulité. Une dépêche télégraphique du préfet de Lyon annonçait ce coup de foudre. Voilà que dans ma chambre on se mit à calculer tous les avantages que nous retirerions de cet acte de folie; et ce qu'on dit à ce sujet me rappela involontairement Gilblas de Santillanne, et la manière dont le duc d'Olivarez apprend au roi d'Espagne, Philippe IV, l'insurrection du Portugal. Le rapprochement me troubla.

Je ne pus prendre sur moi d'attendre ce que le roi me ferait dire de plus, et me hâtai d'aller chez S. M., en passant chez le duc de Berry : je ne le trouvai pas; il était déjà à ma recherche. Le roi se montra froid, impassible.

— Je m'y attendais, me dit-il en me voyant.

Ses ministres n'avaient pas la même pensée; car ils avaient déjà perdu la tête. Le pauvre abbé de Montesquiou ne cessait de répéter :

— C'est une absurdité, une folie.... Que fera cet homme, je vous le demande? Qui veut de lui?..... personne.

Et cent autres pauvretés. M. d'André était là, affirmant que la police veillait à tout. Elle en fournissait la preuve. Le ministre de la guerre, morne, soucieux, répondait de la fidélité des troupes d'un ton à me faire douter de la sienne. M. le chancelier ne voyait qu'une manière d'en finir, une loi de mise hors du ban commun; et le baron Louis s'en allait de l'un à l'autre en disant :

— Il manque de fonds, et nous avons quatre-vingts millions en caisse.

Le ladre faisait de cela une affaire d'argent! Le comte de Blacas seul proposait de grandes mesures; il ne riait pas, lui, ni le roi, ni moi. Nous nous entendîmes tous

trois dès le premier instant. Le duc de Berry arriva sur ces entrefaites; il voulait partir en poste à la tête de notre Maison militaire. Le malheureux enfant avait raison, aussi le fit-on taire, et même durement.

Notre cousin, le duc d'Orléans, survint peu après; il conseilla la résistance, plutôt que la sortie du royaume; car cette abominable extrémité était déjà mise sur le tapis. Le roi me demanda si je consentirais à aller commander à Lyon.

— J'irais au bout du monde, sire.

Alors M. le duc d'Orléans réclama la faveur de m'accompagner, *afin*, disait-il, *de me couvrir de son corps, s'il fallait tirer l'épée :* ce furent ses propres paroles, et je lui en conserverai une gratitude éternelle.

On s'écria que cela ne serait pas nécessaire; certains niaient encore le fait; les plus crédules y voyaient du désespoir, une folle pensée; et moi, me ressouvenant de l'affaire de la veille, je la rappelai au roi, qui fit un geste de dépit; néanmoins, il en

parla au ministre de la guerre. M. le maréchal Soult se plaignit qu'on ne lui en eût rien communiqué; il prit les papiers, mais, malgré ses démarches la conspiration éclata, et si elle manqua, ce fut par des causes indépendantes de la volonté des factieux.

De retour chez moi, pour me disposer à monter en voiture, j'y trouvai Bourienne. Il était pis qu'un enragé: les mots sortaient ensemble de sa bouche, l'un n'attendait pas l'autre; il prétendait combattre de toutes façons son ancien ami, il demandait un commandement actif,... c'était ridicule. — Et sur les objections qui lui étaient faites, il répondait comme Abner :

Eh bien! donnez-moi donc quelque arme, quelque épée!

Sa chaleur m'inspira la pensée de le mettre à la police, en remplacement de d'André, qui y avait fait preuve d'incapacité.

Une porte, malgré mes ordres, fut forcée. Tous mes amis, ils sont nombreux, coururent à moi; tous aspiraient à me suivre, les uns pour veiller à ma sûreté, les autres en

forme d'aide; celui-là connaissait le pays, celui-ci me répondait du poids de son influence; et tous ensemble, d'ailleurs, étaient persuadés qu'à mon entrée à Lyon j'apprendrais le rembarquement, la prise de Buonaparte, ou sa trouée en Piémont. Une vieille dame perça la cohue, me prit par la main malgré mon étonnement :

— Monseigneur, me dit-elle, rassurez-vous; cet homme ne fait que traverser la France. C'est un changement de domicile; il s'en va à Sainte-Hélène, en passant par Paris et Rochefort.

Cela me fut dit mot à mot, et la dame se retira; jamais on ne l'a revue. Dix personnes entendirent en même temps que moi ce propos prophétique.

Avant mon départ, nous reçûmes de mauvaises nouvelles : elles annonçaient un mensonge, le soulèvement de la Provence tout entière en faveur de Bonaparte, et l'entrée dans le Dauphiné des Piémontais d'accord avec lui.

Je retournai chez le roi; il boudait tout

le monde. Le duc de Bourbon l'avait mécontenté en refusant de se rendre dans la Bretagne; il préférait aller ailleurs. Le roi était fâché; il rudoya M. de Blancas et l'abbé de Montesquiou, le premier sans motif, le second parce qu'il lâchait des balivernes. Guizot, qui se faufila au château à la suite de son patron, s'avisa de dire qu'il mourrait pour notre cause.

Eh! l'ami, qui te savait là!

Le plus tourmenté, le plus affligé, ce premier jour, ce fut le maréchal duc de Raguse; il me dit des choses si sages, si fortes, que je me promis de l'employer, moi, en position de le faire et le cas échéant. Il me conseilla d'éviter le choc des troupes de ligne, mais de faire donner la garde nationale. Buonaparte, ajouta-t-il, sera un basilic pour tout soldat, tout officier jusqu'au grade de maréchal-de-camp. Ici peut-être..... et encore.

— Vous n'êtes pas rassurant.

—Je vois en noir. En tout cas, on peut compter sur moi.

Je partis avec l'excellent duc de Tarente, la crême des hommes. Tout loyauté, bonhomie, courage, il croyait que Buonaparte ne nous attendrait pas.

Sur la route, les esprits étaient partagés : les paniques nombreuses se produisaient presque toujours à notre désavantage. Je parlais peu, j'écoutais beaucoup. Nous atteignîmes Lyon. Le préfet se mourait de peur, je suis contraint de le dire; le maire faisait ferme contenance. Je sus par lui que les canuts étaient buonapartistes, j'en eus du chagrin : j'aime à voir le peuple pour nous. La trahison de M. de Labédoyère, la défection de Grenoble, la scène théâtrale de Lamarque attristèrent mon cœur.

Chacun me conseillait, aucun ne concluait; on voulait que je me battisse, et je manquais de troupes, de munitions! Le peuple, ai-je dit, formait des vœux hostiles. J'allais, je venais, je tâchais d'échauffer le courage, je faisais le Bourbon : c'était se heurter à des cœurs froids, à des hommes inanimés! Voilà le préfet qui se jette à mes

pieds, qui me conjure de retourner à Paris.

— Sans rien tenter? et pourquoi?

— Monsieur est seul, et on veut le livrer en otage à Buonaparte.

A l'appui de cette révélation, M. de Chabrol mit sous mes yeux la liste des conjurés : on devait tuer le maréchal duc de Tarente sur son refus, après une première sommation, de m'abandonner; je serais arrêté, gardé à vue, le poignard sur la gorge, et M. le duc d'Orléans avec moi.

Tout cela, j'ose le dire, me fit éprouver moins de frayeur que d'indignation; je refusai de m'éloigner, car je sentais ce que je perdrais en quittant la partie. M. le duc d'Orléans survint; le préfet l'informe de la conspiration et des dangers que nous courons. Dès lors, je me trouve en face d'un homme démoralisé : le duc me parle de sa femme, de ses enfans, de ses biens, de ses débiteurs, que sais-je! il se doit à tout ce monde. « J'ai, moi, une famille, un avenir, des créanciers...» Bref, il me tourne si bien, que j'accède, en versant des larmes de rage, à fuir

sans avoir fait preuve de fermeté, au demeurant. Le péril était proche; j'ai su positivement depuis que les conspirateurs marchaient déjà pour accomplir leur indigne trahison; déjà, sur le pont de la Guillotière, les soldats du roi pactisaient avec les agens de Buonaparte. Celui-ci, dans son intérêt, a fait courir le bruit qu'il avait donné la croix d'honneur au seul garde national qui m'aurait escorté dans ma retraite. Il n'a pas eu cette peine, car aucun Lyonnais ne m'a accompagné; ceux qui auraient dû le faire, restèrent chez eux, glacés de terreur; tous m'écrivirent pour s'excuser quelques mois après, et chacun avait, en effet, des motifs d'absence très respectables.

Je me ressouviens qu'à la veille d'une bataille qui paraissait devoir être très meurtrière, un jeune officier vint trouver M. le maréchal de Villars, tenant à la main une lettre de sa très chère mère qui lui mandait la maladie dangereuse de son très cher père, prêt à mourir, et qui voulait l'embrasser avant le dernier moment. — Partez, partez, che-

valier, dit le maréchal en souriant : on se trouve bien de suivre le commandement du Décalogue :

Père et mère tu honoreras,
Afin de vivre longuement.

A mon retour de la cité lyonnaise, j'emportai moins d'illusions, moins d'espérances qu'en allant. L'avenir se présentait sinistre. Quoi, se pourrait-il qu'une seconde fois, et à si peu de distance, il faudrait retourner à l'étranger!

Je tressaillais, je frémissais involontairement, et ni le maréchal, ni le bon Maillé, ne pouvaient m'arracher une parole. La tristesse me gagnait, et tout ce que j'entendais sur la route achevait de me décourager. Je voyais des figures sinistres éclatant d'une horrible joie; on ne se gênait pas pour nous dire que Buonaparte était le choix du peuple et des soldats, et que les Bourbons étaient celui des nobles et des prêtres. Hélas! pourtant mon frère était le père de tous les Français, et je le serai à mon tour après lui.

Je trouvai Paris et le château dans une fermentation inconcevable; j'appris, en descendant de voiture, que l'on ne donnerait pas au duc de Berry le commandement qu'il désirait, celui de l'Est : on le confiait au malheureux maréchal Ney, craignant le peu de sympathie du soldat pour mon pauvre fils.

VINGT-TROISIÈME SOIRÉE.

Fouché.

...... De quoi ne parla-t-on pas durant ces funestes journées! à quelle porte ne heurta-t-on pas de chaque côté! On cornait à nos oreilles : Un seul homme peut vous sauver, un seul, entendez-vous; il a des ressources inimaginables ; appelez-le, il viendra et il vous sauvera.

— Quoi! ce monstre, un régicide ! Fouché, enfin!

— Il n'y a que lui, lui seul.

Le Roi entendait, comme moi, toutes ces choses; il en comprenait toute l'importance, mais il avait, pour se trouver face à face du

duc d'Otrante, une répugnance invincible. Je crois que M. le duc, alors comte de Blacas, n'était pas dans ce sentiment; il m'a dit depuis que, dès sa rentrée en France, il s'était toujours mis en tête que Fouché forcerait la main au Roi, et entrerait au ministère. Or, après le prince de Talleyrand, M. le duc d'Otrante était celui qui lui inspirait la haine la plus invincible. M. de Blacas avait raison; il devait donc chercher de son mieux à écarter ce serpent de la présence et de l'oreille de son maître.

Je partageais, sur ce point, l'opinion de M. de Blacas; de plus, je me ressouvenais de qui j'étais doublement frère, beau-frère, oncle, et Fouché me faisait frémir dès que l'on prononçait son nom près de moi. J'étais néanmoins en butte, ai-je dit plus haut, aux obsessions dont cet homme était le but, lorsque M. de Blacas vint me chercher de la part du roi. Il avait les yeux gros et rouges, la parole saccadée; je craignis un nouveau malheur, plus grand que les autres.

— Qu'est-ce? dis-je.

— « Le roi veut parler à Monsieur.

— « Y a-t-il quelque chose de sinistre sur le tapis.

— « Le roi veut parler à Monsieur. »

Je cessai mes questions. J'arrive en face de mon auguste frère : il était dans sa chambre, loin du feu, auprès de la fameuse table d'Hartwell en bois blanc, il tenait un canif dont, à la Buonaparte, il taillardait une écritoire en bois des îles posée à portée. La figure de Sa Majesté était moins tiraillée que celle de Blacas ; cependant on pouvait facilement y lire les longues veilles, les angoisses morales et les douleurs corporelles, mélange torturant et qui avait lieu chaque fois que sa haute intelligence recevait une rude secousse.

Le roi, à son tour, aurait dû deviner sur mon front le degré élevé de mon impatience inquiète. Eh bien ! pour entamer la conversation, il s'avisa de me demander des nouvelles ! à moi, lui, le roi, et dans la circonstance !

— « Buonaparte a débarqué, dis-je, avec

une raillerie de mauvaise humeur, et cela fait jaser beaucoup.

— Puisqu'on en parle tant, répliqua Sa Majesté, habile à profiter de l'avantage que je lui faisais, vous n'auriez pas trop d'aversion pour aller en causer avec un homme... le roi s'arrêta... un homme qui, assurément, doit avoir des renseignemens curieux là dessus.

— Qui, Sire?... Avais-je besoin d'interroger? j'avais deviné.

— Le duc d'Otrante!

— Fouché! m'écriai-je, quoique je n'eusses pas dû être surpris, à cause de ma prévision.

— Le duc d'Otrante! répéta le roi.

— Moi à lui, Sire?

— Oui, ou vous, ou moi... moi, cela ne se peut; vous, il faut que cela soit.

— Ah! Sire, *transeat a me calix iste.*

— Citation très remarquable; cependant, elle ne sera pas plus exaucée que celle de notre Seigneur Jésus-Christ à Dieu le père. Aux grands maux les grands remèdes; vous voyez l'urgence : ce drôle est retord, il a

des moyens que nous autres honnêtes gens ne sommes pas capables d'inventer, et qui pourtant sont bons, sont efficaces. Blacas a peur, au pied de la lettre, de M. le duc d'Otrante; il en craint l'odeur hircinienne, régicide *, et redoute que notre nièce ne la sente à la voie.

— Et c'est précisément par la même raison, Sire, que je supplie le Roi de m'épargner ce dernier coup de poignard.

— Si vous n'aviez pas d'enfans mâles, je vous dirais, *bene*; mais comme c'est vous qui continuerez la lignée, vous devez avec les profits prendre les charges. Ledit fripon se moquera de tout le monde, hors de vous, et encore, que sais-je... Il vous dira peut-être vrai, si le mensonge n'est pas bâti à chaux et à sable ou à mortier romain dans cette gorge satanée, parce qu'il y trouvera son intérêt. Ne lui offrez rien, acceptez toutes ses conditions; le moment est celui où, sur la grande route, les brigands dictent

* Pour *hircus* (bouc), mauvaise odeur.

la loi ; il faut la subir ou dépêcher les patenôtres. Je vous donne carte blanche.

— Quoi, Sire ! même un ministère !

— Le diable avec, mon cher frère, repartit le roi, en accompagnant le propos d'un geste d'impatience, et ceci pour ne pas dire notre part en paradis, car ainsi vont les choses, puisqu'il faut tout vous dire.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes !

Je me signai, autant de consternation et de désespoir, que d'horreur du blasphème détourné que la mauvaise humeur venait d'arracher à sa majesté. Puis, poussant un soupir profond :

— Ah sire ! pour répondre par Racine à votre vers de Corneille, la révolution peut bien chanter à mon oreille :

Je te gardais ce coup pour le dernier.

Moi en présence de Fouché ! et faudra-t-il que j'aille le chercher ?

— Dame, il y a si peu de minutes à per-

dre!... Cependant.... faites-lui dire tout de suite que vous voulez le voir, et vous vous exécuterez en conséquence de sa réplique.

Un salut d'étiquette me congédia; car, pour toutes ces choses, le roi ne me distingue pas du reste de ses sujets; et je rentrai chez moi bien plus abattu que je ne l'étais naguère lorsque j'en étais sorti. Ce fut seulement dans ma chambre que je fis connaître à Maillé la commission que j'avais à remplir.

— Que Monsieur envoie qui il voudra chez cet homme, hors moi.

— Cours, toi, dis-je. En vérité, ce sera bien que le roi m'étrangle, et que je ne puisse égorgillonner le meilleur de mes serviteurs.

M. de Montmorency entra sur ces entrefaites. Sa charité inépuisable le porta à prendre sur soi l'endos de Maillé, il s'en alla rapidement... L'attente eut de l'amertume. Il revint seul...

— Eh bien?

— Eh bien! monseigneur, ce... monsieur est dans la grande galerie du Louvre, ou

pour mieux dire, dans celle d'Apollon, où personne n'entre ; il y attend les ordres de votre altesse royale.

— Oh ! puisqu'il en est ainsi, n'empestons pas de sitôt les Tuileries ; reculons-en le moment fatal. Ma pauvre nièce, d'ailleurs, je gage qu'à Bordeaux elle en aurait le contre-coup. Je vais aller à la galerie d'Apollon.

L'entrée du musée du Louvre, qui touche au château, s'ouvre à volonté de notre côté. J'en profitai. Malgré l'émotion qui animait Paris, je rencontrai des curieux en extase devant les chefs-d'œuvre des arts que nous tarderions peu à perdre par la faute de Buonaparte ; il y avait même des jeunes gens qui copiaient divers tableaux.

Et autour de nous on ne cesse de dire que la France n'a qu'une pensée, celle de nous défendre ? Voyez ceux-là, quel calme !

Un artiste continuait la répétition de la bambochade célèbre de Rubens, cette inimitable et jamais assez admirée, sous le point de vue de la couleur et de la composition es-

quisse d'une orgie de village. Certes, ce bon Français, ne s'embarrassait pas des Bourbons et de Buonaparte, de l'anxiété et des droits des uns, de l'audace et de l'usurpation de l'autre.

La galerie est longue : elle était animée, à part les travailleurs, les surveillans, par des curieux Anglais, Russes, Autrichiens, Français; peu des premiers, ils craignaient les mesures de Buonaparte, et ceux qui déjà avaient pu partir ne se l'étaient pas fait dire deux fois. Je franchis le salon d'exposition; M. Denon m'attendait, il me salua respectueusement, ouvrit lui-même la galerie d'Apollon. Ma suite y pénétrait avec moi; je l'arrêtai d'un geste : j'avais à me conformer ponctuellement aux ordres du roi : d'ailleurs, me convenait-il de révéler avec qui j'allais me trouver en rapport? Ceci donna lieu à mille conjectures.

Cependant, et violemment ému, j'avançais dans cette pièce gigantesque, non encore encombrée d'échafaudages de constructions comme elle l'a été depuis, mais alors pom-

peusement décorée des fruits glorieux des victoires de la république et de l'empire. Un seul homme, un seul s'y faisait remarquer; il se tenait contre un buste antique, dans l'embrâsure d'une fenêtre, peut-être celle où la calomnie plaça Charles IX.

Cet homme, enseveli dans des réflexions de haute portée, s'en détourna pour venir à moi; aussitôt je fus saisi d'un tel éblouissement que je ne vis plus rien, et Fouché était presque sur moi que je ne l'apercevais pas encore. Oh! que je tressaillis au son de cette voix qui, depuis, s'insinua avec moins de rudesse dans mon oreille.

— Je me suis hâté d'obéir au commandement de Monsieur; je l'attendais, avec une vive impatience, ne me serait-t-il point parvenu trop tard?

— Je ne devais pas devancer les ordres du roi.

— C'est donc la volonté du roi que je vais entendre! mon bonheur en est d'autant plus grand.

Et une joie non retenue éclata sur la phy-

sionomie impassible d'un personnage capable, a dit en cela son digne émule le prince de Bénévent, capable de ne pas laisser connaître l'injure que son postérieur aurait reçue ; mais aujourd'hui il fallait au contraire se montrer enivré de la faveur obtenue ; aussi rien n'y manqua ; j'aurais dû être satisfait si j'eusse pu l'être.

Cependant le malin personnage se tenait immobile devant moi, gardant un silence profond, et, comme il venait de me le dire, attendant que je daignasse lui transmettre les ordres du roi. Ce n'était pas mon projet; je venais pour apprendre et non pour instruire et je tâchai de le lui expliquer. Mon Dieu! qu'il eut de peine à saisir le sens de mon discours ; il ne concevait pas que sa majesté en fût réduite, dans son royaume, à quêter des avis, à demander des secours ; lui-même était-il bien en mesure de m'inculquer les uns, et d'où ferait-il ressortir les autres.

Ce début me mit de mauvaise humeur ; je vis clairement que M. Fouché tenait à me jouer, à m'enferrer, et que, si je pré-

tendais l'utiliser, il fallait que je le fisse en laissant tout masque de côté.

— Monsieur, lui dis-je alors, le roi se trouve dans une situation délicate : ses principes, ses devoirs, sa religion, ses préjugés, peut-être, d'une part, lui font une loi de vous tenir à l'écart; de l'autre, il y a ce qui frappe vos yeux. Le roi veut le bonheur de la nation et l'indépendance de sa couronne; il a donné la charte, il veut qu'elle serve de règle aux Français, et il ne la faussera pas. Buonaparte, débarqué, marche vers Paris, que faut-il faire ?

— Si, pour répondre à la question de Monsieur..... son altessse royale m'accordait un jour, une semaine, je pourrais, avec ce délai, satisfaire à la confiance qu'on m'accorde; mais on ne veut, que dis-je? on ne peut me laisser même une heure, à tel point il y a presse dans les événemens. Comment gouverner ceux-ci, quelle impulsion leur donner? nul ne le sait; moi pas mieux qu'un autre.

— Dans ce cas, et puisque vous me faites

l'aveu de votre impuissance, pourquoi m'avez-vous mandé devant vous ?

— Moi, Monsieur? moi, j'aurais eu cette impertinence? j'aurais fait venir le premier fils de France? Grâce à Dieu! cela n'est pas; c'est au contraire l'humble duc d'Otrante, le régicide Fouché, qui, en expiation de ses antécédens, vient se prosterner devant votre altesse royale, et mettre à sa disposition ma fortune, mes faibles talens, mon influence et ma vie.

— Si telle est votre détermination, monsieur le duc, repartis-je vivement, je vais la mettre à l'épreuve : supposez qu'en ce moment, vous vous trouviez à la tête du conseil du roi, que feriez-vous pour bien servir les intérêts de la conronne.

— Monsieur me permettra, avant de lui répondre, de lui faire observer que, de fait, n'étant pas dans cette fonction, je ne peux lui rien dire. Sais-je où en sont les affaires, les négociations avec les étrangers? quelle puissance nous veut du bien? celle qui sera pour nous dans l'occurrence, celle qui

en secret a peut-être déchaîné Buonaparte?

A ce trait de lumière, je m'écriai :

— Que dites-vous là? Buonaparte ne serait-il donc pas isolé?

— Non, selon toute apparence. Est-il probable qu'avec deux escadrons de cavalerie il se mette à guerroyer contre la France soutenue par l'Europe? Mais l'Angleterre d'une part, l'Autriche de l'autre, Naples de concert avec celle-ci, si tout ce monde est pour lui, si, dans l'intérieur, il s'appuie sur les mécontens, alors, par le fait, il est redoutable, et ce ne sera pas trop que toutes les force du roi pour le repousser.

— Que vous a-t-il fait savoir de ses projets, monsieur le duc? car certainement il vous a appris quelque chose.

— Je suis trop sincère pour taire à Monsieur, repartit le duc en affectant une franchise à poignarder, tant elle était fausse; je suis trop sincère, dis-je, pour prétendre que je ne savais rien; oui, on m'a conté des billevesées, on m'a fait luire des espéran-

ces ; j'ai entrevu un pacte signé avec l'Angleterre * et une promesse formelle du cabinet de Vienne d'entrer en pourparlers aussitôt que Napoléon Buonaparte serait en possession d'une des villes suivantes : Marseille, Lyon, Nancy, Metz, Strasbourg, Lille, Rouen, Nantes, Rennes, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Clermont et Limoges.

— Et vous avez vu ces préléminaires ? dis-je, anéanti par ce coup de tonnerre.

— Je les ai vus et avec eux d'autres documens. Le roi est perdu, Monsieur, perdu sans ressource? Allez le lui dire; une conspiration vaste l'enveloppe, ses réseaux sont solides, et Buonaparte est là en chasseur habile pour y imprimer le dernier degré de son impulsion.

J'essayai de dissimuler l'amertume des coups qui m'étaient portés à l'aide de ces révélations foudroyantes; peut-être j'y parvins, car je répondis :

* Déceptions des temps historiques.

— Les ressources du roi sont vastes ; nous mourrons tous pour sa cause sacrée.

— Monsieur, ne parlons jamais de mourir, c'est de méchant augure ; il faut s'occuper de combattre activement l'ennemi, et de plus avec succès.

— Et pour cela ?

— Pour cela, ayez des amis dévoués, soit, mais qu'ils soient intéressés au succès de votre cause ; prenez-les parmi les habiles, voilà l'essentiel ; oubliez le passé, car le passé, monseigneur, est le plus terrible ennemi du présent : on veut agir suivant ses impulsions, et il nous trompe. Ce qui est fait est fait ; le mal ne peut se réparer positivement, mais on cherche à indemniser la victime par d'autres avantages, et si elle veut au-delà, tant pis pour elle.

Je compris où frappait ce propos diabolique.

— Ainsi donc, les frères, la fille de Louis XVI...

— Ah ! Monsieur, dit Fouché, quel nom prononcez-vous ! Quoi ! vous venez à moi,

pour que je vous serve contre Bonaparte, et vous me jetez au visage le nom de Louis XVI. Si vous ne croyez pas à mon repentir, vous aurez tort, car on doit être fâché d'avoir fait une faute; et comme l'a dit *Talleyrand*, au sujet de la mort du duc d'Enghien : une faute c'est pis qu'un crime. Laissez-moi donc le moyen de vous revancher de ce tort; quelle confiance aurais-je en vous pour l'avenir, si vous m'effrayez et me menacez constamment de ce fatal passé?

— On l'oublierait, si vous étiez sincère.

— Je le serai, si j'ai intérêt de l'être; ceci dépend de vous. Employez-moi, aussitôt je vous appartiendrai corps et ame; mais si vous me laissez à l'écart, s'il y a toujours sur ma tête une épée de Damoclès suspendue, il y aurait folie à moi de me frotter à vous, Monsieur. Le moment presse, Bonaparte marche sur Paris, vous n'avez plus le temps de le combattre à force ouverte...

— Vous le croyez...

— J'en suis certain; au moment où je

parle, le maréchal Ney, investi de la confiance du roi, proclame Bonaparte.

— Vous le calomniez.

— Je le dénonce, me fut-il réparti froidement. La trahison, la défection vous environnent; sortez de France, allez attendre au dehors l'effet de ma parole.

— Monsieur le duc d'Otrante, dis-je d'un ton solennel, nous avons, le roi et moi, à consommer un grand sacrifice, celui de nous rapprocher de vous; nous l'accomplirons, puisqu'il importe au bonheur de la France; recevez donc, au nom du roi, et de ma bouche, la promesse de vous faire entrer au conseil, de vous confier les portefeuilles unis de l'intérieur et de la police. Mais en retour de cet acte inqualifiable de condèscendance et d'immolation aux intérêts publics, quel engagement aussi prenez-vous envers nous?

J'aurais voulu être peintre pour saisir dans ce moment la richesse du jeu de physionomie de Fouché, lorsque le comte d'Artois lui annonça la volonté de Louis XVIII.

Son allégresse n'eut pas de borne; il se mit sans façon à mes genoux, il pleura même, le parfait comédien, puis il me dit :

— C'est avec désespoir que je répète à Monsieur des paroles sinistres : tout est perdu maintenant, l'insurrection marche à pas de géant, et l'aigle de Bonaparte *vole de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.* (Cette phrase, qui me frappa par sa tournure pittoresque, je la retrouvai tout entière dans la fameuse proclamation de Bonaparte, que je connus plus tard ; comment était-elle déjà venue à Fouché? ou bien était-ce lui qui l'avait envoyée toute faite à Bonaparte; je n'ai pu expliquer ce problème.) N'attendez rien de l'armée, rien de la garde nationale, rien de la populace, mais de moi seulement; faites en sorte que le congrès de Vienne vous seconde, je me charge de lancer Bonaparte dans une route où il se fourvoiera; je vais le mettre en présence de la démocratie, lui, le plus despote des hommes. Je prendrai le ministère qu'il me donnera,

mais par délégation du roi de France, et non de l'empereur des Français; j'espère mener si bien la barque qu'en chavirant sous Bonaparte, elle se redressera pour continuer le voyage avec Louis XVIII.

J'écoutai toutes ces choses avec désespoir et consolation; je ne pouvais m'avouer que la fortune nous était infidèle, et pourtant, rien n'était plus vrai. Je doutais, j'hésitais; lui, au contraire, parlait en homme sûr de son fait, mais autant du retour que du départ, tellement qu'il rétablit l'équilibre dans mon esprit.

Je sortis du Louvre, je rentrai aux Tuileries où le roi m'attendait avec impatience. Son chagrin fut encore plus amer que le mien; il tempêta, injuria les hommes, le maréchal Ney surtout, bien qu'encore, la nouvelle de sa défection ne nous fût pas arrivée. Le roi me dit qu'il allait aller à la chambre des députés où les pairs devaient se rendre de leur côté. Le roi s'était mis en tête qu'il fallait me faire jurer publiquement, *foi et hommage* à sa charte sacrée.

Dans la disposition où nous étions, j'aurais juré tout ce qu'on aurait voulu, la charte surtout, car celle-là devenait notre arche de salut, dans la conflagration générale. C'était, je m'en rappellerai jusqu'à mon dernier jour, le 16 mars 1815; j'allai en courant, m'habiller; le temps pressait, nous arrivâmes au moment précis. Le chemin s'était fait tristement; les soldats criaient à haute voix : *vive le roi*, et plus bas ajoutaient : *de Rome*, *de Rome*. Ce mot frappa mon oreille plusieurs fois.

Les acclamations de la salle, l'accueil qui nous y attendait, me dédommagèrent un peu de ce chagrin. On sait que le roi y prononça un discours admirable; après lui, j'osai, contre l'usage, prendre la parole et annoncer mes sentimens constitutionnels; certes, je les tiendrai, quoi qu'il m'en coûte *.

Comme nous quittions la salle, on in-

* On a dit que cette conversation avait eu lieu chez la princesse de Vaudemont.

forma le roi de la défection de Ney, que Fouché savait déjà. Que nous étions mal servis à cette époque! Il est de fait, que pendant tout le mois de mars 1815, le télégraphe manœuvra uniquement dans l'intérêt du ci-devant empereur. Cette nouvelle étourdissante fut le dernier coup; voici de quelle façon je la mandai à ma fille :

« Paris, ce 16 mars 1815.

« Ma chère fille, qu'allons-nous deve-
« nir! le roi avait placé sa confiance dans
« le maréchal Ney, et le maréchal vient
« de le trahir. Il a passé à Buonaparte avec
« tout son corps d'armée; cet exemple
« sera suivi par tous ceux placés sur cette
« ligne. Suchet nous informe qu'il n'ose
« pas espérer de conserver Strasbourg au
« roi. La Vendée reste immobile, que fera
« le Midi?

« C'est vous autres, chers Gascons, Pro-
« vençaux, Languedociens, qui défendez
« notre couronne. Ma chère fille, ma jour-

« née a été remplie. — Qui, direz-vous, que « j'ai vu ce matin? je vous le donne à deviner en mille? — Qui? — Fouché! — Oh! « — Et de quelle part? — De celle du roi. « — Que pouvait avoir le roi à faire dire « à un tel homme? — Lui offrir un ministère. — Mon Dieu! — Nous venons de « la chambre des députés, où j'ai juré le « maintien de la charte; on ne me calomniera plus. — En même temps? nous « avons appris la trahison de Ney; il passe « à Bonaparte, après des engagemens si solennellement pris. Où sommes-nous, ma « fille? où va l'antique honneur, la loyauté « de nos pères? — Je ne compte plus qu'en « vous, qu'en mon fils; j'espère que Damas-Crux, que Vitrolles feront des merveilles; là, on crie, on le promène et on « attend. Où en serons-nous sous huitaine? « Dieu le sait. »

VINGT-QUATRIÈME SOIRÉE.

Une séance du Comité de salut public, en 1783.

La Fontaine a tout dit; son recueil est un cours complet de morale. J'ai connu un digne prêtre qui chaque jour lisait un psaume de David, un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ et une fable de La Fontaine, prétendant que celle-ci lui offrait, autant que les autres, des sujets de méditation morale. Ceci me revient à propos de Fouché; à l'entendre, il n'avait trempé que de loin dans le gâchis révolutionnaire. C'est encore notre fabuliste: ses animaux malades de la peste.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mutins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

Fouché donc se prétendait pur de tout méfait, pour lequel on ne lui trouvait pas la main dans le sac; aussi parlait-il librement d'une foule de crimes qu'à l'entendre il aurait empêché, s'il en avait eu le pouvoir. Mais le pauvre enfant, il était seul contre une masse de coquins sans pudeur. Ecoutons le parler; il me raconta le fait suivant, vers la fin de juillet 1815.

« Nous nous détestions (tous les membres de la Montagne, fraction de la Convention nationale), notre fraternité était infernale: jalousie, animosité, envie, besoin de nuire, appétit du mal, amour de la famosité; un Gascon, à nous voir *inter nos*, aurait dit que *c'était à faire trembler.* Robespierre exécrait Marat, qui abominait Saint-Just, qui crachait sur Fabre d'Eglantine, qui disait pis que pendre de Couthon, qui but à plaisir le sang de Danton. Oh! l'amitié jacobine, que Dieu en préserve les honnêtes gens!

Le roi venait de mourir; on avait mis en arrestation Egalité. Les têtes tombaient dru comme grêle, et, au nom de la liberté, nous étendions sur la France une effroyable tyrannie. Le Comité de salut public se rassemblait tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; au commencement de sa création, c'était comme le conseil des Trois à Venise. Un peu plus tard, il siégea dans les Tuileries, où est aujourd'hui la salle du trône.

Je vois encore la grande table ronde autour de laquelle nous nous rangions; on l'avait d'abord couverte d'un tapis de drap vert, mais comme, à plusieurs reprises, on y posa de objets mouillés de sang, cela y fit tache, et une belle nuit le tapis vert disparut, et l'on nous en donna un rouge. Cela, d'ailleurs, était significatif.

On voyait là quelques écritoires en faïence, une en forme de boule, que la tradition prétendait avoir servi à Louis XV, une rame de papier à la marque du Comité, des plumes, des canifs, de la mauvaise cire d'Espagne, car il n'y avait rien de bon à

cette époque; plus, des bouteilles de vin... exquis, le reste de la cave royale, des verres fleurdelisés, qui servaient de texte à nos plaisanteries.

A part les membres désignés de droit pour former le comité, les *bénévoles* y prenaient place. Je me souviens que j'y arrivai un soir, ou plutôt une nuit, car il était une heure du matin. Robespierre écrivait un discours, qu'il prononça le lendemain; Danton lisait la Pucelle, Saint-Just dormait; je ne sais trop ce que faisaient Lebas, Tallien et Amar.

Un silence profond régnait, celui des tombeaux; mon entrée fit diversion.

— Qu'est-ce ? s'écria Robespierre.

— L'ami Fouché, dit Lebas.

— Un traître peut-être à la cause de la république, ajouta gaîment Saint-Just; c'était une gaîté du temps.

— Qu'en conséquence on enverra sur la place de la Révolution, dit encore Amar en riant.

— Messieurs, dis-je, en saluant, bien obligé de la bonne entrée.

Ce mot, *messieurs*, fit bondir Danton.

— Que tu es muscadin! citoyen t'écorche la bouche.

— Qui en est digne? dit Robespierre; n'est pas citoyen qui veut. On a eu tort de proscrire le *monsieur*, on l'aurait appliqué aux nobles, aux aristocrates, et on ne nous eût pas confondus avec eux.

— Et cela aurait rendu le triage plus facile, et par conséquent plus prompt, repartit Tallien.

Amar. — Citoyens, ça ne va pas.

Moi. — Si, ça va ; une tête de roi roule.

Robespierre. — Une belle affaire : je suis à former le vœu de Caligula.

Tous. — Pour le genre humain?

Robespierre. — Pour tous les monarques.

Tallien. — Et leurs familles.

Danton. — Des femmes, des enfans.

Tallien. — Louvetaux et louves à étrangler, vu le péril de la propagation des espèces.

Robespierre. — On aurait la ressource du croisement des races.

Lebas. — Dans ce cas, j'épouse la veuve Capet.

Danton. — Vieille.... je suis pour l'Elizabeth.

Robespierre. — Et moi pour la petite.

Danton. — Vrai, je gage que tu y rêves?

Robespierre. — Et toi, à la tante?

Danton. — Celle-là n'hérite pas à défaut de frère.

Robespierre, *riant*. — Et la loi salique?

Danton. — A-t-elle survécu à la chute du trône?

Amar. — *Messieurs*, pour que l'on ne se querelle pas entre frères! nous le sommes tous ici.

Tous. — Oh! sans doute.

Et Robespierre lança sur Danton, un regard de mort.

Amar, *poursuivant*. — Je vote que l'on fasse tomber les têtes de ces donzelles.

Saint-Just, *claquant des mains*. — Bravo, Amar! la palme civique pour Amar!

Moi. — Des femmes? une enfant?

Amar. — Des coquines qui nous brouilleraient. Non, pas d'alliance avec ces péronnelles, épousons de franches républicaines, à la bonne heure.

Danton *à Robespierre, en lui faisant les cornes.* — Ça te le coupe.

Robespierre. — A qui en veux tu? pourquoi m'asticoter ainsi? tu cherches à perdre un pur patriote; mais il te brave, il n'y a chez lui qu'amour de la vertu et pas dépouilles du garde-meuble.

Je vis briller en l'air quelque chose de sombre qui traversa la table en sifflant. Robespierre détourna la tête, et la bouteille que Danton lui avait lancée à la figure, alla se briser contre la muraille. Nous nous levâmes tous.

— Vil calomniateur, s'écria Danton, tu m'accuses de vol? je pourrais t'accuser de tyrannie.

Robespierre, *balbutiant.* — Qui me cherches, me trouve.

Danton. — Eh bien soit!

Tous. — Un duel? le retour de l'ancien régime? Ah! frères et amis.

Danton.—Moi, son frère? Non! Moi, son ami? Jamais! — Un fourbe, un hypocrite, un tueur de roi pour les remplacer!

Robespierre.—Va, jaloux! qui flagorne le peuple afin d'en obtenir la dictature, et qui te fait payer par Egalité.

Danton, *exaspéré*, *se levant*.—Il faut que je t'assomme! Malheur à qui l'ôtera de mes mains!

Nous nous interposâmes tous, mais pas assez lestement pour que Robespierre ne reçut quelques horions. Cette scène attira des hommes de garde, entres autre le jeune menuisier Duplay qui lança plusieurs coups de poings à Danton. Pendant ce temps, j'entraînai Robespierre dans une salle voisine, tenant dans la main gauche un candelabre à deux bougies.

Moi. — Où sommes-nous?

Robespierre. — Dans la chambre à coucher du *roi*.

Moi. — La chambre de Louis XVI?

Robespierre. — Voilà son lit; on ne le refera plus.

Moi.— Est-il défait? (Les rideaux étaient fermés.)

Robespierre. — Depuis le dix août, qui s'y coucherait?.... Sais-tu, Fouché, que ce serait un présage.

Nous entendîmes un léger bruit. Robespierre pâlit, et je jetai un regard interrogateur; puis, dirigé par le même bruit qui continuait :

— Je paris, dis-je, qu'un *officier* (on appelait ainsi les domestiques alors) dort sans cérémonie sur le lit de Louis XVI.

— J'ouvris brusquement les rideaux..... Oh surprise! ce n'était pas un misérable valet, mais un jeune officier, Corse d'origine, à qui j'avais donné rendez-vous ce soir là, aux Tuileries, où je devais le présenter à Carnot. Ce Corse, monseigneur, c'était Napoléon Bonaparte, qui, comme il me le conta, s'était lassé de m'attendre et ayant rencontré un lit, y avait pris place..... Singulier effet de la destinée!....

— Robespierre encore ne se croyait pas dévoué aux poignards ; il ne s'épouvanta guère de la rencontre. Je renvoyai *mon Corse* que je devais retrouver plus tard et nombre de fois, et nous, avec Robespierre, nous rentrâmes au Comité de salut public. anton n'y était plus. Saint-Just querella son ami Robespierre d'avoir manqué de sagesse. Tallien proposa de porter des paroles de paix à Danton ; il y alla en effet, et peu après Danton revint.

—Robespierre, dit-il, nous avons tort de nous chamailler. Soyons amis ! l'intérêt de la république l'exige.

—Tu as raison, mon ami, je te demande pardon de l'intempérance de ma langue.... mais....

DANTON.—Et moi de la bouteille lancée ; il eut mieux valu la boire.

— LEBAS. — Qu'à cela ne tienne ; il en reste dans les caves du tyran.

A propos du mot tyran, Robespierre signala l'officier que nous avions trouvé couché sur le lit de Louis XVI.

Saint-Just. — Citoyens, si on en voyait ce *monsieur* au Luxembourg?

Moi. — Pour quel motif.

Sains-Just. — Comme aspirant à succéder au despote.

Il dit cela si gravement, que Robespierre même ne put s'empêcher de rire; la chose parut alors si bouffonne et si ridicule par son invraisemblance, qu'on fit honte à Saint-Just de sa pensée; mais lui, qu'une prévision éclairait sans doute, hocha la tête et nous dit :

— Un militaire ! un militaire... si jamais en France il y a un sceptre, ce sera une épée qu'on aura façonnée ainsi; et qui porte aujourd'hui l'épée? uniquement les militaires.

On fit apporter du vin; on but; on chanta même. Puis arriva le directeur du *Moniteur*, le petit Trouvé, qui venait chercher la liste des suppliciés de la journée. Robespierre, en la lui remettant, lui dit :

— Trouvé, tu as fait un chef-d'œuvre, ton ode sur le dix août te place au rang des

premiers citoyens; il y a de la verve, de la chaleur.

— Et du sentiment, répondit le jeune homme, et de la haine pour la tyrannie. Il y manque de l'amour pour toi, incorruptible Robespierre; mais, si tu veux permettre que je te dédie un poëme.....

Après le trépas de Robespierre, cet homme de lettres fit représenter une tragédie où celui-là était voué à l'indignation publique.

Il sortit : nos collègues partirent aussi; il était au moins quatre heures. Robespierre me pria de l'accompagner chez lui avec Duplay. J'y consentis; je logeais alors rue de la Convention, 597 (rue du Dauphin); nous étions voisins, car lui demeurait rue Saint-Honoré, chez Duplay le menuisier; cette maison démolie s'élevait sur l'emplacement de la rue Duphot aujourd'hui.

Robespierre, en cheminant, me dit : — Ce Danton est un infâme; il verra, si je veux m'allier aux Capets : avant la fin de l'année, il faut que Marie-Antoinette et sa belle-sœur suivent le roi.

Je me récriai.

— Sans cela, ajouta Robespierre, mes ennemis crieraient toujours que je veux épouser la demoiselle ; au lieu que, lorsque je serai couvert du sang de tous ses proches, on n'osera plus me calomnier sur ce point.

— Et Danton alors moins qu'un autre.

— Danton est un escroc, un conspirateur : tu le verras trahir la république; mais je veille, et quiconque affectera la dictature me trouvera prêt à le précipiter du haut de la roche tarpéienne : l'arbre de la liberté a besoin, pour croître vigoureux, du sang de Danton et des siens.

VINGT-CINQUIÈME SOIRÉE.

Entrevue avec l'empereur Léopold.

Que j'ai vu varier la politique des cabinets de l'Europe! combien de fois, ce qui, avec eux, était de principe la veille, devenait hypothétique le lendemain! Nulle fixité, nulle permanence ; l'intérêt du moment devenait le dieu unique, auquel tout ce monde sacrifiait. Les Bourbons, devant eux, étaient des moyens et non une cause sacrée. Que gagnerons-nous, se demandait-on sans cesse, non, à les soutenir en réalité, mais en feignant de prendre leur parti?

On partait de ce point, et l'on arrivait

toujours à une conclusion fausse. Les victoires de la république, celles de Buonaparte, renversaient tous les plans, et, de jour en jour, la restauration s'éloignait, et les monarchies tombaient l'une après l'autre, dru comme grêle, sans que même les républiques se soutinsent. Je vais le prouver avant que d'en venir à ce que je veux raconter de mon entrevue avec l'empereur Léopold, où il déploya toute la faible politique de son cabinet, et les conseils routiniers.

Le royaume de France une fois disparu, on vit tomber le duché de Brabant, la république de Hollande, Hambourg et les Anséatiques; l'Espagne, le Portugal, changèrent de maître; la révolution à l'avance avait atteint les royaumes de Sardaigne et de Naples, l'Etrurie, les duchés de Modène, de Parme, de Plaisance, de Milan; les républiques de Venise, de Gênes, de Lucques, du Valais, de Genève, de Raguse, que son éloignement ne sauva pas du cataclisme universel. Les états du pape prirent fin, et la

Hesse, le Hanovre, le Tyrol, l'Illyrie, la Carinthie, la Carniole, et la meilleure partie de la Prusse. La Pologne remaniée apparut en fantôme menaçant, et de tous les côtés ce n'était que restaurations dangereuses, fondées sur des ruines positives.

Les souverains épouvantés ne savaient que devenir : aucun d'eux ne peut s'attribuer les chances qui ont changé l'état de l'Europe. Sans l'opiniâtreté de Buonaparte, d'une part, et sans le froid à trente-deux degrés de l'autre, où seraient aujourd'hui la Russie et l'Autriche ? surtout cette dernière qui a tant gagné à ses revers, et qui ne doit pas ses gains à ses victoires mais à sa fortune heureuse?

Certes, au commencement de la révolution française, l'Autriche ne prévoyait pas la série étonnante de désastres par lesquels elle aurait à passer. Dès que l'on vit la lutte établie entre le roi et la nation, on mit sur la table ronde du cabinet une carte de la France, et on l'entailla pour voir ce qu'on pourrait en détacher à convenance. On ne

manœuvra plus que dans ce but, et l'on courut à des malheurs incroyables, que le hasard seul, je le répète, a réparé.

Notre infortune s'accrut de la mort de l'empereur Joseph II. Ce prince médiocre, et qui a tant fait pour s'acquérir la réputation de grand homme, avait compris la révolution française; on en eût la preuve dans une lettre, qu'on intercepta, et qui peut-être est la cause de sa mort. Tout porte à croire qu'il mourut empoisonné, et que le crime fut médité dans les conciliabules de la propagande révolutionnaire. Voici cette lettre, inconnue jusqu'à présent, et qui ne sera pas une des pièces les moins importantes de l'histoire contemporaine.

Elle était adressée à la reine, et elle ne lui parvint qu'en duplicata.

« Vienne, ce 2 janvier 1790.

« Ma chère sœur, où va donc la révolu-
« tion de France? Au train dont elle com-
« mence, la nôtre (il entendait la révolte
« des Pays-Bas) ne sera qu'un jeu d'enfant.

« Vos meneurs vont plus loin que de vouloir « des changemens et des améliorations con- « stitutionnelles; c'est au trône qu'ils en « veulent, non seulement au vôtre, mais au « mien, et à ceux de tous les potentats. « Malheur à ceux-ci, s'ils profitent des em- « barras du roi de France, pour leur avan- « tage particulier. Chaque fleuron qu'ils lais- « seront tomber de la couronne de Louis « XVI, détachera une province de la leur. « Je suis déterminé à ne pas distraire ma « cause de la vôtre, à ne traiter qu'avec S. « M. T. C., libre des chaînes dont on le « charge. Si le roi reconnaissant veut être « juste, tant mieux : s'il ne l'est pas, mon « profit aura été dans mon propre affermis- « sement. Telles sont mes pensées, ma chère « sœur, et ma résolution inviolable. Que mon « frère, le roi votre mari, la connaisse; « ne la laissez pas ignorer, ni à M. le duc « d'Orléans, ni aux novateurs, afin qu'ils « perdent l'espoir de m'éblouir. Je vais tout « disposer pour une guerre prochaine, « guerre d'empire, guerre européenne. Je

« viens d'écrire dans ce sens à S. M. l'im-
« pératrice de Russie, aux rois de Suède,
« de Prusse, de Dannemarck, d'Angleterre,
« de Sardaigne et de Naples; j'écrirai très
« incessamment à leurs majestés catholiques
« et très fidèles (les rois d'Espagne et de
« Portugal). Je pense, que tous verront
« clair, et abandonneront le fol espoir de
« partager la France. C'est un leurre, dont
« les révolutionnaires se serviront : bien sot
« sera celui qui y mordra. Les effets vont
« suivre de près mes paroles, et si Dieu me
« prête vie, tout aura pris à Paris une face
« nouvelle au mois de mai prochain. Je vais
« appeler auprès de moi M. le comte d'Ar-
« tois; je m'entendrai avec lui, nous agi-
« rons de concert, et surtout avec la meil-
« leure intelligence.

« Adieu, ma chère sœur, je suis, sans
« cérémonie, le frère qui vous aime le
« plus. »

« *Signé*, JOSEPH. »

L'effet de cette lettre fut mortel, on

comprit tout ce qu'il fallait craindre de l'empereur Joseph II, et on le dévoua à la mort. La propagande révolutionnaire avait à cette époque des séides prêts à exécuter ses arrêts : elle régnait par violence, fanatisme et libéralité; elle disposait déjà des trésors du Palais-Royal, de ceux de la France, et la franche-maçonnerie, qui formait alors sa branche principale, lui procurait des mines d'or. On versait dans les caisses de cette société mystérieuse et malfaisante les crusades du nouveau monde, les piastres espagnoles, les guinées anglaises, les marcs-banco hambourgeois, les ducats de Hollande, les louis de France, le carlins de Piémont, les frédérics et autres monnaies allemandes; elle recevait jusqu'aux sequins de Venise, aux écus d'or de Florence et aux piastres papales.

Il fut donc facile de trouver un empoisonneur, et le noble Joseph II mourut au moment où il s'armait pour la plus sainte cause. Je me trouvais à Turin, lorsque je reçus la nouvelle positive de cette affreuse catastro-

phe. Déjà j'en avais eu vent; un émigré vint me voir, il se mit à mes pieds.

— Monseigneur! me dit-il, je suis franc-maçon, j'ai atteint les hauts grades, ceux de rose-croix, d'illuminé, de maître écossais, de chevalier du temple; dès lors on a dû par force, et me jugeant d'après le plus grand nombre de mes confrères, m'admettre à la communication de ce que l'on appelle *les bulletins de correspondance*: c'est une espèce de gazette manuscrite, qui passe de main en main, et qu'on ne laisse lire qu'à ceux revêtus de mes dignités; j'y ai lu hier que LE VENGEUR était arrivé à Vienne en bonne santé, et qu'il travaillerait dès le lendemain. Or, monseigneur, j'apprendrai à votre altesse royale, que le *vengeur* est le misérable ayant charge d'empoisonner S. M. l'empereur.

A cette révélation un cri d'horreur et d'épouvante m'échappa. Je remerciai l'honnête homme qui se dévouait au poignard de ses complices, pour sauver l'empereur s'il était possible; je lui promis un secret

que j'ai fidèlement gardé, et j'allai faire part de ceci au roi de Sardaigne. Dirai-je que je trouvai en lui un incrédule? Il me dit que l'on se moquait de moi; j'insistai, il promit d'expédier un courrier à Vienne, et de faire tenir à S. M. I. et R. la lettre que je lui remettais. La chose eu lieu, mais huit jours après on sut que le frère de la reine de France était expiré et presque subitement.

Le roi de Sardaigne fut contraint de revenir sur son opinion. Il n'était plus temps et les mesures de sûreté, de prudence, que lui-même prit, furent les conséquences de ce que d'abord il avait négligé.

Joseph II ne laissa point d'enfant de ses deux femmes, les princesses de Parme et de Bavière. Ce fut son frère, le grand duc de Toscane, qui lui succèda sous le nom de Léopold II. Ce prince, tant qu'il fut à Florence, y jouit d'une haute réputation; les philosophes, unis aux Jansénistes, se déclarèrent ses trompettes, et sa renommée remplit l'Europe. Prince sage, éclairé, tolérant,

philantrope, il faisait régner la justice et les lois dans ses états; on n'entendait que des concerts de louanges à son sujet, et, vu l'exiguité de la Toscane, c'était un Titus au petit pied. Mais la fortune amena Léopold sur une scène plus vaste, et là, étant mieux vu, il déclina rapidement, ses proneurs l'abandonnèrent et même se mirent à déblatérer contre lui.

Et pourquoi s'il vous plaît? Parce que dans la règle constante de ceux de sa maison, la politique de Vienne n'était pas la même que celle de Florence; parce que sur les bords du Danube on le guidait à d'autres maximes que celles en usage sur ceux de l'Arno. Ici, on pouvait être philosophe incrédule impunément; là, il fallait être bon catholique. On avait vu ce qu'il venait d'en coûter à l'empereur Joseph pour s'être conduit autrement.

Le nouvel empereur qui, par le fait, n'était que ce que le voulait ses ministres, accepta les coutumes autrichiennes. Je le reconnus sans peine au jour où je le vis.

Les événemens cheminaient, la révolution française devenait plus menaçante; ma belle-sœur, qui toutes que le roi mon frère, en appréciait mieux les conséquences, me pressait, me suppliait de voir Léopold, et finit par m'envoyer la lettre suivante, qu'elle me chargea expressément de ne remettre qu'à lui-même :

« Mon cher frère, je mets de côté les « formes diplomatiques, ne voulant, cette « fois, m'adresser qu'à votre cœur; c'est à « lui que je parle, à lui que je confie le soin « de ma conservation, de celle du roi, de « nos enfans et du reste de la famille royale « de France.

« Nous sommes tous prisonniers à Paris, « dans notre château des Tuileries, sous la « surveillance du maire de Paris, M. Sylvain Bailly, véritable maire de palais, et « du commandant de la garde nationale, « le marquis de Lafayette, niais, sournois « et ambitieux, qui voudrait bien travailler « pour son compte, et qui n'agit forcément « que pour celui du duc d'Orléans.

« Une conspiration est ourdie : il s'agit « tout au moins de se défaire du roi, et de « laisser la régence à ce prince ; et comme « on sait que je ne quitterai pas le royaume, « on m'y assassinera. Le meneur, chef de « cette ligue abominable, est un certain « comte de Mirabeau, sujet exécrable que « je méprise et que je dois ménager.

« Mon frère, si vous ne venez pas au « secours de votre famille, vous en aurez « des remords éternels, car je ne vous laisse « pas ignorer le péril où nous sommes ; je « vous le répète, on en veut à mes jours, à « ceux du roi, et peut-être à ceux de mon « fils, quoiqu'on n'en parle pas encore. Il « faut tout craindre du duc d'Orléans, du « comte de Mirabeau, et de leurs sous-« ordres ; il y a dans cette tourbe des gens « que j'ai comblé de biens, les frères La-« meth, le marquis de Chauvelin, le chevalier « de Cabière, le duc d'Aiguillon et consorts. « C'est une indignité! Sachez bien que si on « nous tue, vous serez en péril ; on vient « d'immoler notre frère Joseph à l'avan-

« tage de la propagande. Les francs-maçons, « sous prétexte de venger les templiers, « veulent la chute de tous les trônes.

« Il n'y aura que peu à punir, le reste est « égaré, et le pardon lui est certain; mais « ne vous endormez pas, ne suivez pas, « dans cette affaire, les règles d'usage. Les « monstres qui, au 6 octobre dernier, ont « versé le sang de nos fidèles gardes-du-« corps, veulent boire le nôtre; ma famille « me livrera-t-elle aux bourreaux?

« Mon autre frère, Monsieur le comte « d'Artois, vous remettra cette lettre. Je « le charge de vous instruire, de vive voix, « de ce que je ne veux pas écrire, je « l'avoue; de tout ce qu'il vous dira, tenez-« le pour vrai, car il est, lui, bien inten-« tionné, et ses affections me sont prou-« vées.

« Mon frère, je vous le répète, rien de « ceci ne s'adresse à l'empereur, ni au roi « de Bohème et de Hongrie. Ah! si notre « chère et auguste mère vivait, je ne descen-« drais pas au rôle de suppliante; il ne me sied

« pas, et il convient encore moins que vous « m'y laissiez.

« Adieu, votre affectionnée sœur,

« MARIE-ANTOINETTE. »

« P. S. Le roi m'a chargé de vous dire « qu'il m'avoue en tout; il a le cœur navré « de l'injustice avec laquelle on soupçonne « la pureté de ses intentions. »

Muni de cette lettre, dont je donnai avis aussitôt à S. M. I., je me hâtai de solliciter de nouveau une entrevue; elle me fut accordée, puis on l'ajourna, puis on y revint; enfin, il fut convenu que je me rendrais à Mantoue. Le prétexte de mon voyage serait une visite que je ferais à mon cousin, l'infant, duc de Parme; en conséquence, je me mis en route, et j'arrivai rapidement à cette résidence.

J'avais encore les yeux remplis de la grandeur et de la magnificence de Versailles; aussi, en entrant à Turin, je me crus dans une belle maison bourgeoise

lorsque je vis le palais du roi. Ce fut pire, à Parme, mon Dieu! et j'en demande pardon à mes cousins; que cette cour me parut chétive et rabougrie, et même quelle petitesse d'échelle; et pourtant, on régnait là aussi fièrement qu'en France, et avec bien plus de pouvoir à cette heure.

L'infant, duc de Parme, avait reçu du célèbre Condillac et du chevalier de Kéralio une éducation dont on avait fait beaucoup de bruit; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on avait craint que le prince ne fût infecté du venin du philosophisme, et qu'on s'était en ceci trompé complètement. Mon cousin, en avançant en âge, reconnut la fausseté de ces vaines maximes, et il se rendit l'humble serviteur de notre sainte religion, n'ayant pas peur de laisser à l'inquisition le soin de purger ses états des livres impies et des mauvais principes.

L'infant avait épousé une sœur de la reine de France, princesse charmante, spirituelle, et qui, autant que Marie-Antoinette, était en butte à d'indignes calomnies.

La tactique de nos ennemis a toujours et partout été la même, consistant à nous peindre comme si nous étions des tyrans féroces, et nos compagnes comme autant de Messalines.

On faisait grand bruit de ce que le duc de Parme, ayant peu de travail en qualité de souverain, suivait pieusement et avec plaisir les offices, soit à la cathédrale, soit dans quelque couvent : il imitait en cela ses aïeux, les rois Robert et saint Louis ; et certes, ces monarques sont dignes de nos respects et de notre admiration. Pourquoi les philosophes qui blâment si perfidement de tels goûts, se sont-ils tu pendant long-temps, sur les scandales dont la Prusse et la Russie ont été le théâtre?

Ces mesieurs sont partout les mêmes. Je me ressouviens d'avoir vu interdire, en France, le marquis de Brunoy, parce qu'il mangeait son bien en cérémonies pieuses, et en même temps, on laissait MM. de Villette et de la Vaupaliers se ruiner avec une

toute autre licence, l'un au jeu, l'autre dans les coulisses, sans qu'il vînt dans l'idée de qui que ce soit de les dire aliénés.

A Parme, on me régala de mensonges sur le compte du duc : j'entendis parler de la fameuse *via crucis*, où, à chaque station de chapelle fermée, il trouvait un groupe lascif de paysannes demi-nues. Je méprisai ces infamies ainsi que je le devais; j'en fis autant pour ce qui concernait l'archiduchesse Marie-Amélie, et je ne l'ai jamais rencontrée dans les rues de Plaisance, un fouet à la main, pour en frapper les passans, comme on a osé l'imprimer. Hélas! je ne sais ce que notre famille a fait à la révolution; j'aurais souhaité qu'elle en fût mieux connue.

Le duc de Parme, non encore effrayé, ainsi qu'il le fut plus tard, à l'époque où M. le comte de Provence, mon frère aîné, eut à se plaindre de lui, me reçut à bras ouverts. Il me plaignit, il m'offrit tout ce dont il pouvait disposer; je le remerciai et lui en ai conservé de la gratitude. Au reste le prince devait posséder de hautes qualités,

car Buonaparte, qui se connaissait en hommes, lui a toujours manifesté une estime particulière : il lui en a donné des marques, en voulant le porter au trône de Toscane. On sait que M. le duc de Parme s'y refusa opiniâtrement, et que son fils seul a porté cette couronne éphémère.

De Parme, je me rendis secrètement à Mantoue, où S. M. I. arrivait de son côté. L'empereur avait avec lui le baron de Thugut, homme de peu, homme de rien, et dont l'Autriche, selon sa coutume constante, avait fait un personnage dans ce pays tout d'aristocratie. Le chemin des honneurs et des dignités n'est pas fermé à la roture, on tient à ne pas la désespérer, et en conséquence il y a constamment, parmi les membres du cabinet, un bourgeois, et souvent pis, qui doit son élévation à son seul mérite ; cela entretient l'émulation et l'espérance.

Le baron de Thugut était cet homme obscur ; fils d'un batelier, il avait fait une fortune brillante, il était venu en France,

et mon aïeul et mon frère se l'étaient attachés par des bienfaits. Il était donc porté pour notre cause, mais il avait besoin de beaucoup d'adresse afin qu'on ne soupçonnât pas qu'il nous appartenait. Je savais son secret, je le lui gardai; il fut plus tard compromis cruellement, car les jacobins, ayant trouvé au dépôt des affaires étrangères la preuve de ses rapports pécunieux avec la France, le firent menacer, par l'intermédiaire du général Buonaparte, de divulguer au cabinet autrichien ce que l'on savait sur son compte, dans le cas où il persisterait à se montrer l'ennemi de la république.

Cette menace le tourmenta sous un point de vue, et non complètement; il lui était désagréable que le public fût instruit qu'il était à la solde de la cour de Versailles, ce qui lui donnerait l'apparence de trahison et d'un homme avide, lorsqu'au fond ce n'avait été de sa part qu'une ruse de guerre.

En effet, le baron Thugut présenta à l'empereur François Ier une autorisation libellée de la main de sa majesté l'impératrice

Marie-Thérèse, qui lui permettait d'accepter une pension du roi de France, afin que par ce moyen le cabinet français reçût pour vraies les fausses nouvelles que le baron lui communiquerait, tandis qu'en retour, il en obtiendrait des renseignemens utiles à la monarchie autrichienne.

Tout cela sans doute n'était pas franc, cela s'appelait double jeu ; mais enfin voilà comment agit la diplomatie. Tel était donc le personnage qui escortait l'empereur; j'ai voulu le faire connaître pleinement.

Sa majesté avait un air agréable, une physionomie douce et gracieuse; sa parole était lente, presque embarrassée, soit par timidité ou défaut de nature. Je savais que l'on redoutait beaucoup la moquerie des princes de la royale maison de France; on nous supposait bénévolement assez mal élevés pour être portés à rire de tout le monde. Je ne sais qui avait inculqué cette belle idée. A nos yeux, ce devait être l'archiduc Maximilien qui, si ridicule par soi-même, s'était avisé de croire que nous riions aux dé-

pens de tout le monde, parce qu'on s'était égayé aux siens.

Il m'était revenu qu'un des motifs de la répugnance manifeste de l'empereur à m'accorder cette entrevue provenait de ce qu'il craignait mon persiflage et mes mystifications. Plus la chose étaif absurde, plus je devais faire mes efforts pour la faire disparaître. Aussi, en allant vers l'empereur, je m'étais promis de porter une attention sévère sur mes paroles, et mes actions ; il en résulta une contention d'esprit incroyable à ce que je ne laissasse rien soupçonner dans mes regards, mon sourire ou même les inflexions de ma voix; ce fut donc un rude et long supplice, et en partant je n'eus pas même la satisfaction d'emporter la preuve que j'avais réussi à ne mécontenter personne.

C'était dans le vaste, sombre et splendide palais du T que notre entrevue eut lieu, ce fut sous les voûtes sublimes où Jules Romain se montra aussi habile architecte que grand peintre, que je conversai avec le représentant des Césars, non sans me rappeler

que cette pourpre impériale, dont on tirait tant de vanité, avait été colorée par Charlemagne notre aïeul, et enlevée à la couronne de France; enfin, que cet empereur devant qui je me trouvais était fils d'un père accoutumé, lui et ses ancêtres, à une longue suite d'actes de vasselage envers les miens. La maison de France trônait bon nombre d'années avant que celle de Lorraine, entée ou ayant souche commune avec celle de Habsbourg, fut sortie de son obscurité. Je sais bien aussi que ces messieurs nous font l'honneur de prétendre avec nous une même origine; cela se peut, mais qu'ils le prouvent.

L'empereur était vêtu de noir, il portait à la boutonnière la toison d'or, et n'avait aucune autre marque distinctive; il m'attendait, dans la salle où j'entrai, debout, adossé contre une table sur laquelle étaient deux bougies de cire jaune dans des chandeliers d'or; des candelabres, à trois branches seulement, achevaient de compléter l'illumination de la salle, ce qui la rendait passablement obscure.

Si je n'eusse pas su qui j'allais rencontrer, j'aurais fort bien pu demander l'empereur à l'empereur même. Cette erreur avait eu lieu plusieurs fois; mais ayant été bien averti, j'évitai la faute. Tout avait été réglé à l'avance touchant le cérémonial; nous nous y conformâmes en gens dont l'étiquette règle chaque action de la vie; puis, ce préliminaire ennuyeux épuisé, nous entamâmes une conversation intéressante. Je l'ouvris par la remise de la lettre autographe de la reine de France, dont j'étais porteur. S. M. la posa poliment sur la table voisine, mais j'insistai tant à ce qu'il en prît lecture, qu'il ne put s'y refuser; il importait beaucoup que ce fût devant moi, que l'empereur prît connaissance de son contenu.

Pendant qu'il lisait, j'étudiais les impressions de son ame: je vis un début froid, il s'échauffa par degré, et, vers la fin, une larme brilla dans ses yeux; mais comme ceci était trop homme et pas assez majesté césarienne, il essaya de me la dérober. Parvenu à la dernière ligne, un mouvement involontaire,

et dont je lui sus gré, lui fit porter la missive à ses lèvres.

— Monsieur, me dit-il, vous excusez cet entrainement fraternel?

— Il me charme, Sire, dis-je avec chaleur. Il me prouve que ma sœur malheureuse ne se sera pas adressée infructueusement à votre cœur.

— Pauvre Antoinette! dit-il alors, nous, qui enviâmes sa destinée quand elle nous quitta, aurions-nous pu prévoir les chagrins qui l'affligent.

— Ils sont à leur aurore, dis-je.

— Ah! Monsieur, cela est impossible; que peut-on de plus?

— La prison matérielle et la mort!

— C'est aller trop loin; qui voudrait en France se charger d'une telle responsabilité?

— Les démocrates, M. le duc d'Orléans.

— On les tirerait à quatre chevaux.

— Après le crime commis.

— Je vous répète, Monsieur, qu'on ne le commettra pas!

— Oui ! si l'empereur et les rois de l'Europe comprennent le péril qu'il y a pour eux, à supporter la position de Louis XVI.

— Je suis dans les meilleures dispositions, mais il faut qu'on me seconde.

— Prononcez-vous, Sire, que votre majesté se mette en avant, et l'on vous suivra.

— On ne fait pas aisément la guerre à la France, il faut de l'argent, et pour en avoir il serait bon d'obtenir des garanties ; nous avons, comme empereur et comme duc de Lorraine, des répétitions à exercer....

Il s'arrêta, suspendant le sens de la phrase, dans la pensée, sans doute, que je l'achèverais. Mais j'étais trop bien préparé sur ce texte pour ne pas redouter de m'y engager; je voyais déjà les prétentions touchans la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, qui sait même si une arrière-pensée n'y rattachait pas la Bourgogne et la Provence.

Mon silence déplut à l'empereur, qui, reprenant la parole, dit brusquement :

— Si on ne m'aide en rien, je ne peux porter seul le poids de la guerre.

— Sire, dis-je alors, ces derniers mots m'ouvrent une autre voie. Les alliés ne vous manqueront pas. Le Portugal, l'Espagne, Naples, le Piémont, Parme, feront positivement comme votre majesté. S. M. l'impératrice de Russie est disposée à fournir des hommes et de l'argent; S. M. le roi de Suède ne reculera pas, et tout me porte à croire que S. M. le roi de Prusse et M. le stathouder de Hollande entreront dans cette sainte ligue. Les électeurs de Mayence, de Trèves et de Cologne, suivront la même impulsion. Le reste de l'empire, selon toute apparence, répondra unanimement à l'appel de son auguste souverain. D'ailleurs, il ne faut pas tant de monde, la guerre n'aura pas lieu : que l'Europe se coalise, et les révolutionnaires épouvantés tomberont aux pieds de leur roi.

— Oui, je vois le fond de l'affaire; vous voulez nous mettre en avant et seuls en recueillir les avantages.

— Votre auguste majesté, dis-je alors, avec une expression de tristesse profonde

qui émut l'empereur, appelle-t-elle des avantages, le rafermissement d'un trône ébranlé? Quoi! on menace un roi de prison, de déchéance, de mort, et s'il échappe à ces criminelles tentatives, on le lui enviera, on lui en fera des avantages! Ce roi, sire, est votre frère; cette reine est votre sœur; l'Autriche, naguère, les a trouvés fidèles à leurs engagemens; ils demandent le réciproque, et rien de plus.

— Mon dieu! je sens tout cela, mon cœur m'en dit davantage; mais enfin, j'ai des intérêts locaux à contenter : mes peuples veulent qu'une guerre leur soit productive et on ne m'offre rien.

— On ne refuse non plus rien à votre majesté, et si elle croit être lésée en quelque chose, le roi, mon frère, ne refusera pas l'arbitrage de LL. MM. l'impératrice de Russie et des rois de Suède et de Prusse.

Je savais ce que je hasardais en accordant ceci; pas grand'chose. Ces trois puissances, alors surtout, n'auraient pas entendu augmenter d'une toise les états de la maison

d'Autriche. L'empereur aussi devina où tendait cette proposition; un geste de dépit lui échappa, et puis après avoir réfléchi :

— Au reste, Monsieur, j'aime ma sœur, j'aime mon beau frère, mon neveu et ma nièce ; il ne sera pas dit, que je les aurai lâchement abandonnés à ce misérable duc d'Orléans, à ce..... marquis de Lafayette, que je hais autant que je le méprise, et à ces factieux, turbulens roturiers : je veux au contraire leur prouver, à vous aussi, dont l'estime m'est agréable, et à toute l'Europe, que je suis bon parent et bon voisin. Je vais m'entendre avec l'impératrice de Russie, et avec mon frère, le roi de Prusse; nous verrons ce qu'il convient de faire : car, enfin, je sens qu'il est temps de rafermir sur nos têtes nos couronnes ébranlées par celle de Louis XVI.

Un geste que fit l'empereur, et le sens de ses dernières paroles, me fit croire qu'il voulait clore l'audience; mais lui, voyant que je me retirais et que je l'avais mal compris, m'arrêta familièrement par le bras, et, avec un sourire gracieux, me dit :

— Un moment, s'il vous plaît, prince : nous avons oublié de parler de l'Angleterre, celle-là travaillera long-temps à rendre vains nos efforts.

— Je vois, répondis-je, que votre majesté partage l'erreur commune. Non, sire, le roi d'Angleterre ne veut pas notre révolution; cette vengeance lui paraît indigne de sa vertu; celui-là est un vrai monarque, un *noble* gentilhomme.

L'épithète de *noble*, accolée à celle de gentilhomme, qui devait ne pas en avoir besoin, surprit sa majesté impériale. Je vis le moment où elle allait m'en demander l'explication. Il n'en fut rien. Je la lui aurais donnée sans peine : que de gentilshommes, depuis quarante ans, ne sont pas nobles, et, bien au contraire, sont entachés de franche roture.

— Ainsi, dit l'empereur, vous comptez sur le concours sincère de Georges III ?

— Oui, sire, et fortement.

Ceci, et mon affirmation de ton, détruisit une des croyances de Léopold II. Il pen-

sait tout le contraire : il en fut abasourdi, et, dans le fait, je savais que le roi de la Grande-Bretagne ressentait une affection fraternelle pour Louis XVI. Il en donna la preuve à cette époque, par les rebuffades et les avanies qu'il fit subir au duc d'Orléans, qui, contraint par M. de Lafayette de quitter la France, avait passé à Londres. Le roi feignit long-temps de ne pas l'apercevoir ; le jour, où enfin il lui permit de paraître devant lui, et lorsqu'il se décida à lui parler, ce fut uniquement pour faire l'éloge de mon malheureux frère, pour vanter ses vertus et le plaindre d'être en butte à la scélératesse des démocrates.

On m'a conté, que M. le duc d'Orléans, pendant cette allocution cruelle et prolongée outre mesure, sua sang et eau ; il fut même sur le point de s'évanouir. On riait de lui, autour de lui, avec un éclat scandaleux ; et à la même époque M. le prince de Galles lui fit dire, qu'il rompait toute amitié avec un prince ennemi de son roi.

Je reviens à ma très longue conversation

avec l'empereur, qui la poursuivit, en me demandant des nouvelles de madame la comtesse d'Artois, ma femme, et de mes enfans, les ducs d'Angoulême et de Berry. Il s'informa minutieusement de son royal neveu et de sa nièce, et me parut leur porter un intérêt tendre et réel.

Je pu l'examiner à mon aise. Je ne sais pourquoi je me figurai qu'il ne prolongerait pas loin sa carrière. Cette idée me frappa, et, de retour à Turin, je la communiquai à mon beau-frère, le prince de Piémont, qui me dit :

— Il nous est revenu de pareils pronostics de la part des gens de l'art. Ceux-ci sont persuadés que sa majesté impériale ira avant peu rejoindre son frère et sa mère; il en adviendra un règne sans terme pour son fils aîné.

Je ne me trompai pas, et quelques années après, le dernier empereur d'Allemagne fut couronné sous le nom de François Ier.

La conversation se prolongea.

L'empereur me dit alors :

— M. le duc d'Orléans a donc jeté le masque?

— Depuis long-temps il nous attaque.

— Mais comment peut-il avoir des partisans aussi nombreux, s'il a tant de vices et si peu de mérite.

— On le pille dans sa fortune maintenant, et plus tard on se flatte de régner à l'abri de son nom; tous les méchans viennent à lui, et ceux qui ne peuvent exister que dans les instans de trouble.

— Il y a, dit l'empereur, un de vos poètes qui a rendu en beaux vers ce que vous exprimez avec tant de chaleur en prose.

— C'est le grand Corneille, répondis-je précipitamment; il a dit dans Cinna, et mis dans la bouche d'Auguste :

Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

— Admirable poète, s'écria l'empereur!

— Et politique profond, ajoutai-je : votre

majesté se rappelle sans doute ce qu'il dit touchant les républiques.

— Oui, oui : ma noble mère me l'a fait apprendre dans ma jeunesse; je vais les retrouver, attendez un moment!

L'empereur passa sa main sur son front à plusieurs reprises, et puis, sans aucune hésitation, il débita les vers suivans :

Lorsque le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte;
La voix de la raison jamais ne se consulte;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux;
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de les laisser à celui qui les suit;
Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des Etats est l'État populaire.

— Votre majesté vient par une telle plaidoirie, de faire perdre sa cause à la révolution.

L'empereur sourit; nous parlâmes en-

core. Cette causerie se prolongeait outre mesure, et je vis clairement que l'empereur ne savait trop comment la finir. Il n'était pas satisfait: il avait d'une part des instructions de son cabinet, qu'il devait tâcher de traiter avec moi; de l'autre, sa bonté naturelle, sa délicatesse parfaite lui interdisaient de profiter de la circonstance, que ce n'était pas en présence d'un prince malheureux, qu'il fallait employer les ressources de la diplomatie. Il aurait bien voulu que je me prêtasse à sa double position, que je proposasse des sacrifices au nom du roi mon frère; je n'en faisais rien, et lui n'osait plus les exiger clairement. Enfin il se résuma, me renouvela les assurances d'un sincère intérêt, et dit que, puisque je pouvais compter sur le roi d'Angleterre, sur l'impératrice de Russie, lui, de son côté, se faisait fort de déterminer l'empire à marcher dans le sens de la saine politique; et puis il se détermina à me faire le signal de partance d'usage.

Je quittai Léopold II, très satisfait du

prince, mais ne pouvant faire fond dans les promesses de l'empereur. La nuit qui suivit cette entrevue, ne me vit pas goûter les douceurs du sommeil; je la passai presque toute à rêver, allant, venant dans ma chambre, me plaignant à la Providence, lorsque j'aurais dû adorer la profondeur de ses secrets.

Dirai-je ce qui m'arriva dans cette nuit pénible. Il le faut : le ciel parfois nous accorde des consolations, au moment où il nous semble le plus irrité contre nous.

Il y avait sur une console, et à côté de plusieurs bougies, quelques volumes d'ouvrages français, que, par une attention délicate, on avait mis là, afin que je pusse, en les parcourant, goûter cette distraction que donne certainement l'étude de la littérature. Je les regardais machinalement sans arrêter mes yeux plutôt sur l'un que sur l'autre, quand tout à coup une voix murmura à mon oreille: *prends Voltaire*. L'illusion fut si complète, que je me retournai avec promptitude pour voir qui me parlait......

J'étais seul, et pourtant j'avais entendu très distinctement ces mots : *prends Voltaire.* C'était singulier ; ce l'était d'autant plus, que j'aime peu cet auteur, qu'il est en Autriche en détestation à cause de son libertinage impie, et que je ne comprenais pas pourquoi on aurait plutôt présenté à mon choix ses œuvres que celles de nos autres grands poètes.

Pendant que je réfléchissais à ceci, ma main remuait ces volumes entassés sans ordres ; sur le dos de l'un, je lis : *Théâtre de Voltaire.* Dirai-je l'émotion que je mis à m'en saisir? et quel sentiment m'inspira soudainement d'ouvrir le tome au hasard? je me ressouvins des sorts virgiliens, si à la mode, et consultés tant de fois dans le moyen âge.

Voyons, dis-je, en riant, si M. de Voltaire, dont les écrits ont fait tant de mal à la religion et à la monarchie, ne renfermerait pas quelques pensées consolantes. Les premiers vers sur lesquels mes yeux s'attachèrent, ne sont jamais plus sortis de ma mémoire, et

combien de fois depuis les ai-je répétés aux jours où le malheur s'attachait après moi avec le plus de constance! tant à cette époque ils m'avaient surpris, et je peux dire consolé, car il me fut impossible d'attribuer au hasard seul leur apparition. Il y a toujours dans l'infortune un penchant superstitieux que l'ame la plus dégagée de préjugés, ne peut vaincre entièrement. Voici ces vers : que le lecteur, pour en bien apprécier l'importance, se mette à ma place et se rappelle l'époque et le lieu.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions céderont au danger
D'abandonner la France aux fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie;
Que leur joug est pesant; qu'on aime la patrie;
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce trone sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.

Adélaïde Duguesclin, acte II, scène 1re.

VINGT-SIXIÈME SOIRÉE.

Entrée à Paris.

Il y a deux époques de ma vie qui forment un contraste piquant, et sur lesquelles je ne me suis pas assez étendu : je veux parler de mon départ de Versailles en 1789 et de mon entrée à Paris en 1814, à peu près séparés l'un de l'autre par une intervalle de vingt-cinq ans. Dans le premier, je prenais la fuite, j'étais poursuivi par d'insolentes clameurs : une populace séditieuse, parce qu'on l'avait aveuglée, me regardait comme son plus cruel ennemi ; je laissais la famille royale au commencement d'une révolu-

tion qui devait croître et consommer une longue série de crimes ; j'emmenais mes enfans, ma femme, et, tous ensemble nous allions faire connaissance avec les affronts de l'exil et l'insolente pitié.

Je porterai toujours dans mon cœur, le souvenir de ces dernières journées, de cette nuit fatale, où le roi, où la reine, instruits que ma vie était proscrite, me conjurèrent d'éviter un assassinat à un prince de notre sang, à qui j'avais promis mon fils aîné pour sa fille. Je ne voyais autour de moi que des visages tristes et baignés de larmes ; l'épouvante, le découragement, restaient empreints sur les physionomies ; à chaque minute on m'apportait une mauvaise nouvelle ; et, lorsque je m'approchais d'une fenêtre donnant vers la ville, j'entendais les cris féroces de ceux qui déjà demandaient ma tête.

Oh ! que ces minutes me parurent longues, que je trouvais de l'amertume dans cette haine non méritée, et que c'était chose étrange, que ce passage rapide des soumis-

sions, des complimens, des adulations, dirai-je de la cour, avec ces imprécations où mon nom était mêlé, et ces menaces qui s'attaquaient à ma vie! Je dus céder, je dus sauver ce que je croyais utile à la France : ma vie, celle de mes fils; je partis donc, mais désespéré, ayant la mort dans le cœur, et la plainte sur les lèvres.

En 1814, quel changement! et néanmoins c'étaient presque les mêmes hommes. Je ne rencontrais autour de moi que des fronts joyeux, que des visages satisfaits. Les Français, éclairés par les infortunes d'une révolution consommée, avaient compris leur faute et ils revenaient aux Bourbons, comme à la seule ancre de salut sur laquelle ils pussent s'appuyer après tant d'orages; nous nous comprenions réciproquement, nous avions besoin les uns des autres, et nous ne craignions pas de faire l'aveu de notre mutuel et sincère amour.

J'ai du plaisir à rappeler les détails de cette journée mémorable, où, certes, le Parisien répara bien envers moi les avanies

d'une époque antérieure, et je ne peux résister à la tentation de retracer les diverses scènes dans lesquelles je jouai le principal rôle avec tant de satisfaction.

Je débuterai par répéter ce que me dit, le soir de ce même jour, un de nos meilleurs royalistes, M. Bertin (du Journal de l'Empire), l'un des hommes sur lesquels je peux le mieux compter maintenant; il me parlait avec enthousiasme et j'ai conservé précieusement ses paroles : elles m'ont paru résumer l'expression des sentimens de la plupart des Français.

« Nous avons vu bien des fêtes depuis vingt-quatre ans; rien n'y était épargné pour nous éblouir par la pompe et la nouvauté du spectacle, la richesse des costumes, le luxe des voitures, l'élégance des illuminations; tout l'appareil extérieur de la puissance y était déployé pour nous imposer, mais cette illusion d'un moment était aussitôt détruite et effacée par la réalité des choses; on frappait nos sens, mais on ne parlait pas et on ne pouvait parler à nos

cœurs; en vain les dominateurs de la France affectaient la majesté des rois. Nos concitoyens leur refusaient ce respect intérieur, sans lequel les hommages publics ne sont que de viles adulations, de ridicules représentations de théâtre. Ils manquaient essentiellement de dignité, parce qu'ils ne pouvaient cacher à nos yeux le caractère de nouveauté et d'usurpation qui les accompagnait partout. Leurs noms ne s'attachaient à aucun souvenir ancien et illustre, ils étaient sans aïeux, et par conséquent semblables au dernier de nos concitoyens. La fortune les avait élevés, mais la justice réclamait sans cesse, au fond des cœurs, contre l'indigne ouvrage de la fortune. Voilà les sentimens que nous étions forcés de contenir, il y a quelques jours, et qui ont éclaté aujourd'hui avec une unanimité sans exemple, à la présence d'un prince de la maison royale de France, de cette antique et glorieuse maison qui a régné sur nous pendant huit cent ans, à qui nous devons nos arts, nos sciences, nos monumens, la politesse de nos

manières, l'élégance, l'aménité de nos mœurs, et tout ce qui nous relevait autrefois parmi les autres nations. Oui, monseigneur, telles sont les causes de la joie, que nous venons de faire éclater. C'est une famille longtemps privée du père et du frère aîné, qui, en attendant la rentrée du premier, se livre à la joie que lui inspire la venue du second. »

Ces paroles de M. Bertin, me touchèrent, elles doivent servir de préambule au récit que je vais faire de ma cavalcade pompeuse dans les murs de Paris.

Dès le 11 avril, le bruit se répandit que le lendemain, n'écoutant que ma juste impatience, j'entrerais à Paris. Je perdrais mon temps à vouloir compter le nombre de Français fidèles et affamés de revoir le sang de leurs rois, qui se pressèrent autour de moi à Livry, où je venais d'arriver à trois heures après midi. Plusieurs parmi eux, soit par attachement aux formes de l'étiquette, soit par inquiétude pour ma sûreté personnelle, me manifestèrent leur sur-

prise de me voir seul et sans escorte militaire; je leur répondis :

— A travers la double haie de cocardes blanches qui ne m'ont point quitté depuis Vesoul, je n'avais pas besoin d'escorte; j'arrive à Paris avec d'autant plus de satisfaction, que je suis sûr d'y apporter la paix générale. La cocarde blanche que vous voyez à mon chapeau, vient de m'être envoyée par l'empereur d'Autriche.

J'avais à tenir tête à une multitude de députations qui me venaient, tant des villes et lieux voisins que de Paris; même les dames de la halle ne furent pas les dernières à se montrer : elles me dirent pour toute harangue, et la brièveté en faisait le prix :

« Nous sommes bien sûres du bonheur, puisque nous revoyons le frère de notre bon roi. »

— Oui, mes enfans, repartis-je, votre bonheur est assuré : nous ne venons que pour cela.

Mes anciens courtisans, ceux dont j'étais séparé depuis de longues années, accoururent

afin de me former un cortège de visages connus : le comte de Vaudreuil, qui avait pris la fuite avec moi en 1789, ainsi que le Bailly de Crussol, mon vieux capitaine des gardes; le duc de Laval, qui s'était un peu embonapartisé; le prince de Poix, qui avait fait pire; mais à tout pécheur miséricorde, et je disais en moi, renversant la phrase de l'Evangile : *Je ne suis pas venu apporter le glaive, mais la clémence.* Mesdames de Noailles, d'Avaray, de Damas, de Gleon, de Gonthault, de Lamothe, de Severac, de Montmorency, de Castille, d'Escliniar, et mille autres, arrivaient aussi vêtues de blanc et surchargées de lis. C'était de toute façon un charmant parterre royal.

A quatre heures et demie, les fifres et les tambours ayant annoncé l'arrivée d'un détachement pris dans toutes les légions de la garde nationale de Paris, j'allai à ces honnêtes gens.

— J'aime, leur dis-je, l'habit que vous portez; il est celui d'un grand nombre de bons Français. J'en ai fait faire un dans la

bonne ville de Nancy, je n'en aurai point d'autre le jour de mon entrée à Paris.

A ces mots, les cris de *Vive Louis XVIII*, *vive Monsieur*, *vive les Bourbons*, retentirent de toutes parts; l'enthousiasme ne put être contenu, les rangs furent rompus, on jeta les fusils afin de m'approcher de plus près, tous voulant serrer et baiser ma main, toucher mes vêtemens. Je me vis environné d'une foule ivre d'allégresse; des larmes de joie et d'attendrissement coulaient de leurs yeux et des miens. Je montai dans mon appartement ayant besoin d'un instant de recueillement et de solitude. Aussitôt, sous les fenêtres du château, un concert de voix exécutant avec un accort parfait, se fit entendre; c'étaient les officiers, les soldats de la garde nationale parisienne et de la banlieue, qui, réunis et mus d'un même sentiment, chantaient les airs: *Vive Henri IV*, *où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.* Je ne pus me tenir à l'écart, et, ouvrant une croisée, j'invitai ces messieurs à venir dans le salon recevoir mes remercîmens.

La nuit arriva, mais les ténèbres furent interrompues au moyen des illuminations, des feux de joie et de bivouacs dont Livry fut rempli. Certains se couchèrent, peu dormirent : j'étais de ce nombre; le moyen de goûter le sommeil, quand la veille procurait de si douces, de si pures jouissances! J'écrivis au roi, à madame la duchesse d'Angoulême et à son mari. Mon Dieu ! que j'étais heureux !

A mon lever, qui eut lieu avec une splendeur inusitée, même à Versailles, je reçus le général Dessoles, commandant en chef la garde nationale de Paris; j'avais des notes favorables sur son compte; c'est un honnête homme qui se trompe, mais qui est plein d'honneur. Le général Dupont, faisant fonction de ministre de la guerre, vint aussi; les alliés lui sont redevables de la capitulation de Baylen, qui fut le premier revers de Buonaparte en Espagne; je lui fis bon accueil : il était du nombre de ceux qui ne pouvaient plus traiter avec l'usurpateur. Tous les deux, ce 12 avril au matin, déjeunèrent

avec moi ; ils m'apportèrent l'original de l'abdication de Napoléon Buonaparte, signée de la veille. Je fis de cette pièce le cas qu'elle méritait. Au déjeuner s'assirent MM. de Vaudreuil, de Châteaubriand, de la Rochefoucault, de Damas, de Noailles, de Sesmaisons, de Larochejaquelein, et beaucoup d'autres inscrits dans mon cœur, bien que leurs noms restent au bout de ma plume.

En quittant la table, j'eus un devoir pénible à remplir ; il s'agissait de passer en revue des troupes alliées qui étaient en station à Livry. Les généraux français voyant ma répugnance, m'y engagèrent ; je cédai. J'avais d'ailleurs commencé la veille par les six cents hommes de notre garde nationale; l'étranger n'avait donc pas mon début, et c'était l'essentiel.

Je me mis en route ; une escorte française formait la haie et me suivait. La route était couverte d'une foule immense accourue de tous les côtés, et qui ne cessait par ses acclamations de témoigner son amour et

sa vénération pour ma famille et pour moi. Je m'arrêtai parfois pour parler à ceux qui paraissaient en avoir le plus d'envie. Chaque mot nous conquérait un cœur. A la barrière, je vis venir à moi le gouvernement provisoire, le préfet de la Seine, le conseil général du département, les maires de Paris et plusieurs autres fonctionnaires.

M. de Talleyrand me haranga. Il portait un costume magnifique; une longue épée pendait à son côté : eh bien, malgré ce *flon flon*, l'air prêtre sautait aux yeux : il a toujours conservé la coiffure épiscopale. Jusque là, j'étais fortement ému, et je le laissais voir; mais la présence de cet homme m'inspira une si forte envie de rire, que tout ce que je pus faire fut de ne pas éclater à son nez. Les harangues, par bonheur, vinrent me sauver, et grâce à l'ennui je ne me montrai pas trop gai. Ma réponse à ce personnage fut bien brève; je ne la lui adressai pas particulièrement, elle fut pour ses collègues.

Messieurs les membres du gouvernement

provisoire, je vous remercie de ce que vous avez fait pour la patrie; j'éprouve une émotion, qui m'empêche d'exprimer tout ce que je resseus. Plus de division ! la paix et la France ! Je la revois enfin, et rien n'y est changé, si ce n'est qu'il s'y trouve un Français de plus.

Je dis à peu près la même chose au préfet, M. de Chabrol. Déjà, et en avant la barrière de Bondy, le corps des maréchaux *de France*, étaient venus me rejoindre. Le prince d'Elchingen (Ney) portait la parole ; il me dit :

« Monsieur, nous avons servi avec zèle le gouvernement qui nous commandait au nom de la France. Votre altesse royale et sa majesté verront avec quelle fidélité, et quel dévouement, nous saurons servir notre roi légitime. »

Ces expressions me charmèrent : j'étais trop chevalier français pour douter que qui les prononçait les parjurerait bientôt, et dans ma confiance extrême, je repartis :

Messieurs les maréchaux, vous avez illus-

tré les armes françaises, vous avez porté dans les contrées les plus éloignées la gloire de notre nom français; tout ce qui a été fait pour la patrie, n'a jamais été étranger au roi: il connaît vos noms, sait vos exploits, vous en remercie et vous en réserve la récompense. Je vous en réponds d'après son ordre formel.

Ces messieurs poussèrent le cri *vive le roi*, et se rangèrent au tour de ma personne comme mes premiers gardes; je ne pouvais en avoir dont je fusse plus fier.

Tout ce préambule achevé, j'entrai dans Paris. Quel moment.... mon cœur battit de manière à m'enlever la respiration. Le cortége commençait par le régiment de la garde nationale à cheval, puis venait l'infanterie. Je suivais, monté sur un cheval blanc; je portais les cordons de Saint-Esprit, de Saint-Louis et de la Toison d'Or. On m'avait conseillé d'y joindre celui de la Légion d'Honneur; je n'osai, ne l'ayant pas reçu encore de la main du roi.

Je cheminais environné des maréchaux

de France, des généraux, des colonels, d'une multitude d'anciens officiers et de seigneurs de la vieille cour, ayant grand'peine à percer la masse compacte, accourue sur mon passage. Les acclamations de la joie publique, étaient mêlées de sensibilité et d'attendrissement. Oui, un grand nombre de spectateurs ne purent retenir leurs larmes, aux cris de *vive le roi, vive les Bourbons*. Je répondais à l'allégresse du peuple, par des salutations les plus affectueuses; à tout moment je levais en l'air mon chapeau surmonté de plumes blanches, et chaque fois des cris partaient pour saluer la cornette de Henri IV.

Comme je passais sur le pont Notre-Dame, trois colombes descendirent du ciel, presque sur ma tête, tournoyèrent autour de moi, en agitant doucement leurs blanches ailes qui resplendissaient aux rayons du soleil; la multitude vit avec moi ces oiseaux, et avec moi accepta leur présage: ce fut un moment enchanteur.

A trois heures environ, j'arrivai sur la

place qui s'ouvre en avant de la cathédrale. Je mis pied à terre devant la grande porte; tout le chapitre en chape m'attendait, ce fut M. l'abbé de la Myre-Mory, vicaire-général pendant les vacances du siége, qui me fit le compliment d'usage ; j'y répondis par ce peu de mots :

« Monsieur, messieurs, nous sommes les instrumens de la Providence; les enfans de saint Louis ne manqueront jamais à la religion de Clovis. Je suis heureux de pouvoir remercier Dieu dans votre basilique. Le roi est plus impatient encore de se retrouver ici, et il ne sera heureux que lorsqu'il sera assuré du bonheur de son peuple. »

J'entrai la tête découverte, marchant sous un dais porté par quatre chanoines, et dont les dames de Saint-Michel avait fait cadeau en mon honneur.

Dans le sanctuaire étaient réunis les cardinaux, les archevêques et évêques, présens à Paris, et le clergé de la métropole et des paroisses; dans le cœur et dans la partie supérieure de la nef, il y avait aussi les corps

constitués, et des militaires de tous grades. Le baron de Bramagel, faisant fonctions de maître de cérémonies, me conduisit au fauteuil et au prie-dieu, que l'on m'avait reservés au milieu du sanctuaire, sous un dais; j'y pris place, entouré de mes aumôniers et des officiers de ma maison ; derrière moi et sur des chaises, les membres du gouvernement provisoire prirent place ainsi que les maréchaux de France, Ney, Marmont, Moncey, Serrurier, Kellermann, le général Dessoles, les commissaires faisant fonctions de ministres.

L'enthousiasme dont tous les Français étaient animés, se communiqua rapidement aux officiers de toutes les nations, placés dans le chœur de Notre-Dame; plusieurs versaient des larmes de joie : il semblait que l'Europe entière, représentée par l'élite de ses guerriers, jurât en ce moment la paix, dont le bienfait cicatriserait nos profondes blessures. D'anciens et de loyaux serviteurs s'approchaient de ma personne, baisant mes mains, qu'ils mouillaient de leurs

pleurs, et moi partageant leurs sentimens, je tâchais de leur donner du courage, afin de ne pas les voir s'évanouir d'allègresse à mes pieds.

Le *te deum* chanté et les prières d'usages finies, je sortis de l'église, où un seul personnage avait manqué, le cardinal Maury. Cet ingrat, ce déserteur de notre cause, s'il avait eu de la patience, que son retour eût été beau! oui, sans doute, il aurait possédé cet archevêché de Paris, qu'il accepta de l'usurpateur, et que le roi mon frère se fit un devoir de ne pas lui accorder. Il jurait, il s'abandonnait à une violente attaque de rage, pendant cette pieuse cérémonie; il aurait voulu y tenir la première place, mais le chapitre impitoyable ne le lui permit pas. Le misérable en est mort de douleur et sans aucun regret.

Le brillant cortége qui me suivait depuis la barrière, m'accompagna jusqu'aux Tuileries. Au moment où je traversais la grille du Carrousel, sous l'arc de triomphe, le drapeau blanc, chargé des armes de France

et de Navarre, fut arborré spontanément au pavillon de l'horloge et salué par d'innombrables acclamations, provenant de la foule qui remplissait les cours et le jardin.

En entrant, mon premier soin fut de passer en revue divers bataillons de la garde nationale qui m'attendaient. Enfin je pus monter l'escalier. J'ai dépeint ailleurs mes sensations en ce moment d'allégresse et de douloureux souvenirs. Je n'y reviendrai pas.

M. de Maillé, me dit alors :

— Monseigneur doit être bien las?

— Comment serai-je fatigué! repartis-je, un jour comme celui-ci; le premier jour de bonheur que j'ai éprouvé depuis vingt-cinq ans!

Le surlendemain, je reçus à huit heures du soir le sénat et le corps législatif. Le prince Talleyrand présidait le premier, et voici ce qu'il me débita au nom de cette compagnie.

« Monseigneur,

« Le sénat apporte à votre altesse

« royale, l'hommage de son respectueux « dévouement.

« Il a provoqué le retour de votre au- « guste maison au trône de France. Trop « instruit, par le présent et le passé, il dé- « sire, avec la nation, affermir pour jamais « l'autorité royale, par une juste division « des pouvoirs, et sur la liberté publique, « seule garantie du bonheur et des intérêts « de tous.

« Le sénat, persuadé que les principes « de la constitution nouvelle sont dans vo- « tre cœur, vous défère, par le décret que « j'ai l'honneur de vous présenter, le titre « de lieutenant-général du royaume, jus- « qu'à l'arrivée du roi, votre auguste frère. « Notre respectueuse confiance ne peut « mieux honorer l'antique loyauté qui vous « fut transmise par vos ancêtres.

« Monseigneur, le sénat, en ces momens « d'allégresse publique, obligé de rester plus « calme, en apparence, sur la limite de ses « devoirs, n'en est pas moins pénétré des sen- « timens universels que votre altesse royale

« lira dans nos cœurs, à travers la retenue « même de notre langage. Chacun de nous, « comme Français, s'est associé à ces tou- « chantes et profondes émotions, qui vous « ont accompagné dès votre entrée dans la « capitale de vos pères, et qui sont plus vi- « ves encore sous les voûtes de ce palais, où « l'espérance et la joie sont enfin revenus « avec un descendant de saint Louis et de « Henri IV.

« Pour moi, monseigneur, permettez que « je me félicite d'être auprès de votre al- « tesse royale, l'interprète du sénat, qui m'a « fait l'honneur de me choisir pour son or- « gane. Le sénat qui connaît mon attache- « ment à ses membres, a voulu me ménager « encore un doux et un beau moment; les « plus doux, en effet, sont ceux, où l'on se « rapproche de votre altesse royale, pour « lui renouveler les témoignages de son res- « pect et de son amour. »

Après ces paroles dorées, le prince, fai- sant avancer M. Cauchy, secrétaire du sé- nat, lui intima de me donner connaissance

de l'extrait des registre du sénat, du jeudi, 14 avril, 1814. Il y avait :

Le sénat délibérant sur la proposition du gouvernement provisoire :

Après avoir entendu le rapport d'une commission spéciale de sept membres.

Décrète ce qui suit :

Article Ier. Le sénat, défère le gouvernement provisoire de la France à S. A. R. monseigneur le comte d'Artois, sous le titre de lieutenant général du royaume, en attendant que Louis-Stanislas-Xavier *de France, appelé au trône des Français, ait accepté la charte constitutionnelle.*

Article II. Le sénat arrête, que le décret de ce jour, concernant le gouvernement de la France, sera présenté ce soir par le sénat en corps, à S. A. R. monseigneur le comte d'Artois.

Le président et les secrétaires.

Prince de Bénévent.
Le comte de Valence.
Le comte de Pastoret.

J'écoutai avec une vive attention cette déclaration arrogante, par laquelle le sénat persistait dans son usurpation, en imposant des lois au roi, mon frère. J'aurais dû éclater, je n'en fis rien. Toutefois, LL. MM. l'empereur de Russie et le roi de Prusse, avec lesquels je venais d'avoir une longue conférence, m'ayant prié de prendre patience, et d'ailleurs ne voulant pas aigrir les esprits, je repartis en ces termes :

— « Messieurs,

« J'ai pris connaissance de l'acte constitutionnel qui rappelle au trône de France « le roi, mon auguste frère. Je n'ai point « reçu de lui le pouvoir d'accepter la constitution; mais je connais ses sentimens et « ses principes, et je ne crains pas d'être désavoué, en assurant, en son nom, qu'il en « admettra les bases.

« Le roi, en déclarant qu'il maintiendrait « la forme actuelle du gouvernement, a reconnu, que la monarchie devait être pondérée par un gouvernement représentatif,

« divisé en deux chambres; ces deux chambres « sont, le sénat et la chambre des députés des « départemens, que l'impôt, sera librement « consenti par les représentans de la nation; la « liberté publique et individuelle assurée ; la « liberté de la presse respectée, sauf les res- « trictions nécessaires, ressortant du main- « tien de l'ordre et de la tranquillité publi- « que; la liberté des cultes garantie; que les « propriétés seront inviolables et sacrées; les « ministres responsables, pouvant être ac- « cusés et poursuivis par les représentans de « la nation; que les juges seront inamovi- « bles; le pouvoir judiciaire indépendant, « nul ne pouvant être distrait de ses juges « naturels; que la dette publique sera ga- « rantie; les pensions, grades, honneurs « militaires seront conservés, ainsi que l'an- « cienne et la nouvelle noblesse. La légion « d'honneur maintenue : le roi en détermi- « nera la décoration; que tous les Français « sont admissibles aux emplois civils et mi- « litaires; qu'aucun individu ne pourra être « inquiété pour ses opinions et ses votes, et

« que la vente des biens nationaux est irré-
« vocable. Voilà, messieurs, ce me semble,
« les bases essentielles et nécessaires pour
« conserver tous les droits, tracer tous les
« devoirs, assurer toutes les existences et
« garantir notre avenir..... Je vous remercie
« au nom du roi, mon frère, de la part que
« vous avez eue au retour de notre souve-
« rain légitime, et de ce que vous avez par
« là assuré le bonheur de la France, pour
« laquelle le roi et toute sa famille sont
« prêts à sacrifier leur vie. Il ne peut plus
« y avoir parmi nous qu'un sentiment; il ne
« faut plus se rappeler le passé; nous ne de-
« vons plus former qu'un peuple de frères.
« Pendant le temps que j'aurai le pouvoir
« entre mes mains, temps, qui, je l'espère,
« sera très court, j'emploierai tous mes
« moyens à travailler au bonheur public. »

Un des membres du sénat, entendant mes franches paroles, s'écria malgré lui :

— C'est vraiment le fils de Henri IV.

— Son sang, en effet, coule dans mes

veines, répondis-je. Je désirerais d'en avoir les talens, mais je suis bien sûr d'avoir son cœur et son amour pour les Français.

Le sénat me remercia; il eut pu s'en dispenser. Le Corps législatif vint ensuite, et je répliquai de la manière suivante au compliment que m'adressa son vice-président M. Félix Faulcon.

« — Monsieur, messieurs, nous sommes « tous Français, nous sommes tous frères; « le roi va arriver au milieu de nous; son « seul bonheur sera d'assurer la prospérité « de la France, et de faire oublier tous « maux passés; ne songeons plus qu'à l'ave- « nir. Je vous félicite, messieurs du Corps « législatif, de votre courageuse résistance « à la tyrannie, dans un moment où il y avait « du danger; enfin nous voilà tous Français. »

Puis me tournant vers les maréchaux, qui me formaient un noble cortége : « Messieurs, leur dis-je, il est doux de se reposer dans le palais de ses pères, au milieu de

ses compatriotes et sur vos nobles lauriers. »

Cela termina brillamment la séance.

Le lendemain, je nommai membres du conseil d'état provisoire : le prince de Taleyrand ; le duc de Conégliano, le duc de Reggio, maréchaux de France ; le duc Dalberg, le comte de Jaucourt, le comte de Beurnonville, sénateurs ; l'abbé de Montesquiou, le général Dessoles et M. le baron de Vitrolles, secrétaires d'états provisoires.

MORT DE MOREAU.

Parmi les pertes que nous pleurâmes, en 1814, et dont les conséquences se firent mieux sentir les années suivantes, je place, au premier rang, la mort inopinée du général Moreau. Ce grand capitaine, rentré avec nous, aurait contre-balancé l'influence de Buonaparte, et nous eût preservé de la catastrophe de 1815.

L'Europe connaissait les rares talens militaires de cet illustre capitaine; mais, ce qui était moins connu, c'est son caractère

franc et loyal, ses manières douces et affables, ce sont ses vertus privées qui faisaient croire à ceux qui le contemplaient dans son intérieur, qu'il n'avait jamais pratiqué que les devoirs domestiques. En le voyant, on s'étonnait que tant de simplicité pût s'allier tant de gloire.

L'arrivée de Moreau sur le continent causa en Allemagne un enthousiasme universel.

Fréderic le grand était son héros favori : il l'admirait également comme un sage, comme un héros et comme un roi. « Celui-là, disait-il, n'a jamais abandonné son armée au milieu des combats; ses victoires étaient le fruit des plus hautes combinaisons, secondées du coup d'œil le plus juste, du plus rare sang-froid, et d'un courage tel qu'il convient aux souverains d'en montrer. »

Le 16 août 1813, à huit heures du soir, le général Moreau arriva à Prague, c'était la veille de la rupture de l'armistice. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il envoya le colonel Rapatel et M. Swinin pour

prendre les ordres de S. M. l'empereur Alexandre, que ces officiers trouvèrent sur le point de sortir, avec l'empereur d'Autriche, pour se rendre au théâtre. S. M. l'empereur de Russie, après avoir exprimé la satisfaction que lui causait l'arrivée du général Moreau, leur dit qu'elle voulait qu'il se reposât après le long et pénible voyage qu'il venait de faire, et qu'elle remettait au lendemain, à neuf heures, le plaisir de le recevoir; en même temps l'empereur envoya un de ses aides-de-camp pour complimenter le général.

Le lendemain, à huit heures et demie du matin, le général sortait de son appartement, lorsqu'il rencontra l'empereur, prêt à y entrer. S. M. l'embrassa en l'abordant, et le laissa après deux heures de conversation.

Le 18, à midi, le général fut présenté par l'empereur de Russie à l'empereur d'Autriche, qui le reçut avec la plus grande distinction, et, entre autres choses, le remercia de la modération et de la douceur qu'il

avait montrées dans toutes les occasions, lors de ses campagnes sur le Rhin, en ajoutant : « que le caractère personnel du gé-« néral avait contribué beaucoup à dimi-« nuer les maux de la guerre, à l'égard des « sujets de S. M. I.

S. M. le roi de Prusse venait d'arriver à Prague. L'empereur Alexandre désirait vivement lui présenter le général ; mais prévoyant en même temps que celui-ci, qui devait partir le lendemain pour l'armée, avait à peine assez de temps pour les préparatifs les plus indispensables, S. M. l'invita à se retirer ; un instant après, l'empereur entra avec le roi de Prusse. Ce prince l'aborda, en lui disant : « qu'il venait, avec le plus grand « plaisir, faire une visite à un général si « renommé par ses talens et ses vertus. »

En traitant Moreau avec tant de distinction, l'empereur montra qu'il connaissait, d'après son propre cœur, ce qui était fait pour captiver celui d'un grand homme ; celui-ci y était tellement sensible, qu'il ne pouvait plus parler avec sang-froid de cet

auguste souverain, et qu'en l'entendant appeler devant lui, par l'un des généraux, le *meilleur prince*, il repliqua vivement : *Comment, monsieur! dites le meilleur des hommes.*

Une réception si brillante, faite à un militaire étranger, loin de causer la moindre jalousie, réunit tous les suffrages. Cependant les rapports des prisonniers confirmant l'arrivée de Buonaparte à Dresde, avec soixante mille hommes, dont une partie avait été transportée dans une voiture de poste.

Le 27, jour fatal qui fut marqué par une catastrophe si affligeante pour l'Europe, si terrible pour la France et si cruelle pour les amis de l'ordre et les admirateurs de la véritable gloire, le temps était affreux; la pluie, qui tombait par torrent, permit à peine de faire usage de l'artillerie, et, malgré toutes les précautions, les fusils furent tellement pénétrés de l'humidité, qu'ils devinrent inutiles dans les mains des soldats. Vers midi, Moreau communiqua quelques observations militaires à S. M. I., qui était

à une très petite distance, lorsqu'un boulet, parti d'une batterie française, fracassa le genou de la jambe droite du général, et traversa le cheval en emportant le molet de l'autre jambe. Il serait difficile de rendre la douleur qu'éprouva l'empereur à l'aspect de ce coup affreux : il en fut touché jusqu'aux larmes, et se hâta lui-même de prodiguer au héros tous les secours et toutes les consolations. Le colonel Rapatel s'était précipité pour le recevoir dans ses bras. « Je suis perdu, mon cher ami, lui dit-il ; « mais il est si doux de mourir pour une aussi « belle cause, et sous les yeux d'un aussi « grand prince. »

Le colonel cherchait à lui déguiser son état en lui disant qu'il était facile de le sauver, et que s'il restait à un homme comme lui la tête et le cœur, il pouvait encore espérer de rendre de grands services et de parcourir une carrière glorieuse; mais le général, sans vouloir décourager les espérances de l'amitié, montrait par son silence qu'il ne croyait pas à ce pronostic, et que déjà sa grande

ame avait aperçu la mort sans aucun effroi.

On fit à la hâte pour lui un brancard avec des piques, des casaques; on le couvrit de quelques manteaux et on l'emporta dans une maison moins exposée au feu des Français. C'est là que M. Wellie, premier chirurgien de sa majesté l'empereur Alexandre, fit d'abord l'amputation de la jambe droite au dessous du genou. Quand cette première opération fut faite, le général le pria d'examiner l'autre et de lui dire s'il lui était possible de la sauver; mais ayant reçu pour réponse que cela était impossible : « Eh bien! coupez-la donc, dit-il froidement. » Je n'ai pas besoin de dire quelle fermeté impassible il montra au milieu des tourmens des deux amputations, ni le soin qu'il prenait lui-même de consoler ceux qu'il voyait verser des larmes sur ses souffrances.

Le général fut transporté sur un brancard à travers des chemins affreux jusqu'à Lahn, et supporta avec la plus grande fermeté les fatigues de la route.

Le 29, des douleurs inouïes ne laissèrent au général aucun moment de repos, en sorte qu'il tomba dans une grande faiblesse. Le froid de la mort avait déjà gagné ses intestins, lorsque la nouvelle de la victoire du général Blucher sembla le ranimer et répandre dans tous ses sens un baume réparateur; mais ce mieux apparant ne put tromper de funestes pressentimens.

Le 1er septembre, les médecins étaient parvenus à arrêter le hoquet, et il témoigna un vif désir d'être transporté à Prague; mais il était si faible qu'on lui fit sentir qu'il ne pourrait supporter ce voyage. Il dit alors qu'il était peut-être possible de le faire par eau, et il s'informa s'il n'y avait pas quelque communication avec la Moldau, prétendant, à tout événement, que le trajet jusqu'à cette rivière n'était pas assez long pour qu'il ne pût pas le risquer. Il examina plusieurs fois la carte afin de s'assurer si ce qu'il désirait pouvait s'exécuter; il était occupé de cet examen lorsqu'il entendit des cris qui partaient de la rue. Il eut la cu-

riosité d'en connaître la cause; et lorsqu'on lui dit qu'ils étaient occasionés par l'arrivée du général Vandamme, qui faisait son entrée au milieu des huées de la multitude, il me dit avec une chaleur étonnante : « Il est bien temps que ce monstre soit mis hors d'état de faire du mal; » et il se tut. Il éprouva le plus grand plaisir lorsqu'on lui dit que Vandamme s'était plaint au grand duc Constantin des mauvais traitemens qu'en lui faisait éprouver en lui refusant son aide-de-camp et en le menant dans des voitures ouvertes, ce qui pouvait l'exposer aux insultes de la populace. Ce prince lui avait répondu « que les traitemens les plus durs seraient encore généreux envers un homme souillé comme lui des crimes les plus noirs; que S. A. I. lui avait fait ôter son épée que, par un excès de bonté, l'empereur Alexandre avait souffert qu'il conservât.» Le général envoya le colonel Rapatel et M. Swinin près de Vandamme; ils le trouvèrent déclamant et dans la plus grande fureur contre Buonaparte, qu'il accusait de

l'avoir lâchement abandonné, sacrifié, trahi.

Toute la nuit du 1[er] au 2 septembre, l'infortuné Moreau fut inquiet, et cependant il ne paraissait pas souffrir; il ne cessait de faire sonner sa montre, et appelait tantôt le colonel Rapatel, tantôt M. Swinin pour écrire sous sa dictée une lettre à l'empereur. Enfin, vers sept heures du matin, M. Swinin se trouva seul avec lui; il lui fit prendre la plume, et lui dicta les lignes suivantes :

« Sire, je descends au tombeau avec les « mêmes sentimens d'admiration, de res« pect et de dévouement que V. M. I. m'a « inspiré dès le premier moment de notre « entrevue.... »

Il en était là lorsqu'il ferma les yeux, et M. Swinin crut qu'il méditait sur ce qu'il allait dicter, et tenait sa plume prête à le suivre..... Mais il n'était plus, le meilleur, le plus noble des hommes. La mort n'avait imprimé dans ses traits aucun signe de souffrances ni de convulsions; il paraissait dormir d'un sommeil paisible, comme était

son cœur au moment où elle l'avait frappé.

Ainsi finit ce héros, en consacrant sa dernière pensée au souverain qu'il regardait avec juste raison comme le principal réparateur des maux de l'Europe, celui à qui la France devrait un jour la chute *de son tyran*, et le rétablissement de son bonheur sur les bases justes et solides de la légitimité.

Les événemens s'étaient succédés avec une telle rapidité, que Moreau n'avait pas eu le temps de publier une proclamation qu'il adressait aux Français, et que S. M. I. avait approuvée. Elle portait simplement pour titre : *Le général Moreau aux Français;* elle était courte, simple, énergique comme tout ce qu'il écrivait. Il expliquait le but de son arrivée sur le continent, qui était d'aider les Français à se soustraire au despotisme de Buonaparte. Cette adresse contredisait la proclamation de Groswich, du 11 août, qui lui a été attribuée. Son seul désir, lorsqu'il serait parvenu à l'accomplissement du grand but auquel il tendait, était de terminer tranquillement ses jours en

France au sein de sa famille. S. M. I. lui avait dit : « Eh bien ! vous serez mon ami, « mon conseiller; et ces deux titres valent « tout ce qu'on peut ambitionner. »

VINGT-SEPTIÈME SOIRÉE.

M. de Maillé entra mystérieusement dans ma chambre ; je suis fait à ses manières un peu solennelles. Ce n'en est pas moins le meilleur des hommes et le courtisan le plus fidèle ; mais il se plaît dans ce mouvement de mulet empanaché que je vois d'ici redressant sa tête surchargée de grelots, de plumes et de brimborions dorés : chacun de nous a sa manie, son dada, dirait Sterne ; je dis, moi, sa part de hallucination.

M. de Maillé, dis-je, entra donc mystérieusement dans ma chambre ; je vis qu'il tenait à me parler *incognito et presto*. Je lui

concédai l'un et l'autre, et, sous prétexte de lui demander son avis touchant un pauvre gentilhomme qui se recommandait de lui, je m'en allai dans mon joli cabinet donnant sur le jardin des Tuileries; et là, certain de n'être entendu de qui que se soit, ni suspecté ni interprêté dans le mouvement de mes lèvres, je me mis en posture de l'écouter; c'est-à-dire, que, selon aussi mon habitude, je parcourus ladite pièce dans sa plus profonde étendue, d'un angle à l'autre. La porte fermée, alors je dis :

— Eh bien! Maillé, où en sommes-nous?

— Monsieur sait où mes vœux le voudraient, lui et les siens; à leur place légitime : ils n'y sont pas.

— Tu sais le proverbe : *A l'impossible nul n'est tenu.* Au fait, avocat.

— Il y a de par le monde et en fine fleur de libéralisme un citoyen jacobin, homme de petite taille et de vaste appétit, qui meurt de faim, et capable de tout faire pour un morceau de pain.

— Qu'on le lui donne, qu'on le lui as-

sure pour le reste de sa vie, et qu'il ne jappe plus.

— Ce misérable (je croyais l'avoir dit à Monsieur) veut plus que chétive pitance ; il exige un mont d'or, et, en revanche, il promet des merveilles.

— Mais quoi, encore?

— Oh! je le maintiens dans son dire : des prodiges. Par exemple, il connaît tout le comité directeur ; il sait d'où partent les fils de la propagande, et, ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il prétend avoir le tarif de la vertu de tous ses confrères : ce que M. Gui... s'estime, ce que M. Laff.... demanderait pour mettre à raison de commerce sous la commandite de la maison Bourbon et compagnie, ce qu'il faudrait compter à Benjamin Constant pour le réduire au silence, ce qu'exigerait d'honneurs Casimir Perrier pour faire volte face à ses principes républicains. Il n'est pas jusqu'au général Foi, au marquis de Lafayette, au pauvre Dupont de l'Eure dont il ne donne le bilan par A plus B.

— Miséricorde ! m'écriai-je, cet homme est vraiment un thaumaturge puisqu'il fait de Maillé un mathématicien.

— A la place de Monsieur, je verrai ce petit homme.

— Est-ce bien sale, bien canaille ? la physionomie plate et dégoûtante, peint-elle l'ame trait pour trait ? je gage qu'il sent mauvais.

— Eh! eh ! — Voilà Maillé qui se met à rire et qui me qualifie de devin ; il prétend que sauf la taille dont je n'ai soufflé mot, et l'âge demeuré au bout de mes lèvres, j'ai *pourcroycturé* admirablement notre libéral.

— Comment alors veux-tu que je me souille en admettant en face de moi un si petit compagnon ? j'en rougirais de honte, la noblesse s'en formaliserait.

— Monsieur ne se doute pas combien cette créature est réjouissante par ses faits et gestes, son agitation perpétuelle : c'est un écureuil, un sapajou, dont il possède d'ailleurs la figure et le fumet ; enfin il fait des choses curieuses, en raisonne perti-

nemment; c'est un monarchien de première classe sous les vêtemens d'un sans-culotte, et d'un vrai sans-culotte; car je le soupçonne mal muni du *vêtement nécessaire*, selon l'expression conservée par Sterne.

Je me mis à rire, et plus pour passer le temps que par conviction, je consentis à accorder cette audience. Je la fixai au lendemain. C'était avant que M. de Villèle n'eût commis l'épouvantable faute d'abandonner la partie et de disjoindre une majorité si compacte, si vigoureuse et si bien liée. Mon frère régnait, mais il ne tenait plus le sceptre que d'une main affaiblie.

Je donnai pour le lendemain au soir une heure où l'on amènerait le petit grand homme; il arriva, mais si piétrement mis, que j'en eus pitié et que je me promis d'alléger sa misère. Je remarquai qu'en dépit de l'usage, il ne fit pas les révérences voulues par l'étiquette, et, que Dieu lui pardonne! il s'avança la main tendue et comme prête à claquer dans la mienne. Un rire fou m'en prit, j'eus fort à faire pour l'étouffer. Le petit

monsieur, sans en être déconcerté et sans attendre que j'ouvrisse la conversation par des lieux communs d'usage, me dit :

— Eh bien! altesse royale, les affaires vont mal. Comprenez-vous bien la nécessité d'en confier la direction à de bons b...

Il allait lâcher le mot incongru, lorsque la froideur calculée qui se répandit sur mon visage retint dans sa bouche l'épithète grossière prête à en sortir; et se reprenant, mais de manière à ne pas déguiser sa véritable expression : de bons diables, actifs, intelligens, qui savent grouper des chiffres et amener la Providence là, où, morbleu! elle n'a pas grand'chose à faire.

Ce mélange de franchise insolente saturée d'impiété me déplut, je dis :

— On m'a dit de votre part que vous pouviez donner des renseignemens utiles.

— Je peux mieux que ça; mais si la farine doit me barbouiller le museau (expression textuelle) je veux f..... mettre la main à la pâte.

Une violente attaque de toux me servit

à couvrir l'indécence de cette dernière prase. Maillé, qui néanmoins l'entendit, en prit une position si comique, si extraordinaire, que je me sentis de nouveau le désir violent d'éclater au nez de ce polisson. Lui, sans se déconcerter, poursuivit :

— La restauration est sans contredit une bonne femme serviable, généreuse, clémente, prodigue, mais folle, et folle à lier ; elle solde ses ennemis et ne les oblige pas à devenir ses serviteurs très humbles. C'est, altesse royale, plus que de la stupidité : il faut employer tout le monde, payer bien, mais... exiger qu'on soit tout à nous.

J'eus encore besoin de tousser; alors le narrateur tira de la poche de son pantalon un chiffon de papier gris, enveloppant un briquet, de l'amadou, du tabac et des boulettes de suc de pomme.

« *Monsieur Prince* en use-t-il? et il me les présenta... j'en faillis choir de mon haut. Le cher Maillé, encore plus décontenancé qu'auparavant, ne put se retenir de lui dire :

— Mais, monsieur, l'usage ne veut pas

que l'on offre à son altesse royale ce qu'elle ne doit recevoir que des gens de sa maison.

— Elles sont bonnes ; je les prends chez Terrier, ou chez Cotte son voisin, houp!!...

Oh! pour cette fois la mort en présence n'aurait pu retenir mon rire inextinguible ; jugez de l'étiquette : j'éclatai, et le petit libéral, satisfait de m'avoir mis en gaîté, m'imita, et se tournant vers mon premier gentilhomme :

— Qu'est-ce qu'ils disent que *Monsieur Prince* n'est pas bon enfant !.. Certes, je ne demande pas mieux que de traiter avec vous; je suis libéral et même un peu républicain, cependant si vous croyez que je vous sois utile, faites fond sur moi, seulement je dis *pas d'argent pas de Suisses*. L'argent est le nerf de la guerre ; d'ailleurs, je résume une révolution dans cet axiome brief, *faire sa fortune et ne pas être pendu*. Tous ces messieurs pensent comme moi : payez-les bien, ils sauteront du jacobinisme à l'absolutisme, et pour quoi? parce qu'ils sont

gens de sens, de raison, qui voient droit devant eux, et jouent jeu serré. Constant est un besogneux qui dit fi des louis, et qui se met à genoux devant un écu; Mau... fera pire; Bu... veut devenir grand seigneur, item Laf..., item Ber..., item Seb...; l'illustre Fo... autant que les autres. Quant aux journalistes, j'en connais deux mille que vous aurez à deux cents francs par mois l'un dans l'autre. Les plus hupés, on les gagnera avec une préfecture, et les autres en leur donnant de petites places. Les avocats, qui se posent en Fabius, je me charge d'en faire des Verrès avec quelques sacs de pièces d'or. Donnez à souper aux épiciers, faites danser leurs grosses madames et leurs commis efflanqués qui ont tous un bouton ou une verrue, et je vous garantis le concours du commerce; jouez à la garde nationale, vous aurez les bourgeois de Paris. Quant aux militaires, des grades et de la vigueur, et ils vous serviront en esclaves.

Je fus étonné qu'un personnage aussi ridicule vît les choses aussi bien; cela me

fit sortir de l'hilarité qu'il avait provoquée, et je lui dis :

— Mais, monsieur, il n'y a donc là aucun honnête homme ?

— Politiquement parlant, non. Le peu qu'on y trouvera de ceux-ci sont et seront des boules que je jouerai sous jambes. Par exemple, Lafayette, le messie de vous et du roi, et il se laisse tromper par...; celui-ci, autre finot; il s'est placé en républicain depuis l'âge de quinze ans...

— Il ne le serait pas, demandai-je ?

— Lui, Monsieur Prince, il l'est comme moi; si jamais les circonstances l'amènent au pouvoir, ce sera le plus chaud fauteur du despotisme. Lui, républicain ? oui, à la manière de Néron, avec des supplices sans grâce, et l'incendie de Paris, acte devant lequel il ne reculerait pas et qu'il préparerait, soit pour défense, soit pour punition. Au demeurant, méfiez-vous de lui : n'était son avarice, il serait bien redoutable ; s'il manque la couronne, ce sera parce qu'il n'aura pas voulu la payer trop cher.

Je me remis à rire, cette fois par réflexion. Le verbiage du petit homme étincelait de mots heureux, d'expressions pittoresques; je les rends mal.

— Monsieur, ainsi donc l'opposition est une question d'argent?

— Rien que cela. Les révolutionnaires sont gens d'esprits; ils savent ce qu'ils valent, et, dans ce moment, si vous comptiez cinq cent mille francs aux vingt chefs de l'opposition libérale, je dis cinq cent mille francs à chacun, et si vous me chargiez de cette négociation, je me promets de vous les amener pieds et poings liés.

— La somme est forte, dis-je.

— Oh! Monsieur Prince, me fut-il répondu d'un ton chagrin, dès que vous marchandez, votre cause est perdue.

— Nous avons des amis qui sont moins coûteux.

— De pauvres gens, monseigneur; ils vous servent comme ils valent. Vous verrez au jour de l'émeute de quelle façon ils vous seconderont.

— Vous supposez la révolte flagrante?

— Je prédis ce qui arrivera.

— Et l'armée, monsieur?

— Pour nous; la ligne au second jour, les soldats de la garde au troisième, et quand aux officiers, Monsieur comptera ceux qui le suivront dans l'exil.

L'audace de ce propos glaça ma langue; je regardai Maillé qui, partageant mon indignation, s'écria :

— Et les procureurs du roi?

— Pas un seul ne restera en place, pas un, à moins qu'à l'avance ils ne se soient accommodés avec nous.

— Mais, monsieur, dis-je, et la coalition? l'expérience l'a instruite, elle marchera.

— Non, non; elle sera boiteuse fourbue, elle demeurera immobile, par la peur de la propagande que nous lui ferons. Monsieur Prince, j'ai voulu voir votre altesse royale pour lui offrir mes services; je vois gros à gagner avec la restauration, il y a là deux indemnités gigantesques, celle du clergé et des émigrés; on y pêchera en eau trouble,

on en recueillera des millions à pleines pellées. Eh bien, cela me porte vers le royalisme; donnez part de curée à mes amis, et ils feront du despotisme : vous verrez marcher sous la même bannière *les Débats*, *le Constitutionnel*, *le Courrier*, *Figaro*, touchante union où l'on donnera la main à la *Quotidienne* et à la *Gazette de France*. Croyez-moi, parlez au roi, et que le roi accède, qu'il se presse; s'il tarde trop, on s'en ira vers une autre personne, et pour peu que celui-ci voie cinq centimes d'un bénéfice clair et net, il n'hésitera pas à se faire révolutionnaire.

« De qui parlez-vous, me demandera Monsieur ? »

Il est bon parfois, pour s'essayer l'esprit, de se mettre à deviner une énigme; je vous recommande celle-là, elle en vaut la peine.

On ne s'ennuie pas en la compagnie de ces picarros, de ces tartufes de probité, qui toujours frisent si bien la corde qu'on s'étonne de les voir sur pied, lorsqu'ils devraient être sitôt accrochés. Celui-là avait

surtout tant de vivacité de gestes qu'il figurait à lui seul la montre d'un feu d'artifice ; mais, d'une autre part, il était si étriqué, si mesquin, si sale de vêtemens et d'ame, que le moindre contact avec eux souillerait. Je ne pus donc me résoudre à composer avec celui-là que je congédiai en lui faisant remettre vingt cinq louis; il les prit en disant qu'il les boirait à ma santé, puis ajouta :

« Que le prince fasse ses réflexions ; je peux beaucoup pour lui et je pourrai davantage contre ; que s'il ne m'achète pas ce soir, je sais demain à qui me vendre, et lorsque je suis engagé, il faut furieusement cracher au sang pour ébranler ma fidélité.

Quelqu'un me dit à son sujet :

— Cet embryon d'homme a la probité du voleur : il n'y manque jamais tant qu'elle lui est productive ; mais, si on lui propose un meilleur prix, bonsoir l'honneur.

Je ne peux nombrer la multitude de fautes que les miens et moi avons commises depuis 1814. Nous nous sommes perdus dès

cette époque par excès de clémence; on nous a vus tant pardonner, que l'on a cru notre longanimité inépuisable; on n'a pas fait faute d'en profiter. Un roi doit pardonner beaucoup; mais aussi combien il doit être sévère dans sa justice! De fréquentes amnisties ébranlent son trône beaucoup plus que des rigueurs prolongées.... Eh bien! je sais cela, et néanmoins je pardonnerai toujours : c'est un besoin pour les enfans d'Henri IV.

Avant cette entrevue, une personne attachée à mon service subalterne, et que je traite avec cette bonté qui me gagne mes domestiques, me demanda la permission d'introduire auprès de moi une dame qui avait une confidence importante à me faire. Je refusai d'abord; on insista. Il s'agissait de la paix de l'Etat que je compromettais; en conséquence, je finis par consentir à fixer un jour, un lieu et une heure.

Mon Dieu! la jolie pouponne! quelle gentille et mignarde créature que celle-là! et que de grâces, de minauderies, de roule-

mens d'yeux, accompagnés de soupirs, de gestes à l'avenant! Certes, j'aurais eu à passer à travers un grand péril, si ma sagesse ne m'eût mise en garde contre tant de séductions.

QUELQUES HOMMES DE L'INTÉRIEUR A ACQUÉRIR. — CAUSERIE ROYALE. — LE FEU ROI DE WURTEMBERG. — S. A. R. LE PRINCE PAUL DE WURTEMBERG.

A la suite des événemens orageux qui accompagnèrent notre rentrée, je me plaignais des antipathies que nous rencontrions.

— Je les passe, disais-je, aux jacobins encroutés, aux régicides : je conçois leur haine; mais, par exemple, qu'avons-nous fait à messieurs tels et tels?

Un homme de beaucoup d'esprit était là (je dois dire à l'avance que nous avons été injustes envers lui); il se mit à sourire respectueusement; puis, se croyant en droit de répondre à une question générale :

– C'est, monseigneur, parce qu'on ne les a pas employés.

— Ils crient qu'ils ne nous serviraient pas.

— Et seraient désespérés qu'on les prît au mot. N'est-il pas au rang des clabaudeurs les plus aigres, ce fameux tribun du peuple F....? Eh bien! pourquoi le ministre de la guerre est-il surpris de l'assiduité qu'il met à fréquenter son hôtel? Il me semble que chaque dimanche il rôde au château. Dans quel but ces manœuvres? Il veut une inspection générale; il brigue de loin un bâton de maréchal. M. Charles Dupin, malgré son libéralisme féroce, quelle place a-t-il refusée? Il prend de toutes mains, les titres, décorations, émolumens, etc... C'est un gouffre! Mettez M. L..... au ministère des finances, vous verrez s'il acceptera ou refusera. Je répéterai avec le proverbe *arrangé* par Basile : *Ce qui est bon à prendre est bon à...... garder.*

— Ainsi donc, leur opposition....

— Est calculée.

— Leur haine....

— Se changerait en admiration si on les appelait.

— Et ils s'abaisseraient à figurer dans une cour?

— A figurer, monseigneur! pardonnez-moi, mais l'expression est impropre; ils laboureraient à genoux vos tapis; en un mot, tous ces hommes superbes, si durs, si fiers, ces Caton, Phocion, Philopœmen, Aristide, Thémistocle, Curtius, Curius, Habius renouvelés, sont gens de grand appétit, tartufes de philosophisme, et qui ne font tant de bruit que pour qu'on en vienne à les payer plus cher.

L'assurance mise dans le débit de cette assertion me frappa; je doutai qu'elle fût vraie; mais on mit sous mes yeux les demandes directes : les indirectes arrivèrent après; enfin je ne pus plus contredire le fin publiciste, si preste à lever le masque.

D'abord, je vis M. A.... coquetter à notre entour; pleurard tendant son chapeau à la manière des pauvres, il aurait bien voulu le couvrir de lauriers : il formula des de-

mandes; mon frère, le détestait, et ne l'employa pas; lui, dès lors, entra dans une route ennemie, et ne voulut plus de nous. Si l'on eût perpétué, en faveur de M. Etienne, les injustices de Buonaparte touchant la propriété du *Journal des Débats*, il est certain que M. Etienne aurait compté parmi nos fidèles; il le prouva bien, car il se retrancha sur une fonction de censeur: « Au moins que celle-là me reste! — Point; allons, partez: le peuple doit être libre... ». Il lui fallut abandonner tant de biens conquis; et, en retour, M. Etienne, dès ce moment, fit, dans le *Constitutionnel*, une foule d'excellens articles contre la censure et en faveur de la propriété et de la liberté de la presse! Les fauteurs de la tyrannie prêchèrent tous la liberté: la transition fut brusque, et pourtant le peuple applaudit au dévoûment de ses nouveaux défenseurs.

Un jour, le duc d'Otrante, que je voyais avec chagrin (après Gand), m'ayant demandé une audience particulière, me dit en entrant:

— J'apporte à Monsieur le tarif de trente consciences.

— Lesquelles ?

— La fine fleur du parti, ce qui est bon à acquérir : des sénateurs, des généraux, des gens de lettres, des artistes, deux actrices et mademoiselle Mars en tête ! Oui, elle-même, que trente mille francs de pension faisaient louvoyer : on ne perd pas sans crier une telle somme. C'était payer cher un bouquet de violettes.

Je me récriai en compulsant les noms : M. de P... ! est-ce possible ?

— Il a besoin annuellement de douze mille francs, et sa faconde serait utile.

Je fis la grimace; l'apostasie payée si cher!... Voyons les autres :

— M. B.... Il a, dit-il, un secret.

— Du charlatanisme, de l'orviétan !

— M. M....

— Le citoyen M....! vous voulez dire, repris-je ? Ce républicain féroce...

— Aime l'argent autant que le chérit celui-ci : M. Sièyes.

— Eh bien! quant à ce dernier, *non, sans phrase.*

Une sorte de chagrin couvrit le visage de l'habile diplomate.

— Que Monsieur, dit-il, y prenne garde; rien n'économise un trésor comme de l'argent placé à propos.

— Je le sais, répartis-je, et toutefois les impurs me sont insupportables.

— C'est mon arrêt que prononce S. A. R. Elle y met au moins de la franchise.

— Je me repens d'en avoir autant dit. Monsieur le duc peut-il m'en vouloir parce que je crois en Dieu et que je conserve des affections de famille?

— Les lois impérieuses de la nécessité veulent qu'un roi soit sans mémoire et sans entrailles.

— Je ne le suis pas.

— Vous le deviendrez, et alors..... Que Monsieur recule devant la pensée de remuer le passé, que plutôt il l'abandonne: l'homme politique ne vit que pour le présent.

— Ces maximes ne me conviennent pas.

— Le roi qui en suivra d'autres exposera sa couronne.

— Et la conscience ?

— Monseigneur, dès ma sortie de l'Oratoire, je me suis interdit de parler théologie.

Un geste termina cette audience. Peu de jours après, le duc d'Otrante, tombé, rentra dans cette obscurité dont il n'aurait pas dû sortir. Son successeur, imbu de ses maximes, détermina mon frère à solder les chefs libéraux; ils acceptèrent les pensions, et *afin de ne pas perdre la confiance des leurs*, *on leur permit de continuer de crier;* ceci fut une faute. Le roi mon frère se croit si fin qu'il n'en est que plus facile de le jouer sous jambe.

Chaque fois que dans un collége il y avait une bourse à donner, le fils ou le neveu d'un révolutionnaire se mettait, malgré sa fortune, en concurrence avec le pauvre Vendéen. Ceux qui, à la tribune ou dans les journaux, faisaient les meilleures phrases, avaient toujours quelque chose à demander.

Nous aurions dû acheter en bloc ce parti; notre tort fut de ne pas le craindre. Nous ne soupçonnâmes pas qu'en désespoir de cause ils deviendraient jacobins, eux, les prôneurs zélés du despotisme; nous aurions dû le reconnaître, rien qu'à leur assiduité chez un grand personnage.

Pourquoi celui-ci les accueille-t-il si bien? Avant-hier, il était chez le roi; nous sortions de table; on l'avait engagé à rester, comme il allait repartir pour son château; le roi lui dit :

— Monsieur le duc, vous voyez souvent le baron de Constant?

— Quelquefois, Sire.

— Tous les jours M. Dupin?

— Je leur ai confié mes affaires.

— Mais à voir avec quelle persistance le nommé Manuel pérore dans votre salon, je le croyais votre avocat.

— Je le consulte.

— Et le général Foy donne-t-il à vos fils des leçons de stratégie? le général Vaudemont a-t-il soin de leur cabinet d'armes?

le comte Excelmans leur donne-t-il une pleine connaissance des rigoureux arrêtés touchant la discipline militaire ?

Le duc, interdit, balbutia quelques mots ; par exemple, comme ceux qu'on ne pouvait mettre les gens à la porte.

— Oh si ! monsieur le duc, bien ceux à qui le roi a fait fermer la sienne. Il est singulier que nos amis ne soient pas les vôtres, pas plus que nos ennemis n'ont de l'antipathie pour vous.

— Sire, j'ai servi jeune en France, et dès lors ces messieurs....

— Vous avez servi !.. ah ! oui, vous assistiez à la pétarade de Valmy, à Jemmapes ; mais y commandiez-vous ?

— Non, Sire.

— Je l'aurais présumé pourtant en voyant un tableau où, dans la dernière affaire, le peintre vous a mis en première ligne. Monsieur le duc, prenez-y garde, ces gens-là veulent tirer les marrons du feu avec votre pate.

Ce fut un sourire bien étrange que celui avec lequel S. A. accueillit le propos du

roi; il me frappa; je cherche à m'en rendre compte : je n'y suis pas encore parvenu. Le roi poursuivit :

— Les révolutionnaires, dit-il, haïssent les Bourbons; ils ne pactiseront jamais avec nous. Ceux d'entre nous qu'ils séduiront seront leur dupe; voilà tout.

— Mais, Sire, répliqua le duc, ils vous semblent donc bien rusés? Je ne sais, mais je crois que les jouer est possible.

— La lutte ne sera pas sans danger, et qui la tentera....

— Eh, Sire, au plus heureux la balle!

Le roi allait riposter, lorsqu'on annonça S. A. R. le prince Paul de Wurtemberg, et la conversation changea de texte à son approche.

La maison de Wurtemberg, bien que peu ancienne sur le trône, compte parmi les plus anciennes d'Allemagne; c'est-à-dire, avec preuves certaines, depuis *douze cent;* avec incertitude, depuis *mille*, et fabuleusement, plus haut. Ces petits souverains, auxquels Buonaparte a fait présent d'une

couronne, se sont rendus recommandables par l'énergie de leur caractère; leur fermeté éclate à toutes les époques de l'histoire, et un grand courage se montre dans leur exiguité.

Le roi, père du prince Paul, était ce que l'on appelle en terme vulgaire un rude coucheur; il courut des bruits étranges sur la mort de sa première femme, la princesse de Brunswick-Wolffenbutel, et par égard pour la mémoire de ce ferme roi, je ne les répéterai pas; je préfère donner un fragment d'une note écrite de la main de Buonaparte, que je trouvai aux Tuileries en 1814, concernant ce prince; elle était détachée d'un petit cahier sur lequel Napoléon jetait ses réflexions. Voici la contexture de la pièce :

20 décembre 1809.

« S. M. le roi de Wurtemberg, électeur « d'avant-hier (1809), roi de ce matin (il « l'était de cette année), gouverne déjà « comme un vieux monarque; je l'aime

« mieux avec ses qualités, où il se trouve, « qu'à Saint-Pétersbourg, à Vienne ou même « à Berlin. C'est le vivant lion de son écu; il « est tout Anglais : il cède à la force; je « l'aime : il sait se faire respecter. S'il pou- « vait avoir un autre ventre ; mais le moyen « d'en imposer avec une obésité..... (Ici des « mots effacés). Parmi tous les souverains « qui me suivent, lui seul garde sa dignité « de roi; je remarque que mes officiers le « traitent mieux qu'ils ne font envers ses col- « lègues; je le surveillerai..... » Ici encore d'autres mots effacés. J'ai cru y démêler le regret de n'avoir pu donner la préférence à une fille de ce roi sur une archiduchesse ou une grande-duchesse.

Le prince Paul affectionne la France et il la boude; c'est bizarre. Il aime les arts, est connaisseur, et juge avec perspicacité; il a pourtant des idées libérales : il les suit et s'y attache; tout gentilhomme, et encore plus prince, je le vois parfois jouer au libéralisme; c'est un hochet qui ne lui con-

vient pas. J'aurais voulu le voir régner en Grèce, et depuis qu'on parle de donner un roi à cette belle contrée, je penche vers le prince Paul de Wurtemberg; ses qualités brillantes pareraient un trône qu'il défendrait par son courage et cimenterait par ses vertus. Si jamais je peux l'aider, il me trouvera facile à persuader, car il a pour moi l'étoffe royale.

MARIAGES DE COUR.

On osa, et je rougis en l'écrivant, on osa leurrer, en notre nom, l'exécrable Robespierre, d'un mariage avec madame royale; des insensés nouèrent cette intrigue; le monstre donna dans le piége, et eut l'audace de s'introduire secrètement dans la prison du Temple. Il *trouva bien* l'auguste orpheline; et ce bourreau conçut l'odieuse espérance d'être un jour son mari.

L'agent de Robespierre laissa entrevoir quelque chose de cette folie dans la cor-

respondance avec monsieur le régent; celui-ci, en s'empressant de me communiquer cet excès d'atroce extravagance, m'écrivait que la révolution pouvait à l'exemple d'Oreste, lui dire :

Voilà le dernier coup que je t'ai réservé.

« Oui, mon cher frère, une telle pensée « est un crime: que serait-ce, si on la discu« tait sérieusement? Le jacobinisme, poussé « à la fureur, a produit le délire..... Notre « nièce! la fille de Louis XVI! citoyenne « Robespierre..... madame royale? Grands « Dieu! vous l'entendez et vous ne tonnez « pas. Au demeurant, rien ne doit étonner; « je gage que si je n'étais pas marié, on me « proposerait la veuve Murat, ou la fille « Saint-Fargeot. »

Monsieur ne prévoyait pas que plus tard on lui ferait épouser madame Lætitia Buonaparte, et adopter le premier consul et tous ses frères et sœurs; que l'on me donnerait en nœuds légitimes à madame

Moreau, comme le bruit en a couru, pour payer la dette de la coalition. Les bruits de mariages ridicules sont sans nombre; qui n'a-t-on pas fait épouser au pauvre duc de Berry, que d'hymens secrets ou patens n'a-t'il pas noués dans les jours de notre exil; et ma nièce, que de maris on lui imposa, depuis la mort de sa mère jusqu'au jour où M. le duc d'Angoulême eut le bonheur de recevoir sa main.

Cette rage de marier les personnes d'un rang élevé ne respecte aucune position. Pendant la captivité de S. M. catholique, à Valançay, il nous revenait en Angleterre, presque chaque mois, le bruit des nouvelles noces auxquelles il allait convoler, tantôt avec une nièce de Buonaparte, tantôt avec une créature, veuve ou ex-concubine d'un soldat, à laquelle l'usurpateur l'aurait uni par force; d'autres fois, et romanesquement, une princesse d'Italie ou d'Allemagne serait venue en grand mystère le trouver, et un prêtre délégué du pays aurait, en secret, béni l'union.

On a marié le malheureux duc d'Enghien avec la princesse de Rohan. Hélas! que Dieu eût voulu ce mariage, et surtout le rendre fécond. Ce n'eût pas été la première alliance de cette branche de notre maison avec la famille de Rohan. Cette union n'eût pas été seulement une simple liaison d'estime, de réciprocité, car déjà le malheur les unissait.

On chercha des femmes à Buonaparte, même avant son divorce, dans le rang des princesses, et parmi les filles de ses généraux; n'ai-je pas entendu dire qu'on lui réservait une Anglaise; on nommait la reine d'Etrurie, l'infante d'Espagne, l'archiduchesse Marie-Louise, une sœur de l'empereur de Russie; une autre fois, c'était la princesse Auguste de Saxe, malgré son hymen secret; puis la jeune Amélie, qui vient de monter au trône d'Espagne; la fille de son frère aîné Joseph; enfin, on épuisait tous les noms, on parcourait tous les pays. Certainement, ceux qui avaient eu la sotte idée de me faire l'époux de la mère de

Buonaparte, eussent encore moins négligé d'accorder ma fille ou ma nièce à ce tyran lui-même.

On cherche déjà des femmes pour le tout jeune duc de Bordeaux; on veut en rencontrer une pour le duc de Chartres. Il ne sera guère difficile *à établir, ce grand gars;* quelle princesse refusera sa main? aucune; toutes se montreront, au contraire, empressées de venir occuper, en France, le rang de première princesse du sang, et avec une éventualité superbe; car, enfin, pendant combien d'années encore M. le duc de Chartres sera-t-il l'héritier présomptif de la couronne? que de chances brillantes il a dans l'avenir! Ah! je le répète, les femmes ne manqueront pas à celui-là, ou plutôt celle que nous lui accorderons achèvera de le réunir à la branche royale, le confondra avec elle, et en fera le plus grand des Français, et par conséquent du reste de l'univers.

Je crois que le prince qu'on nomme duc de Reichstadt aura des chances moins favo-

rables : l'immensité de ses prétentions, et sa position bizarre (enfant sans père), s'opposeront, soit à ce qu'il prenne une femme dans une maison royale, soit à ce qu'il consente à un mariage moins élevé. Je le vois dans l'obligation de chercher son alliance en Suède ; là, comme on aura soi-même de la difficulté à s'unir de nœuds égaux, on ne lui opposera pas l'embarras de sa naissance ; au reste, le bonheur de la France, la paix de son avenir, exigeraient qu'un tel hymen fut stérile : l'Autriche seule gagnerait à sa fécondité.

Les filles du nom de Buonaparte prennent leur parti ; elles épousent qui veut d'elles : de simples particuliers ou des seigneurs douteux ; il y a là encore fausse position.

Les mariages, en Angleterre, sont aussi chanceux ; la mort à rompu celui de la princesse héréditaire ; c'est une autre fille qui portera la couronne dans une maison étrangère. Les princes de cette maison, ou se sont mariés de la main gauche, ou n'ont pas de fruits légitimes de leur hymen. Si on

suivait l'ordre de primogéniture, si, la race de Brunswick éteinte, les Anglais demandaient la légale héritière de leur trône, ce serait ma petite-fille S. A. R. Mademoiselle de Berry, à défaut de son royal frère.

Combien de demandes recevrai-je pour ce précieux enfant! Tous les monarques brigueront sa main pour leur fille aînée, tous recevront avec chagrin la nouvelle de notre choix, moins la maison où nous irons chercher une bru. N'y a-t-il pas des gens qui ont des pensées singulières? Pas plus tard qu'hier, une lettre signée d'un nom connu, dans laquelle, à la suite de nombreuses et sages réflexions, on me conseille de marier mon petit-fils à une fille du prince Eugène! Cette alliance, me dit-on, ralliera le nouveau régime à l'ancien, et acquerra au duc de Bordeaux tous les partisans des idées nouvelles et des Buonapartistes. Celui qui me parle ainsi est certainement un bon Français, sa proposition est raisonnable, elle offre un côté séduisant; mais que de préjugés à détruire avant que de pouvoir choisir

une femme pour mon héritier dans une famille aussi nouvelle. Je sais, je reconnais que les grandes qualités du prince Eugène de Beauharnais ont vieilli sa maison et l'on rendue digne de l'alliance des anciennes... Au reste, M. le duc de Bordeaux est encore bien jeune, et on ne s'occupera pas de son établissement avant quelques années. Alors on verra : je ferai tout ce qui sera agréable à la France.

Mademoiselle vient d'être promise; nous avons comblé les vœux de M. le duc d'Orléans. Je dois rendre justice d'abord à sa sollicitude pour l'obtenir, et maintenant à sa reconnaissance. Il se conduit très bien; nous pouvons compter sur lui, et si je venais à manquer à Henri, il retrouverait un second père dans le premier prince du sang, car tout nous répond de sa gratitude.

POST-FACE

DE L'ÉDITEUR.

—

Ici se termine ce que nous nommerons la première partie des souvenirs du noble conteur qui expie aujourd'hui dans l'exil le tort de n'avoir pas toujours su distinguer, parmi ceux qui l'entouraient aux jours de sa puissance, les hommes qui lui étaient véritablement dévoués, de ceux qui, intéressés à le perdre, flattaient ses passions pour mieux réussir.

Depuis l'époque où s'arrêtent ces mémoires, de grands événemens ont eu lieu. Des

hommes se sont rencontrés qui, peut-être avec les meilleures intentions du monde, ont poussé la vieille monarchie vers l'abîme, et cela pour n'avoir pas su marcher avec leur siècle.

Loin de nous la pensée de croire qu'il n'y avait pour le trône de saint Louis d'autre moyen de salut que de faire à l'esprit de libéralisme qui avait, dans les dernières années du règne de S.M. Charles X, envahi la France, toutes les concessions qu'il paraissait vouloir exiger, mais nous dirons que peut-être on eût pu concilier tous les intérêts, en ne laissant pas le pouvoir partagé comme on l'a fait entre des hommes dont les principes étaient diamétralement opposés, et qui en travaillant à l'envi à la ruine les uns des autres, devaient amener naturellement le renversement de l'ordre établi.

Prague! Prague! voilà aujourd'hui le point vers lequel se tournent les regards des fidèles.

Comme ils doivent être amers les souve-

nirs de l'écrivain illustre des pages qu'on vient de lire, en voyant combien il s'est trompé dans le jugement qu'il a porté sur quelques uns dés personnages qu'il a mis en scène ! Vieillard bon et confiant, qui ne soupçonnait guère ses ennemis là où il les a rencontrés !

Maintenant, avant de clore ce volume, un coup d'œil sur les exilés de Prague, d'après la visite récente qu'un gentilhomme dont nous tairons le nom a faite à cette résidence.

« Le malheur n'a altéré en rien la santé de sa majesté Charles X : il est toujours le même, alerte, sec, plein de volonté. Toutefois, son goût pour la chasse semble l'avoir abandonné, et il est bien rare maintenant qu'il touche à un fusil. Tous les jours il se promène à pied durant deux ou trois heures sans que personne l'accompagne. Il surveille sa maison, dont il fait tous les frais ; ses gens ne portent pas de livrée, et sont vêtus d'un simple frac.

« Le prince a conservé dans son exil

l'amour de l'étiquette qu'il avait aux Tuileries. Pour arriver jusqu'à lui, il faut s'adresser, à Vienne, à M. de Montbel, où à Prague même, à M. de Blacas. Ce dernier, après bien des questions sur la qualité et les titres de l'impétrant, sur le lieu d'où il vient, les motifs qui lui ont fait entreprendre son voyage, lui accorde le laisser-passer nécessaire, et indique l'heure à laquelle on doit se présenter. A l'heure précise, la porte du salon d'attente s'ouvre, et l'on est introduit dans un appartement où se trouve sa majesté Charles X.

« Si sa majesté connaît le visiteur, elle lui donne sa main à baiser; si elle le connaît peu ou point, elle le salue d'un léger signe de tête. On se tient debout tant que dure l'audience, c'est-à-dire pendant huit ou dix minutes.

A dix heures précises, la famille royale se rassemble pour déjeuner; c'est à six heures que l'on dîne.

D'habitude, le dîner se compose de dix couverts au plus. La table est servie sans

luxe, mais avec abondance et d'une manière convenable. Le déjeuner et la conversation qui le suit durent une heure; après cela la famille royale se sépare, et reçoit en particulier les pèlerins qui viennent la visiter.

Les honneurs de la table sont faits par sa majesté et par tous les autres princes, y compris monseigneur le duc de Bordeaux et mademoiselle, qui s'en acquittent avec beaucoup d'aménité. L'entretien durant le repas n'est point maintenu trop grave et trop réservé. On s'y relâche parfois de la rigueur d'une étiquette excessive, et il n'est pas rare qu'une plaisanterie fasse circuler le rire parmi les convives, et ne gagne même le royal exilé.

Monseigneur le duc d'Angoulême n'a changé ni de caractère ni de manière d'être : c'est toujours la même insouciance; on dirait qu'il n'a rien perdu et qu'il n'a rien à regretter. Madame la Dauphine, au contraire, ne parle jamais de la France sans que ses yeux se remplissent de larmes.

Il en est de même de madame la duchesse de Berry.

Monseigneur le duc de Bordeaux et sa sœur ont chacun leur maison, composée d'un très petit nombre de personnes. Mademoiselle n'est entourée que de trois ou quatre dames au plus. C'est une jeune fille qui, sans être belle, a beaucoup de grâces. Elle ressemble un peu à sa mère, montre une grande simplicité dans ses vêtemens et porte d'ordinaire une robe blanche qui sied à sa taille élégante et souple. Elle dessine avec talent, parle plusieurs langues facilement, et se fait aimer de tous ceux qui l'approchent par la facile gaîté de son caractère.

Quant au prince son frère, il excelle dans tous les exercices du corps, exercices qu'il aime passionnément. Hardi écuyer, il franchit hardiment les barrières qu'on lui présente au manége, ne se déconcerte pas d'une chute et remonte aussitôt à cheval avec ardeur et persévérance. Il est gai, franc, ouvert et loyal. Son cos-

tume ordinaire se compose d'une petite veste de couleur verte et d'un pantalon blanc ou gris, suivant la saison.

Le jeune prince parle souvent de la France, et en parle toujours avec sensibilité.

Telle est, dans son exil, la famille royale vers laquelle tendent les vœux des fidèles.

Espérons que le malheur n'aura pas abattu entièrement les facultés de son chef, et que le hasard nous mettra un jour à même de publier les importans documens auxquels il travaille sans doute encore pour compléter *ses Soirées*.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

—

FIN DE LA TABLE.